

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DE DROIT

LE COMMUNISME

AU

NOUVEAU MONDE

RÉDUCTIONS DU PARAGUAY

SOCIÉTÉS COMMUNISTES DES ÉTATS-UNIS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences politiques et économiques)

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON

Le 20 janvier 1900, à une heure et demie

PAR

François SAGOT

LICENCIÉ ÈS LETTRES, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. TRUCHY, PROFESSEUR-ADJOINT

SUFFRAGANTS { M. MONGIN, PROFESSEUR
M. VIGNES, AGRÉGÉ

DIJON

LIBRAIRIE L. VENOT

1, place d'Armes, 1

1900

LE COMMUNISME
AU
NOUVEAU MONDE

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DE DROIT

LE COMMUNISME

AU

NOUVEAU MONDE

RÉDUCTIONS DU PARAGUAY
SOCIÉTÉS COMMUNISTES DES ÉTATS-UNIS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences politiques et économiques)

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON

Le 20 janvier 1900, à une heure et demie

PAR

François SAGOT

LICENCE ÈS LETTRES, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. TRUCHY, PROFESSEUR-ADJOINT

SUFFRAGANTS { M. MONGIN, PROFESSEUR
 { M. VIGNES, AGRÉGÉ



DIJON
LIBRAIRIE L. VENOT
1, place d'Armes, 1

1900



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548203_0049

AVANT-PROPOS

Le but de cette étude est double. Je voudrais d'abord esquisser l'histoire et la vie sociale et économique des chrétientés communistes dans lesquelles les Jésuites réunirent les Indiens du Paraguay, puis celles des principales sociétés de forme communiste qui ont fleuri ou qui fleurissent encore sur le sol des deux Amériques. Il me sera permis alors de chercher les enseignements qui se dégagent de la revue des faits. Ces enseignements sont multiples et variés autant qu'intéressants. Nous n'insisterons que sur un seul — il semble d'ailleurs primer tous les autres — c'est qu'une société communiste ne saurait vivre et prospérer si elle n'a pour fondement une idée religieuse. Telle est la conclusion logique qui ressortira peu à peu de l'examen comparé de ces sociétés.

Le lecteur s'étonnera peut-être de ne pas trouver ici l'étude des civilisations des Incas et des Aztèques et des Toltecs (1) avec lesquelles on vit régner, au Pérou

(1) Sur ces deux empires, on peut lire : Ch. WIENER, *Notice sur le communisme dans l'empire des Incas*, Paris, 1874 ; — du même, *Essai sur les institutions politiques, religieuses, économiques et sociales de l'empire des Incas*, Paris, 1874. — FALIES, *Etudes historiques et philosophiques sur les civilisations européenne, romaine, grecque des populations primitives de l'Amérique septentrionale, etc.*, Paris, 2 vol., 1872-1874.

et au Mexique, un communisme à base théocratique. Si curieuses, si probantes en notre sens que puissent être ces gigantesques expériences du communisme, nous sommes contraint de les bannir de notre cadre. Nous bornons notre ambition au champ déjà bien vaste qu'offrent les sociétés communistes fondées en Amérique dans les temps modernes et par des hommes dits civilisés.

D'autre part, nous n'avons pas qualifié nos sociétés de politiques. A coup sûr les Réductions du Paraguay formèrent, à plus d'un point de vue, un véritable État. N'en a-t-il pas été de même des Mormons? Mais à part ces deux grands organismes, il n'est aucune des communautés américaines qui ait présenté ce caractère. Elles n'ont pas cessé d'être régies par les lois de leur pays ni d'être soumises de même à ses autorités.



LE COMMUNISME AU NOUVEAU MONDE

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉDUCTIONS DU PARAGUAY

CHAPITRE PREMIER

Histoire des Réductions

SOMMAIRE

SECTION I. — Éléments constitutifs des Réductions. Le pays : situation, aspect et conditions générales. — Les indigènes. — Les gouvernants jésuites : personnalités.

SECTION II. — Histoire intérieure des Réductions. Les origines. — L'acte de création. — La conquête spirituelle et temporelle : obstacles, moyens, résultats.

SECTION III. — Histoire extérieure sommaire des Réductions.

SECTION I

Le territoire des Réductions a subi maintes vicissitudes quant à sa position et quant à son extension géographiques.

Les missionnaires jésuites avaient d'abord établi les principales de ces colonies communistes dans la province dite de Guayra, qui était située sur la rive

gauche du Parana et qui correspondait à la province actuelle de Sao-Paulo et au nord de la province de Parana, toutes deux brésiliennes (1).

Violemment expulsés de cette contrée, ils transportèrent leurs chrétientés vers l'ouest. Les progrès des nouvelles Réductions furent tels, qu'au dix-huitième siècle, elles étaient disséminées sur un immense territoire dont le Paraguay contemporain ne formait pour ainsi dire que le noyau. En effet, la « Province des Missions du Paraguay », sorte de vaste ellipse, commençait, au sud, dans la banlieue de Buenos-Ayres et atteignait au nord les environs du 17°, englobant ainsi le sud-est de la Bolivie (2) et la partie méridionale du Matto-Grosso (Brésil). A l'ouest, la chaîne des Andes la séparait du Chili. A l'est, la limite traversait l'Etat actuel de l'Uruguay, puis la province de Rio-Grande-do-Sul et l'extrémité occidentale de celles de Santa-Catarina et de Parana (Brésil) (3).

En dehors de ces limites, au sud-ouest de Buenos-Ayres, les jésuites réunirent pendant quelque temps dans deux véritables Réductions des indigènes de la Magellanie (4).

La province ou, si l'on veut, l'Etat des Missions, s'étendait donc sur des territoires exclusivement espagnols. Les régions limitrophes appartenaient presque toutes à l'Espagne. Mais de remuants et terribles voisins, les Paulistes, menacèrent toujours la fron-

(1) V. la carte des *Missions des Jésuites*, E. RECLUS, t. XIX, p. 526.

(2) La Bolivie ne faisait qu'un alors avec le Pérou.

(3) V. la carte de PFOTENHAUER, t. II, fin.

(4) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 142-164.

tière du nord-est et les Portugais réussirent à s'implanter sur celle du sud-est.

En apparence, les grandes artères fluviales qui sillonnent l'ancienne province des Missions et qui viennent converger au Rio de la Plata et à la ville de Buenos-Ayres promettaient à ces immenses contrées l'unité (1). Mais la diversité des climats, les obstacles naturels, rapides des fleuves, forêts impénétrables, déserts ou marécages, ont toujours isolé les différentes régions (2). En revanche, les colonies fermées que furent les Réductions y ont trouvé une de leurs conditions d'existence.

Une vue rapide de chaque groupe de Missions le prouvera.

Siège de Réductions très prospères, mais promptement détruites, la province de Guayra était « bornée à l'Orient par le Brésil; au Septentrion par un pays fort couvert et fort aquatique, peu connu et assez peu peuplé; au Midi par l'Uruguay et à l'Occident par le Paraguay, quoique entre eux et ce fleuve on rencontre plusieurs nations, errantes pour la plupart (3). » « Ces terres, écrit le docteur E. de Bourgade, où j'ai pénétré dans ma dernière exploration, constituent l'un des plus beaux pays de colonisation qui se puissent rêver (4). »

La province de Paraguay n'était pas moins propre à recevoir des Réductions. « Dans son ensemble, dit M. E. Reclus, le Paraguay est un pays mouvementé,

(1) Cartes : PFOTENHAUER, t. II, fin; — DOBRIZHOFFER, t. II, p. 4; — *Lettres édifiantes*, recueil XXI, pp. xxvi-xxxI.

(2) CHARLEVOIX, t. I, pp. 9-11.

(3) CHARLEVOIX, t. I, p. 300. — E. RECLUS, Carte. p. 526.

(4) E. DE BOURGADE, p. 37.

où des coteaux modérés abritent de gracieux vallons où les forêts alternent avec les bosquets et les pâturages (1). » Le climat du Paraguay, sain et tempéré, avec ses neuf mois d'un printemps perpétuel, inspire « confiance dans la vie (2). » Sa position n'est pas moins heureuse que son aspect : « Situé au cœur de l'Amérique du Sud, ne communiquant avec la mer que par l'intermédiaire du Parana, il semble être la sentinelle avancée placée entre le monde connu et la solitude. Dès les premiers jours de l'occupation espagnole, son territoire devint le centre de toutes les opérations des Européens sur le versant atlantique de l'Amérique et c'est lui qui, en raison de sa fertilité, de son climat et de sa situation géographique, fut choisi par les Jésuites pour établir leurs célèbres réductions (3). » Les Missions du Paraguay, proprement dites, étaient établies entre le Tebiquary et la rive droite du Haut-Parana, c'est-à-dire dans la partie orientale du Paraguay actuel.

Vers 1620, fut créée la province de Rio de la Plata avec Buenos-Ayres pour capitale. Le gouverneur et l'archevêque de cette ville se virent attribuer plus tard la juridiction de la plupart des Réductions fondées des deux côtés du fleuve Uruguay, dans la province du même nom (4). Cette contrée, de nos jours partagée entre l'Argentine et le Brésil, est, au moins dans les environs du fleuve, « un Païs uni et assez

(1) E. RECLUS, t. XIX, p. 507. — E. DE BOURGADE, pp. 23-24.

(2) FAMIN, p. 2. — E. DE BOURGADE, pp. 139-143.

(3) E. DE BOURGADE, pp. 7-8. — DOBRIZHOFFER, t. I, pp. 59-62. — DEMERSAY, t. I, pp. 54-152 et 192-233.

(4) CHARLEVOIX, t. II, p. 176, et t. VI, p. 88.

agréable (1). » Le climat y est plus humide et moins égal qu'au Paraguay ; par contre, le sol y est d'une égale fertilité (2). Une vaste étendue de pays en séparait les Missions de Buenos-Ayres, le grand centre des Européens.

A vrai dire, les Missions de l'Uruguay ne constituaient que le prolongement de celles du Paraguay. Elles formaient avec elles le groupe des *Trente Bourgades* chrétiennes, exactement des trente-trois, si l'on y rattache trois Réductions échelonnées à l'écart sur la rive droite du Parana (3).

Moins fructueux furent les efforts des missionnaires dans le Tucuman, au pied des Andes, et à travers le Chaco, immense région à demi déserte qui séparait cette province de celles de Paraguay et d'Uruguay.

En revanche, les jésuites obtinrent un plein succès au nord du Chaco. Ils parvinrent à fonder, dans les Llanos de Chiquitos (Bolivie), huit ou dix florissantes Réductions (4).

Un dernier groupe de quatre Réductions, aussi isolé que le précédent, fut créé entre le Haut-Parana et le Haut-Paraguay ; au nord-est de la source du Tebiquary, dans le pays des Itatines. Il n'eut jamais grande importance (5).

Ainsi donc les jésuites avaient choisi, pour y installer leurs Missions, des contrées favorisées par la

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 177. — E. DE BOURGADE, p. 50.

(2) Idem., t. II, p. 86.

(3) MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 172, et t. III, pp. 661-663.

(4) V. *Atlas Schrader*, cartes 63 et 64. — CHARLEVOIX, t. IV, pp. 134-137. — DOBRIZHOFFER, t. I, p. 56.

(5) CHARLEVOIX, t. II, pp. 317-355, et t. III, pp. 139-170, *passim*. — DOBRIZHOFFER, t. I, pp. 62-66.

nature, mais éloignées des centres européens. « C'est là (sur les bords de l'Uruguay et du Parana, et dans le sud de la Bolivie), que les missionnaires eurent enfin la joie de pouvoir réaliser ce « royaume de Dieu parmi les hommes, » l'idéal pour lequel ils avaient tant combattu et tant souffert (1). »

De nombreuses tribus d'Indiens habitaient le Paraguay. Les trente bourgades étaient peuplées par les Guaranis; les Réductions du nord par les Chiquitos. Mais c'était plutôt des noms génériques qui s'appliquaient à l'ensemble de leur population. Toutes les Réductions, à des degrés variables, furent formées d'éléments appartenant ou à des races, ou à des tribus diverses : telle d'entre elles en aurait compté de vingt à trente, telle autre, seulement deux ou trois (2).

Les Indiens de l'Amérique espagnole possédaient certains traits communs sur lesquels nous n'avons pas à insister (3). Cherchons seulement si le caractère et les coutumes des Indiens Guaranis et Chiquitos ne les prédisposaient pas au genre de vie qu'ils devaient mener dans les Réductions.

Les Guaranis, grand rameau de la race indienne, attestaient, par les noms variés qu'on leur donnait, d'un complet défaut d'unité politique (4). La conquête espagnole fut, par là, singulièrement facilitée. Quant à leurs caractères moraux, ils étaient loin d'être partout les mêmes : si certaines de leurs tribus, comme

(1) E. RECLUS, t. XIX, pp. 525-526.

(2) PFOTENHAUER, t. II, p. 130.

(3) Sur ce point, v. AZARA, t. II, pp. 1-197. — MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 149-220.

(4) DEMERSAY, t. I, p. 318-327. — PFOTENHAUER, t. I, p. 27.

les Chiriguanes, conservèrent toujours leur humeur indépendante, d'autres, spécialement les Tapés, se laissèrent sans résistance initier à la civilisation et au christianisme; et les missionnaires n'eurent à vaincre que leur légèreté (1). Leur apathie naturelle et le peu de penchant que manifestaient une partie d'entre eux pour la guerre (2), n'excluaient pas chez eux la bravoure lorsqu'ils étaient bien conduits, et le régime des Missions, on l'a vu, ne leur fit pas perdre cette qualité. Parfaite, d'ailleurs, était leur indifférence en face de la mort, trait commun à la plupart des peuples enfants. Ils enduraient avec la même indifférence les intempéries, la faim, les piqûres des insectes (3).

Ils avaient parmi eux des chefs ou Caciques héréditaires auxquels ils reconnaissaient les droits les plus étendus (4). De longue date, certains d'entre eux s'étaient astreints à la culture de la terre (5).

Légèreté, douceur et passivité, voilà en somme les caractères qui dominaient chez les néophytes guaranis. Ils obéissaient à des chefs redoutés, mais peu redoutables. Ils se livraient déjà à des travaux sédentaires. Ce peuple offrait donc une forte prise aux éducateurs européens et pouvait être initié d'emblée aux pratiques d'une civilisation agricole régulière. Seulement, il était besoin, pour le maintenir à ce niveau, d'une direction ferme, éclairée et toujours en éveil.

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 207-208. — *Lettres édifiantes*, recueil XXII, pp. 440-441. — CRÉTINEAU-JOLY, t. III, pp. 238-239.

(2) PFOTENHAUER, t. I, pp. 31-34.

(3) AZARA, t. II, p. 538.

(4) CHARLEVOIX, t. I, p. 294.

(5) Id., t. I, p. 89.

Les Chiquitos nous apparaissent avec un tempérament très différent. Bien plus robustes que les Guaranis, ils avaient aussi l'esprit plus vif et pénétrant. Ils avaient de la franchise et de la constance naturelle. Ils étaient laborieux ou du moins le devenaient aisément, nouvelle supériorité sur les Guaranis. Ils avaient peu d'inclinations vicieuses.

Leurs Caciques n'étaient point héréditaires et n'étaient investis d'aucune autorité. Très braves à la guerre, les Chiquitos traitaient bien leurs prisonniers. Ils cultivaient leurs champs et se livraient à d'autres travaux. Ils étaient grands chasseurs (1).

Les Réductions des Chiquitos furent grossies par l'adjonction d'Indiens d'autres tribus. De ce nombre étaient les Manacicas, chez lesquels nous relevons une particularité qui les distinguait des Chiquitos : les pouvoirs de leurs Caciques étaient absolus et héréditaires (2); les Morotocos, peuplade où les femmes commandaient aux hommes dans le cercle de la famille (3). On pourrait citer également les belliqueux Zamucos (4) et les Moxos ou Mojos, dont une grande partie, toutefois, habitait au-delà des Réductions chiquites (5). Les Moxos étaient divisés en deux classes sociales qui formaient une hiérarchie dualiste (6).

Les Chiquitos restèrent l'élément prépondérant dans les Réductions du Nord. Moins mous que les Guaranis et doués d'une intelligence plus prompte, ils sem-

(1) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 137-141, et t. II, p. 92.

(2) Idem, t. IV, pp. 200-204. — MURATORI, pp. 36-38.

(3) Idem, t. IV, pp. 283-284.

(4) Idem, t. IV, pp. 285-292, et t. VI, p. 39-48.

(5) Cartes, PFOTENHAUER, t. II, fin; SCHRADER, 63.

(6) D'ORBIGNY, pp. 538-540.

blaient plus propres qu'eux, une fois convaincus de ses avantages, à s'élever dans l'échelle de la civilisation. D'autre part, la faible autorité de leurs chefs permit aux missionnaires d'exercer sur eux leur action sans avoir à craindre d'influence rivale ou ennemie. Enfin, à l'instar des Guaranis, ils étaient agriculteurs et sédentaires. La plus grande difficulté qu'offrirent les Réductions chiquites fut la fusion des tribus.

Les hommes apostoliques qui gouvernèrent les Indiens ne furent pas déprimés par la vie collective à laquelle ils participaient d'une manière étroite. Le docteur Gothein le fait ressortir en ces termes : « Cette organisation si admirée du Paraguay, qui permit de mettre en valeur chaque individualité, de confier à chacun le poste dans lequel ses aptitudes trouvaient leur meilleur emploi, cette organisation serait difficilement surpassée par ce qui s'est fait ailleurs. Une étonnante diversité des individualités nous frappe encore dans ce petit monde où des vies uniformes vont chacune dans un sens et où tous coopèrent à une même fin (1). »

On vit à la tête des Réductions des « âmes de feu » comme Diego Torres et Montoya ; d'habiles politiques, tels au XVIII^e siècle, le « sage » Escandon et Lozano, l'un des historiens du Paraguay. Les missionnaires comptèrent aussi dans leurs rangs, outre des historiens, des philologues, de savants naturalistes, des géographes. « L'Université de Cordoue, installée au seuil des steppes du Tucuman, mais qui entretenait avec les Missions des rapports constants et intimes,

(1) GOTHEIN, pp. 17-18 : *Die bewunderungswürdige Organisation derselben...* »

le cédaît à peine à n'importe quelle autre Université des Jésuites (1). »

Les tempéraments, de même que les aptitudes, présentaient les plus frappants contrastes : à l'ardent Montoya l'on peut opposer Baucke et Dobrizhoffer, chez lesquels domine l'esprit de conciliation. Là est « le secret de l'Ordre, » qui a su « allier une telle Variété à l'Unité (2). »

A une forte organisation, à des talents nombreux et variés, les jésuites joignirent l'esprit de sacrifice; un grand nombre d'entre eux le payèrent de leur vie. Ils ne s'exposaient pas seulement dans les épidémies (3). Dobrizhoffer a dressé et accompagné de courtes notices la liste des missionnaires de l'Ordre qui furent massacrés par les diverses peuplades du Paraguay. Rappelons seulement les expéditions au cœur des régions sauvages et le martyre des Pères Rodriguez, de Arce, de Blende, Solinas. L'historien des Abipones fut lui-même blessé d'une flèche dans une course apostolique (4).

Un sol vaste et riche, des habitants bien disposés et assez heureusement traités par la nature, des chefs unis, énergiques et dévoués, voilà les facteurs de ce qui fut l'État des Missions. Les Réductions du Paraguay réunissaient ainsi les trois éléments intrinsèques d'un État et non des plus infimes.

(1) GÖTHEIN, p. 18 : « ... *Die Universität Cordoba...* »

(2) Idem. p. 19.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 42.

(4) DOBRIZHOFFER, t. III, pp. 416-420. — Cf. CHARLEVOIX, *Lettres édifiantes. etc.*

SECTION II

Nous arrivons ainsi à l'étude historique générale de l'institution elle-même, qui est connue sous le nom de Missions ou de Réductions du Paraguay. Le mot Mission n'est qu'une dénomination usuelle. Celui de Réduction a, de plus, la valeur d'un terme officiel : on le trouve employé en concurrence et aussi souvent « que celui de Doctrine, dans les dernières Cédules et autres Rescrits des Rois d'Espagne (1). » Réduction est la traduction du mot espagnol « Reduccia » qui désigne un établissement qu'on leur accorde (aux Indiens) sur la frontière, quand ils sont réduits à solliciter (2). »

Ici se pose la question des origines historiques des Réductions : furent-elles une création au plein sens du mot ou bien l'imitation au moins partielle d'institutions existantes ? Sa solution nous éclairera sur les caractères généraux des Réductions.

Depuis la conquête, dans le cours du xvi^e siècle, les Indiens de l'Amérique espagnole avaient été l'objet de deux sortes de tentatives civilisatrices : celles qui furent faites par les Dominicains, les Franciscains et les Jésuites et celle qui émana du pouvoir civil.

Les Franciscains prêchèrent dans l'Amérique centrale, au Venezuela et au Paraguay. Les Dominicains, sous la conduite de Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, évangélisèrent le Pérou. Les Jésuites

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 42.

(2) RENGGER et LONGCHAMP, p. 77. — FAMIN, p. 11, col. 2.

exercèrent surtout leur ministère parmi les Indiens du Chili.

Les procédés de ces différents religieux à l'égard des indigènes ont-ils eu quelque influence sur la conception des Réductions? « Sans conteste, écrit M. Pfotenhauer, nous avons ici, dans les conceptions originaires de Las Casas, le fondement du système des Missions des Jésuites (1). » De fait, l'illustre évêque fut leur précurseur, ceux-ci se plaisent eux-mêmes à le reconnaître (2), avec son idée d'initier les Indiens au christianisme et à la civilisation, après les avoir gagnés par des bienfaits matériels. Malheureusement, l'évêque de Chiapa se heurta à l'opposition des colons espagnols lorsqu'il voulut mettre à l'épreuve les projets de société qu'il avait élaborés pour les Indiens (3). Son œuvre capitale fut d'avoir adouci et relevé la condition des indigènes asservis et odieusement opprimés, et d'avoir inspiré à leurs persécuteurs espagnols de meilleurs sentiments à leur égard (4). Mais la conduite du prélat différa forcément de celle que les Pères tinrent au Paraguay, sinon dans les débuts, du moins après la fondation de leurs premières Réductions.

Las Casas avait travaillé à un rapprochement moral entre des Espagnols et des Indiens qui vivaient côte à côte. Les jésuites, au contraire, purent établir leurs chrétientés loin du voisinage et en dehors de la zone d'influence des Européens. Las Casas avait été

(1) PFOTENHAUER, t. II, p. 25 : « *Ohne Frage haben wir hier...* »

(2) V. *Lettres édifiantes*, recueil XX, citées dans GOTHEIN, p. 13.

(3) PFOTENHAUER, t. II, p. 22.

(4) CRÉTINEAU-JOLY, t. II, pp. 125-126.

contraint, tout en s'efforçant de l'atténuer, de tolérer le maintien de l'esclavage. Les chefs des Réductions, la suite l'établira, surent s'en passer. « Pour la solution, dit le docteur Gothein, de la question du moyen permettant d'apporter aux Indiens le christianisme et la civilisation sans les réduire en esclavage, elle fut trouvée pour la première fois au Paraguay (1). » L'isolement des Réductions et l'absence de l'esclavage dans leurs institutions sont donc deux caractères vitaux qui ne se retrouvent pas dans l'œuvre de Las Casas, bien qu'ils fussent au nombre de ses plus chers projets.

Au Chili, les jésuites affranchirent un grand nombre d'esclaves indiens. Ils n'y eurent aucun établissement qui ressemblât à leurs futures Réductions (2).

Les franciscains auraient, d'après M. Pfotenhauer, fait d'intéressants essais dans l'Amérique centrale. Ils réunirent même dans une petite communauté, sous le nom de Mission, des Indiens du Venezuela (3). Ces établissements se seraient écroulés vers la fin du xvi^e siècle. Mais surtout sous les règnes de Charles Quint et de Philippe II, ces religieux furent les premiers missionnaires qu'on manda au Paraguay pour convertir les Indiens. Ils réussirent dans cette entreprise.

Bien plus, un des leurs, le P. Louis de Bolanos, fonda, « parmi les Guaranis du Paraguay, une Chrétienté fervente; il la gouverna longtemps... » Après son départ, « le petit troupeau, qu'il avait réuni et

(1) GOTHEIN, p. 13 « *Zu einer Lösung der Frage, wie...* »

(2) CRÉTINEAU-JOLY, t. II, p. 423.

(3) PFOTENHAUER, t. II, p. 25.

auquel il ne put apparemment laisser aucun Pasteur de son Ordre, tomba entre les mains des jésuites et a été comme le germe de ces florissantes Églises du Parana et de l'Uruguay, dont nous ne tarderons pas à voir les heureux commencements. » (1580-1582) (1)

Ce passage de Charlevoix est assez explicite : une colonie chrétienne, fondée par les franciscains, semble bien avoir été l'origine des Réductions. Puis l'Ordre de Saint-François, après avoir posé en quelque sorte la première assise du grand édifice théocratique, laissa aux jésuites le soin de le construire et d'en perfectionner les détails en vue d'un vaste développement et d'une longue durée (2).

La tentative civilisatrice du gouvernement espagnol vis-à-vis des Indiens consista dans l'établissement des Commanderies, appelées aussi Commandes (en espagnol, Encomiendas) et Départements. Il est nécessaire de donner un aperçu de cette institution, car elle a contribué à un autre titre que la précédente, mais dans une plus large mesure, à la fondation des Réductions.

Les Commanderies étaient « un moyen qu'on avait imaginé pour récompenser ceux qui avaient contribué à l'établissement de la Colonie que... l'on appelait les Conquérants du Paraguay... Elles consistaient dans un certain nombre d'Indiens soumis qui étaient obligés de servir ceux à qui on les accordait (3). »

(1) CHARLEVOIX, t. I, pp. 276-278 ; cf. II, pp. 23-24.

Ce fut d'ailleurs un franciscain, évêque du Tucuman, qui appela dans sa province les premiers missionnaires jésuites qu'ait vus le Paraguay (1586), CHARLEVOIX, t. I, pp. 279-285.

(2) CRÉTINEAU-JOLY, t. III, pp. 252-253.

(3) CHARLEVOIX, t. I, pp. 199-200. — MURATORI, pp. 48-49.

Les Commanderies ou Départements se divisaient en deux classes : les « Yanaconas » et les « Mitayos. »

Les secondes, dites de Mitayos, n'étaient données que pour un certain nombre d'années : « Le tems expiré, ils retournaient au Domaine, et le Gouverneur de la Province, en vertu du pouvoir qu'il en avait reçu du Roi emploïoit les Indiens, dont ces Départements étaient composés, aux travaux publics quand il en était besoin ou les distribuait à d'autres Particuliers... Le Commandataire n'avait aucune juridiction sur les Indiens, qui ne lui devaient que deux mois par an de leur travail et sur ce qu'ils pouvaient gagner pendant les dix autres mois un tribut de cinq pièces de huit, dont ceux qui avaient cinquante ans accomplis, et ceux qui n'en avaient pas dix-huit étaient exempts... Il était aussi ordonné aux Commandataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la Religion, de les bien traiter et de les gouverner comme des enfans, parce qu'ils le sont en bien des choses toute leur vie (1). »

Les Commanderies de Mitayos étaient peuplées avec des Indiens qui s'étaient volontairement soumis à l'Espagne. C'est ce qui nous explique la douceur du traitement que la couronne prescrivait à leur égard : « A ceux-là, nous dit Demersay, on assignait pour résidence un territoire; ils y construisaient un village aussitôt placé sous l'autorité d'alcades et d'officiers municipaux, comme en Espagne. La population était divisée en fractions et chaque fraction, ayant un Cacique à sa tête, devenait l'apanage d'un colon. Mais

(1) CHARLEVOIX, t. I, p. 266.

le commandeur n'avait droit qu'à deux mois de travail chaque année, et ce service personnel n'était dû que par les hommes de dix-huit à cinquante ans. Les Caciques, leurs fils aînés, les autres fonctionnaires de la peuplade et les femmes en étaient exempts. Les deux mois écoulés, les Indiens recouvraient le libre emploi de leur temps et pouvaient commercer et acquérir à l'égal des Espagnols (1). »

Le régime des Commanderies de l'autre catégorie, dites de Yanaconas, était bien plus rigoureux, parce qu'elles étaient composées d'Indiens faits prisonniers à la guerre. « Répartis entre les conquérants, qui prenaient le titre de Commandeurs, ils les servaient toute l'année en qualité de domestiques ou plutôt de serfs, sans qu'il fût possible au maître de les vendre ou de les maltraiter. Il devait au contraire les habiller, les nourrir, les soigner dans leur vieillesse et dans leurs maladies, et les instruire dans le Catholicisme. Ces Commanderies étaient plus productives et partant plus recherchées que celles dites de Mitayos (2)... »

D'après ce qui précède, il y avait entre le régime légal des Commanderies et l'organisation qu'allaient revêtir les Réductions quelques traits communs, mais en regard de profondes différences. Les deux institutions comportaient, à l'égard des Indiens, l'instruction dans la foi catholique, l'attention la plus large à ne les laisser manquer de rien de ce qui est nécessaire à la vie du corps et la pratique d'une bienveillance quasi-paternelle. De plus, comme ceux des « Mitayos » les Indiens des Réductions conserveront leurs Ca-

(1) DEMERSAY, t. II, pp. 264-265.

(2) Idem, t. II, p. 264.

ciques et habiteront un territoire et un village qui leur seront réservés.

En revanche, à la différence des *Commanderies*, les *Réductions* ne connaissaient pas le service personnel; mais leurs chefs possédaient sur la population un véritable droit de souveraineté et remplaçaient auprès d'elle les autorités espagnoles. Ensuite, nous le verrons plus tard, les néophytes jouissaient d'une liberté précieuse contraire à la condition des Indiens en *Commande* : ils pouvaient soit refuser d'entrer en *Réduction*, soit retourner à la vie sauvage. Enfin les règles du système des *Commanderies* étaient l'œuvre et l'expression même de la volonté du roi, et ce sont ses agents qui étaient chargés de les faire exécuter; au contraire, celles qui régissaient les *Réductions* furent imaginées, promulguées et appliquées par les missionnaires sous le couvert de l'approbation royale (1).

Les mesures que le roi avait édictées au xvi^e siècle pour le traitement des Indiens qu'il plaçait en *Commande* étaient bonnes en elles-mêmes (2). Dans la pratique elles furent toujours très mal observées. L'inspection annuelle faite par les délégués des gouverneurs n'empêchait pas la plupart des titulaires de *Commanderies* d'accabler leurs Indiens d'exactions et de les surcharger de travail, parfois avec la complicité des autorités inférieures. Les résultats étaient faciles à prévoir : les indigènes ainsi maltraités retournaient à la barbarie, commettaient des assassinats et contractaient à l'endroit des Espagnols et de leur religion une haine que les missionnaires eurent les

(1) Cf. CHARLEVOIX, t. VI, pp. 247-248 (en espagnol).

(2) AZARA, t. II, p. 203.

plus grandes peines à dissiper (1). Aussi, dès l'année 1555, le gouverneur Irala mit-il à exécution un plan de réformes qui tendait à faciliter aux Espagnols la fondation de nouvelles Commanderies, mais aussi à améliorer le sort des Indiens (2). Après lui, les anciens abus reprirent leur empire; ils ne firent même que s'aggraver. Néanmoins le service personnel des indigènes, âme des Commanderies, paraît avoir survécu aux Réductions, en dépit d'une abolition légale dont il fut l'objet au commencement du XVIII^e siècle. Les Commanderies favorisaient trop les intérêts des colons pour pouvoir disparaître entièrement, et même ces derniers ne cessèrent pas de nourrir une irritation plus ou moins avouée à la vue de la prospérité de Missions dont les habitants leur semblaient créés pour exploiter leurs Commanderies (3).

Mais une partie des Commanderies, tant de Mitayos que de Yanaconas, avaient subi, dès le début du XVII^e siècle, une transformation capitale, qu'avaient d'ailleurs préparée et le pouvoir et les religieux qui allaient prendre la succession de leurs titulaires. On avait fondé au Paraguay treize grandes bourgades sur la base du régime de Commanderie et les jésuites avaient été appelés, en 1580, à y exercer leur ministère. Peu à peu « et par la protection constante du cabinet de Madrid, » ils arrivèrent à éloigner les Es-

(1) DEMERSAY, t. II, p. 265. — MURATORI, pp. 49-52. — CHARLEVOIX, t. I, pp. 266-269 et 274-275, et t. VI, pp. 304-309.

(2) DEMERSAY, t. II, pp. 265-266. — CHARLEVOIX, t. I, p. 199. — PFOTENHAUER, t. I, pp. 63-73.

(3) DEMERSAY, t. II, pp. 266-268. — AZARA, t. II, pp. 205-222. — DENIS, pp. 91-92. — CHARLEVOIX, t. I, pp. 268-269, t. II, pp. 114-120, et t. V, pp. 272-274. — MARTIN DE MOUSSY, t. II, pp. 165-168.

pagnols des différents villages et « à supprimer les Commanderies yanaconas et mitayas, en les remplaçant par une capitation payée annuellement au trésor; enfin, à pouvoir gouverner entièrement les Indiens suivant le système qui leur sembla le meilleur pour ces gens simples et à intelligence peu développée (1). » Les Commanderies furent l'origine de la population chrétienne des premières Réductions du Paraguay (2). Il est probable que la petite Mission des franciscains eut à leur développement une part avant tout spirituelle.

A proprement parler, il n'y eut donc pas d'acte officiel créant la république chrétienne des Missions. Mais en 1610, les jésuites qui, par la création de quatre Réductions, opérée en vertu des pouvoirs qu'ils tenaient du gouverneur et de l'évêque, venaient, nous l'avons vu, d'en jeter les bases, les jésuites s'adressèrent au roi, dans son Conseil des Indes, au gouverneur et à l'évêque du Paraguay. Ils représentèrent qu'ils ne pourraient faire parmi les Indiens de conversions nombreuses ni durables s'ils n'étaient autorisés à les soustraire « à la tyrannie qu'on exerçait contre eux et aux mauvais exemples (3)... » Cela revenait à solliciter du pouvoir central et d'une façon plus générale les deux privilèges que le gouverneur et l'évêque leur avaient accordés en premier lieu et en vue d'une entreprise limitée : à savoir l'exemption pour les néophytes du service personnel et la faculté

(1) MARTIN DE MOUSSY, t. III, pp. 659-661.

(2) Idem, t. III, p. 658. — DEMERSAY, t. I, p. 328.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 23-24 et 34.

d'établir des Réductions qui ne dépendraient en rien des centres européens (1).

La réponse de Madrid fut pleinement favorable : « Philippe III approuva ce qu'on lui proposait, et l'autorisa par des Rescrits, que tous ses successeurs ont confirmés après lui » (2). Les missionnaires en profitèrent pour édicter des règlements en vue du bon ordre dans les quatre Réductions qui existaient alors. Ce fut leur premier acte de souveraineté dans leur Etat vassal naissant et reconnu (3).

L'année suivante (1614) un Visiteur, envoyé à l'Assomption, développait les intentions du Roi et délimitait la souveraineté des missionnaires, en déclarant « au nom de Sa Majesté, que les Guaranis et les Guaycurus ne pourraient jamais, sous aucun prétexte, être donnés en Commande, et que les Pères de la Compagnie de Jésus seraient seuls chargés de les instruire, de les civiliser et de les engager à reconnaître le Roi catholique pour leur souverain, dont ils seraient vassaux immédiats..... » (4). Il fut procédé de même, au XVIII^e siècle, pour les Réductions des Chiquitos (5).

Désormais la conquête spirituelle des Indiens allait être poursuivie d'une façon à peu près constante et de pair avec l'organisation et le développement des Réductions. Sans nous arrêter aux innombrables épisodes de cette lutte entre le christianisme et la

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 23-24 (même passage).

(2) Idem, t. II, p. 34.

(3) Idem, t. II, p. 35.

(4) Idem, t. II, pp. 118-119.

(5) Idem, t. VI, pp. 111-112.

barbarie, essayons d'en saisir les aspects les plus saillants et les principales phases.

Les missionnaires devaient rencontrer sur leur route des obstacles multiples. Sans parler de nouveau de ceux auxquels ils se heurtèrent parfois de la part des autorités, ils furent maintes fois en butte au mauvais vouloir de la population espagnole qui, on l'a vu, considérait les Réductions comme une entrave à l'extension des Commanderies ou même à la traite des indigènes (1). Les Paulistes, outre leurs brigandages, contribuèrent aussi à éloigner les Indiens et à leur inspirer de l'hostilité contre les jésuites : on vit, en effet, pendant quelque temps, ces indomptables métis, déguisés en missionnaires, pénétrer chez les Guaranis, les amadouer par de saintes paroles et de menus présents, puis jetant soudain le masque, se saisir de leurs ouailles improvisées et emmener en esclavage ceux qu'ils n'égorgeaient pas (2).

Du côté des Indiens les obstacles étaient légion. C'étaient tantôt leurs instincts d'indépendance, tantôt leur légèreté ou leur apathie. C'étaient les diversités de langue et de race, entre lesquelles il fallut créer, puis maintenir l'harmonie dans certaines Réductions. Témoin celle de la Concepcion, au pays des Chiquitos : « Concepcion... est peut-être, d'après Alcide d'Orbigny, de toutes les missions, celle dont l'établissement a coûté le plus cher aux jésuites. Elle fut fondée en 1707 ». Non seulement ses habitants parlaient trois dialectes différents ; mais encore « il s'agis-

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 27-28 et 352-354, et t. IV, pp. 146-149.
— *Lettres édifiantes*, recueil XXV, pp. 30-35.

(2) Idem, t. II, pp. 162-163.

sait de réunir trois nations distinctes, formant huit sections pour ainsi dire ennemies et qui vivaient dispersées dans les bois. J'ai dû admirer les travaux et la persévérance de ces hommes si calomniés pour arriver à former d'éléments si divers un tout homogène » (1).

De plus, les missionnaires eurent à lutter contre les préventions des indigènes. La plus enracinée et la plus répandue parmi eux était la persuasion que les jésuites, derrière la Croix et l'Evangile, leur apportaient l'esclavage. Au reste, la conduite des Espagnols établis au Paraguay, hommes recrutés pour la plupart dans la lie de la métropole, était bien faite pour entretenir ces défiances : à la dureté dont ils faisaient preuve dans les commanderies, les colons joignaient la débauche sans frein. Les Indiens hésitaient dès lors à embrasser une religion, dont les adeptes se livraient à tous les excès et dont le dogme leur était apporté par des missionnaires qui, à leurs yeux, avaient le tort de dépendre du souverain de cette nation (2).

Les obstacles naturels ne manquèrent pas non plus aux missionnaires : c'étaient les grandes distances à franchir et les surprises que réservent les contrées neuves et voisines des tropiques.

D'autre part, ils furent favorisés au début, dans une mesure, il est vrai difficile à déterminer, par les invasions des Paulistes qui, en persécutant les Indiens avec fureur et en les traquant de tous côtés, ne leur

(1) D'ORBIGNY, pp. 39-41.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 275, et t. I, p. 279. — MURATORI, pp. 7-10 et 33-33.

laissèrent d'autre ressource de salut que de « se réfugier entre les rivières du Parana et de l'Uruguay et dans les bois des environs... » C'est là que les jésuites recueillirent de malheureux fuyards encore épouvantés et sevrés de leur goût d'indépendance. Il y eut aussi des peuplades qui se convertirent et entrèrent en Réduction comme d'un élan spontané : ce fut le cas des Manacicas (1).

Tant pour triompher des préventions des Indiens, que pour gagner des hommes aussi peu portés aux spéculations de l'intelligence qu'ils étaient souvent dénués de ressources, les Pères durent fréquemment user de moyens temporels. Ils leur faisaient, par exemple, des cadeaux de bestiaux, d'objets utiles (2). Ils se les conciliaient par de bons offices, soit en intervenant auprès des Espagnols, pour leur faire rendre justice, soit en mettant fin par leur arbitrage à des guerres entre tribus (3). Avant les jésuites, le franciscain saint François Solano avait obtenu au Paraguay de merveilleux résultats avec son violon : « La musique, à ce qu'il paraît, était un des moyens les plus puissants dont se servait le pieux missionnaire pour attirer les âmes, car toutes ses statues le représentent avec un violon pendu à la ceinture (4). » Le chant de leurs cantiques fut de même pour les missionnaires de la Compagnie un précieux aimant spirituel (5).

(1) AZARA, t. II, pp. 225-227. — CHARLEVOIX, t. IV, p. 197.

(2) AZARA, t. II, pp. 227-230. — D'ORBIGNY, p. 533. — MURATORI, pp. 70-71.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 8, et t. IV, pp. 219 et 221.

(4) MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 173.

(5) CHARLEVOIX, t. II, p. 49.

D'une façon plus générale, les procédés des jésuites au Paraguay furent inspirés par la connaissance des mœurs des indigènes, et leurs prédicateurs durent leurs succès à l'union de la douceur à la persévérance. Les missionnaires obtinrent qu'ils se soumissent au roi d'Espagne, en leur montrant qu'il y allait de leur intérêt et en procédant par l'amour et la confiance (1).

Ces vues sont développées dans une espèce de manifeste que les Pères Maceta et Cataldino adressèrent aux habitants de Villarica, avant d'entreprendre la conquête des Guaranis : « Nous ne prétendons point, dirent-ils, nous opposer aux profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes ; mais vous savez que l'intention du Roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves et que la loi de Dieu vous le défend. Quant à ceux que nous sommes chargés de gagner à Jésus-Christ, et sur lesquels vous n'avez aucun droit, puisqu'ils n'ont jamais été soumis par la force des armes, nous allons travailler à en faire des hommes, pour en faire ensuite des Chrétiens ; puis nous tâcherons de les engager par la vue de leurs propres intérêts à se soumettre de leur plein gré au Roi, notre souverain..... Nous ne croïons pas qu'il soit permis d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel, que rien n'autorise à leur contester ; mais nous leur ferons comprendre que par l'abus qu'ils en font, elle leur devient préjudiciable, et nous leur apprendrons à la contenir dans ses justes bornes. Nous nous flat-

(1) BRUNEL, pp. 143-147. — CHARLEVOIX, t. II, p. 37. — *Contra*, un fait isolé, dans AZARA, t. II, pp. 230-232.

tons de leur faire envisager de si grands avantages dans la dépendance où vivent tous les Peuples policés, et dans l'obéissance qu'ils rendront à un Prince, qui ne veut être que leur Protecteur et leur Père, et leur procurer la connaissance du vrai Dieu..., qu'ils subiront le joug avec joie, et béniront l'heureux moment, où ils seront devenus ses sujets (1) ».

La plus grande partie des Réductions furent fondées dans la première moitié du xvii^e siècle : la première en date remonte à 1609 ou à 1610, et la dernière à 1760 (2).

Dès l'année 1623, un certain nombre de Réductions étaient établies dans le Paraguay, l'Uruguay et le Guayra. Les règles essentielles du système y étaient déjà en vigueur (3). Huit ans plus tard, les Missions du Guayra étaient évacuées. Le désastre fut immense. Leurs débris formèrent deux Réductions près du Parana (4).

Toutefois les Réductions du Parana et de l'Uruguay continuèrent à se développer, si bien qu'en 1642, elles atteignaient le nombre de 29. Elles avaient enfin trouvé la tranquillité, « et la forme du Gouvernement de cette République chrétienne était déjà bien près du point de perfection, où on la voit aujourd'hui (c'est-à-dire vers 1750) » (5).

C'est à la fin du xvii^e siècle que fut créée la pre-

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 26-27.

(2) Idem, t. II, pp. 28-29. — AZARA, t. II, p. 260 (*Tableau des Réductions*).

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 187-188. — CRÉTINEAU-JOLY, t. III, p. 252. — MURATORI, p. 69.

(4) CHARLEVOIX, t. II, pp. 299 et suiv.

(5) Idem, t. II, p. 431.

mière Réduction des Chiquitos (1692) (1). Deux autres la suivirent de près. En 1718, aux trente bourgades guaranies du Paraguay répondaient, au nord du Chaco, cinq Réductions chiquites (2).

En 1723, ces dernières étaient augmentées de deux nouvelles qui, aussi bien que les anciennes, « avaient une existence réelle et annonçaient devoir atteindre une grande prospérité ». L'événement réalisa ces prévisions : « Depuis 1723 elles ne firent que prospérer. On fonda Santa-Ana et Santo-Corazon, et les jésuites apportèrent tout leur soin à l'amélioration de la province ». Cinquante années après l'arrivée des Pères, elle renfermait dix grands bourgs chrétiens en plein essor (3).

Toutefois la croissance des Missions des Chiquitos fut très laborieuse, si l'on songe au nombre et à la variété des éléments ethniques qui concoururent à leur formation. Mais dans cette région, les jésuites bénéficièrent d'une sécurité plus complète et furent mieux les maîtres de l'éducation qu'ils donnèrent aux néophytes. Les Réductions chiquites, en effet, n'eurent pas à repousser d'invasions aussi fréquentes ni aussi terribles que celles du Paraguay; leurs habitants ne rapportèrent pas de la vie des camps ce dérèglement que l'on remarquait chez les néophytes guaranis au retour de leurs expéditions. En outre, depuis la fondation de la première d'entre elles jusqu'à l'expulsion de l'Ordre (1692-1767), les

(1) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 151-152.

(2) *Lettres édifiantes*, recueil XIV, pp. 191-227.

(3) D'ORBIGNY, pp. 254, 257 et 259-260. — CHARLEVOIX, t. IV, p. 323.

gouverneurs voisins n'y firent jamais sentir leur contrôle. Aussi Alcide d'Orbigny, à qui sont empruntés ces détails, ajoute-t-il : « Ce n'est donc pas le Paraguay qu'il faut prendre pour modèle des missions établies par eux » (1).

Nous n'entrerons pas avec le savant voyageur dans un débat sur la supériorité des missions chiquites. Il est certain que leurs néophytes se signalèrent par un zèle tout spécial pour l'apostolat et par une grande activité économique. D'autre part, leurs institutions rappellent de très près celles que les Pères donnèrent aux Guaranis.

Quoi qu'il en soit, l'historien des Chiquitos caractérise ainsi plus loin l'état moral de leurs Réductions : « Les vices étaient châtiés sévèrement, les vertus, généreusement récompensées, et tout marchait vers un premier état de civilisation ». Et il n'hésite pas à formuler à leur sujet cette grave assertion : les jésuites « avaient donc en cinquante ou soixante années fait passer un grand nombre d'hommes de la vie la plus sauvage à un état que je ne crains pas de mettre au-dessus de la civilisation des paysans d'une bonne partie de nos campagnes » (2).

Il n'aborde pas, à propos des mêmes Réductions, la question de savoir si le régime de communauté, longtemps maintenu, nuirait ou non à une société, « quand une fois elle aurait atteint un certain degré ». Mais il pense, « d'après la connaissance approfondie des choses, qu'avec le caractère imprévoyant des

(1) D'ORBIGNY, p. 257.

(2) Idem., pp. 270-271.

Chiquites, la marche suivie par les jésuites pour les tirer de leur état primitif était certainement la mieux appropriée à ces vues (développer les facultés intellectuelles et la civilisation) et peut-être la seule qu'on y pût employer avec avantage. Il fallait même l'esprit de corps, la persévérance raisonnée et l'instruction générale de cet ordre pour l'atteindre aussi promptement » (1).

Les progrès rapides des Chiquitos sont d'autant plus remarquables, qu'ils étaient fort éloignés de toute population civilisée et que deux religieux tout au plus parmi eux se trouvaient à la tête de quelques milliers de sauvages (2).

Revenons aux Missions du Paraguay. Parvenues à leur nombre de trente dès avant le milieu du xvii^e siècle, elles achevèrent de s'organiser et développèrent leurs richesses. Les troubles qui désolèrent le Paraguay lors des luttes qu'y soutint Antequera eurent sur elles une cruelle répercussion, ainsi que l'atteste une lettre au Roi du gouverneur don Bruno de Zavala (1735) (3). Après cet orage les jours heureux reparurent. L'année 1750 est l'époque de la plus grande splendeur des Réductions. Mais leur destruction était proche (4).

Un contemporain, l'historien des Deux-Indes, a dépeint dans un tableau célèbre cette brillante

(1) D'ORBIGNY, p. 270.

(2) Idem, pp. 271-272.

(3) CHARLEVOIX, t. V, pp. 234-235. — Cf. *Lettres édifiantes*, recueil XXI, pp. 279-280, et recueil XIV, p. 278, Carte générale des Réductions, dressée par d'AUVILLE.

(4) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 318-329. — MARTIN DE MOUSSY, t. III, p. 666. — *Lettres édifiantes*, recueil XIV, pp. 410-416.

période : « Lorsqu'en 1768, dit Raynal, les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où l'on puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existait dans le nouvel hémisphère. On y observait les lois, il y régnait une police exacte. Les mœurs y étaient pures. Une heureuse fraternité y unissait les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés, et on y en connaissait quelques-uns d'agréables. L'abondance y était universelle, et rien ne manquait dans les dépôts publics » (1).

Les trente bourgades chrétiennes avaient vécu près d'un siècle et demi. Martin de Moussy loue surtout dans la République chrétienne du Paraguay le caractère éminemment pratique qui présida à sa fondation et à son gouvernement. De fait, c'est bien le caractère dominant qui ressort de son histoire, qui ressortira de l'analyse de sa vie intime. Voici deux passages du savant américaniste à ce sujet : « Nous avons cité et nous citerons souvent encore les établissements des jésuites. C'est que les créations de cet ordre, dans la Plata, l'emportent tellement sur les autres par l'intelligence avec laquelle elles avaient été fondées, l'esprit d'ordre et de suite qui présidait à leur direction, qu'il est impossible de ne pas leur rendre justice » (2).

Ailleurs le même auteur s'exprime ainsi : « Autres temps, autres besoins : si les intelligents fondateurs des superbes missions du Parana et de l'Uruguay

(1) RAYNAL, t. II, p. 289.

(2) MARTIN DE MOUSSY, t. I, pp. 43-44.

vivaient à l'époque actuelle, leur habileté si pratique des choses humaines leur ferait modifier profondément le système communautaire et exclusif d'après lequel elles étaient organisées, système utile dans le principe, mais impossible aujourd'hui » (1). Nous verrons, lors de l'étude de la propriété dans les Réductions, que longtemps avant leur chute cette idée avait reçu un embryon d'exécution.

A commencer par Voltaire et Montesquieu, la plupart des écrivains et des savants qui ont parlé des Réductions en ont fait des éloges plus ou moins enthousiastes (2).

Tels furent les obstacles que les Pères eurent à surmonter, tels furent les moyens qu'ils employèrent, tels furent les résultats qu'ils obtinrent. Quelques chiffres nous donneront une idée des proportions qu'avaient atteintes les Réductions.

On ne saurait déterminer la population exacte qu'elles renfermaient au moment de l'expulsion de l'Ordre. Les différents auteurs ont produit des évaluations très divergentes. Les estimations les plus pessimistes n'attribuent, en 1768, aux trente bourgades que de 88.000 à 100.000 âmes. Mais il convient, de toute façon, d'y ajouter 24.000 Chiquitos. La vérité paraît être au-dessus de 150.000.

A une époque plus favorisée sous ce rapport (1730), les trente Réductions à elles seules auraient compté 133.000 habitants selon l'un, 500.000 suivant un autre !

(1) MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 216. — Cf. DEMERSAY, t. I, pp. XII-XIII.

(2) DEMERSAY, t. I, XV.

D'une Réduction à l'autre, il y avait d'énormes écarts : telle Mission renferma 30.000 néophytes, trois d'entre elles en eurent moins de 3.000.

Une famille, en moyenne, devait compter de trois à quatre enfants. Cette fécondité, en temps normal, pouvait suffire à entretenir un léger accroissement de la population, malgré une mortalité assez élevée. Par malheur, les Missions furent à plusieurs reprises ravagées par d'effroyables épidémies. Celle de 1734 emporta 30.000 néophytes. Les famines en firent aussi périr un grand nombre. On s'explique par là les baisses considérables de population qui se produisaient d'une année à l'autre, en plein état de paix. Il faudrait également connaître le nombre des indigènes tués à la guerre et le nombre de ceux qui pour différentes causes quittaient les Réductions et, à l'inverse, celui des nouveaux arrivants (1).

La question des origines des Réductions nous a permis, par voie de comparaison, de fixer les caractères les plus remarquables de l'institution. Avant de clore ce chapitre par un aperçu sur leurs relations extérieures, embrassons d'un dernier coup d'œil leur aspect d'ensemble et leur histoire intérieure.

En résumé, les Réductions du Paraguay, au nombre de plus de quarante, se rattachaient presque toutes à deux groupements principaux. Le plus important était celui des trente bourgades; ses établissements rayonnaient autour des rives de deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay.

(1) DOBRIZHOFFER : « *Census Annuus Triginta Oppidorum Quaranicorum Anni MDCCXXXII*, t. III, fin. — CHARLEVOIX, t. V, p. 222, et t. VI, pp. 131-132, 56-60 et 357. — BRUNEL, pp. 143-144. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 153-156. — GOTHEIN, pp. 51-52.

Rapprochés en général les uns des autres, ils étaient tous situés loin des villes européennes. Leur territoire était le plus souvent très fertile, leur climat tempéré et agréable. Leur population fut formée de différentes fractions ou tribus qui appartenaient toutes à la race des Indiens Guaranis et dont les traits saillants étaient la passivité et la douceur de mœurs. Bon nombre de ces Indiens s'étaient fixés au sol avant l'arrivée des missionnaires. D'autres menaient encore à ce moment la vie sauvage.

Les Missions des Guaranis furent les premières Réductions des jésuites. Leurs origines historiques immédiates sont doubles : ces religieux prirent d'une part la succession des franciscains à la tête d'une petite Mission dont ceux-ci étaient les fondateurs. D'autre part, ils obtinrent du pouvoir de transformer en bourgades chrétiennes une partie des Commanderies espagnoles. Les trente Réductions furent successivement créées entre 1609 et 1642. Au bout de ce laps de temps elles avaient reçu leur organisation essentielle. Après des alternatives de prospérité et de revers, elles atteignirent, vers 1730, leur plus grande population et arrivèrent, en 1750, à l'apogée de leur développement économique et social.

Le second groupe de Réductions eut ses débuts plus de quatre-vingts ans après le précédent (1692). Installé au nord du Chaco, il fut peuplé surtout de Chiquitos. Ce peuple ne manquait ni de ressort moral, ni d'aptitude au travail. Il était, à l'arrivée des jésuites, dans un état de civilisation voisin de celui où ces derniers avaient trouvé les Guaranis. Les missionnaires réussirent à fondre avec les Chiquitos plusieurs autres tribus jusque-là errantes et dispersées.

Les Réductions des Chiquitos étaient relativement espacées. Elles se trouvaient bien plus à l'écart des centres européens que les trente bourgades. Elles réunissaient des conditions agricoles et climatiques favorables. Leur développement fut très prompt, et grâce à un calme rarement troublé, très brillant. Les jésuites durent les abandonner en même temps que celles du sud.

Les missionnaires qui gouvernèrent les deux Républiques chrétiennes consacrèrent à évangéliser les indigènes puis à les organiser en Réductions, avec leurs talents individuels, leur activité et leur dévouement, un vigoureux esprit de corps. Dans cette entreprise, ils furent guidés par la connaissance qu'ils avaient acquise des mœurs des Indiens. Lorsque la seule persuasion était impuissante à leur faire embrasser le christianisme et goûter la civilisation, ils recouraient, pour s'attirer leur confiance, aux moyens temporels familiers aux explorateurs, sans jamais user de rigueur. Les chapitres suivants nous montreront que les diverses branches de la vie des Réductions virent aussi l'application de ces principes.

SECTION III

Des forces et des influences extérieures ont agi de diverses façons sur les destinées des Missions. Les Réductions ont entretenu des relations avec le Saint-Siège; elles avaient, dans la personne du roi catholique, un suzerain lointain, mais effectif: elles ont lutté contre les Portugais, les Paulistes et les Indiens.

Les papes jouèrent à plus d'une reprise le rôle de protecteurs des Missions du Paraguay. C'est ainsi qu'en 1640, Urbain VIII expédie en Amérique un bref favorable aux jésuites (1). Clément XIII écrira à Charles III une lettre dans laquelle il supplie ce roi de les maintenir à la tête des Réductions (2).

Pour leurs rapports avec leurs suzerains territoriaux, les rois d'Espagne, ils se manifestaient surtout par le paiement du tribut. Contrairement aux accusations répétées et intéressées des Espagnols établis au Paraguay, le tribut, cette marque de souveraineté, fut toujours régulièrement versé entre les mains des agents du roi, par toutes les Réductions qui n'en étaient pas exemptées en vertu d'un acte formel (3). D'une façon plus générale, le loyalisme politique des Pères ne se démentit pas, plusieurs pièces officielles le constatent, et Bucareli, le vice-roi de Buenos-Ayres, ne rencontra de leur part aucune résistance lorsqu'il mit à exécution le décret qui les bannissait de leurs Missions (4).

Les Réductions ne souffrirent que trop des troubles intérieurs du Paraguay. Toutefois les ennemis qui veillaient à leurs frontières, toujours prêts à les franchir, les Portugais, les Paulistes et les Indiens leur ont causé des maux beaucoup plus cruels.

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 397-398.

(2) GOTHEIN, p. 59.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 36, t. III, pp. 317-321, t. IV, pp. 27 et 310-311, t. V, pp. 4-6, et t. VI, pp. 99-101, 166, 259-261 et 333-344. — Cf. AZARA, t. II, pp. 242-243.

(4) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 378-390, et t. VI, pp. 37-99, 268-291, 382-384 et 443-444. — *Lettres édifiantes*, recueil XIV, pp. 417-428. — D'ORBIGNY, pp. 273 et suiv. — Cf. DENIS (*Résumé de la Plata*), pp. 126-130.

Contre les Portugais, les néophytes des Missions de l'Uruguay occupèrent dès les premières alertes les postes d'avant-garde. Depuis la restauration du royaume de Portugal (1640), le voisinage du Brésil leur commandait la vigilance. Il fallut plus tard organiser l'attaque. En 1679, un détachement portugais, venant de Rio de Janeiro, était battu par une petite troupe de néophytes. L'année suivante, les milices des Réductions emportaient d'assaut la forte colonie de Saint-Sacrement, que les Portugais avaient subrepticement installée sur l'estuaire du Rio de la Plata, en plein territoire espagnol, en face même de Buenos-Ayres. La brillante conduite des milices en cette occurrence eut du retentissement dans toute l'Amérique espagnole (1).

La colonie fut pourtant, deux années plus tard, rendue au Portugal, mais avec la défense expresse d'en relever les ouvrages. A la faveur de la guerre de Succession d'Espagne, les Portugais crurent pouvoir la fortifier à nouveau et recommencer leurs expéditions. Ils gagnèrent des Indiens sauvages, qui pillèrent une Réduction. Mais les néophytes se présentèrent avec un faible contingent espagnol, et les Portugais et leurs alliés furent taillés en pièces. Ils ne s'en tinrent pas là : s'étant joints à l'armée espagnole, ils décidèrent, par un assaut, de la reprise de Saint-Sacrement. Cette affaire consacra la réputation des milices (2).

Cependant une clause du traité d'Utrecht devait renfermer l'engagement pour l'Espagne de céder au

(1) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 57-81 et carte, p. 1.

(2) Idem., t. IV, pp. 174-181.

Portugal, en échange de Saint-Sacrement, les sept Missions situées sur la rive gauche de l'Uruguay. Le traité de 1750, signé à Madrid, confirma cet abandon. A cette nouvelle, les Indiens des Réductions intéressées s'émurent ; car une autre clause stipulait leur transfert forcé sur la rive droite du fleuve. Ils prirent les armes (1754) et ne furent réduits que grâce aux efforts combinés des deux puissances signataires (1).

De leur côté, les missionnaires avaient rédigé un mémoire, dans lequel ils adjuraient le Roi d'annuler la clause de cession. Mais ils ne prirent aucune part à la lutte armée. En fait, le traité de 1750 ne semble pas avoir reçu d'application. Il fut abrogé par une convention de 1761 (2).

De ces luttes répétées il ne faudrait pas conclure que les Réductions et les Portugais ne connurent que l'état d'hostilité. Nous voyons, en 1640, les Missions du Nord faire à une ambassade de cette nation, venue pour nouer des relations commerciales, un excellent accueil. Seulement les Pères se tinrent sur la réserve ; les avances de leurs amis d'un jour ne leur firent pas oublier qu'ils se devaient d'abord à l'Espagne (3).

En définitive, les néophytes triomphèrent des Portugais. Mais ce triomphe leur coûta cher. C'est des bords du Tage que la calomnie fut lancée, puis se propagea, bientôt suivie par l'arrêt de bannissement des missionnaires de l'Ordre et par la ruine des

(1) DOBRIZHOFFER, t. I, pp. 18-24.

(2) DEMERSAY, t. I, pp. 27-41. — DENIS (*Résumé de la Plata*), pp. 114-119.

(3) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 101-109.

Réductions indiennes (1). « Ce désastre fut l'œuvre de Pombal et des esclavagistes du Brésil » (2) (1768).

Au nombre des esclavagistes les plus déterminés de ce pays il faut mettre les Paulistes. Les Paulistes ou Mamelus (Mamelucos) étaient des métis qui provenaient de l'union des premiers colons européens avec des femmes indigènes et dont le centre était Saint-Paul-de-Piratininga. « Race d'hommes remarquables par leur force et par leur activité » (3), mais aussi par leur cruauté comme par leur ignorance des notions morales, ils firent éprouver aux Réductions les pires désastres, jusqu'au jour où les néophytes furent assez aguerris pour les contenir victorieusement. Ce furent leurs agressions qui forcèrent les jésuites à évacuer les Réductions du Guayra (1631) (4).

Certaines tribus indiennes enfin se dérobèrent toujours à l'action des missionnaires et continuèrent à mener une vie d'indépendance mêlée d'incursions en terre civilisée. Parmi elles citons les Payaguas et les Guaycurus, auxquels les troupes des Réductions inspirèrent vite une terreur salutaire (5).

(1) Le Portugal obtint, au début de ce siècle, que les anciennes Réductions de la rive gauche de l'Uruguay devinssent l'annexe définitive du Brésil : DEMERSAY, t. I, p. 53 (note).

(2) FOURNIER DE FLAIX, *Economiste français*, 1895, 1^{er} sem., p. 169. — CRÉTINEAU-JOLY, t. V, pp. 123-141.

(3) DENIS (*Résumé du Brésil*), p. 140.

(4) MURATORI, p. 62 : les Mamelus détruisirent quatorze Réductions et dans l'espace de 130 ans firent sur les Indiens plus de deux millions d'esclaves, dont 50.000 chrétiens. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 159-163 et 256-436 *passim*, t. III, p. 147, et t. IV, pp. 154-159. — DEMERSAY, t. I, pp. 332-333.

(5) DEMERSAY, t. I, pp. 352-373 et 456. — CHARLEVOIX, t. III, pp. 194-195, 209 et 244-245, et t. VI, p. 4.

En somme, la république chrétienne du Paraguay, envisagée dans son histoire extérieure, fut un Etat vassal astreint à payer un tribut au roi d'Espagne, les Pères étant ses sujets et les néophytes, ses vassaux immédiats (1), mais qui disposait librement, pour la défense de son territoire, de forces militaires recrutées dans son sein. Il est vrai, comme nous le verrons, que ces troupes étaient souvent convoquées à l'aide de celles des gouverneurs espagnols.

Ainsi en dépit d'un fort lien de vassalité, les Réductions jouissaient d'une certaine part de la souveraineté extérieure.

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 119, et t. VI, pp. 111-112.

CHAPITRE II

La vie politique et sociale des Réductions

SOMMAIRE

SECTION I. — Aspect général d'une Réduction.

SECTION II. — Organisation du pouvoir politique. Le curé : sa position vis-à-vis du gouvernement colonial, dans la hiérarchie ecclésiastique et dans son Ordre. — Son gouvernement : le curé chef de l'administration, attributions subalternes des fonctionnaires indigènes ; isolement des Réductions ; organisation militaire ; la justice. — Le caractère paternel et absolu du gouvernement et la conception communiste.

SECTION III. — Formation morale des néophytes. Le culte. — Instruction et éducation. — Réjouissances publiques.

SECTION IV. — Organisation de la famille. Mariage. — Foyer, éducation des enfants. — La Maison des veuves.

SECTION V. — Ce qui reste de l'indépendance individuelle ; l'égalité ; résumé du rôle du pouvoir.

SECTION I

La population de chaque Réduction vivait dans une agglomération unique, peuplée en moyenne de 2.500 à 7.000 habitants. Le plan des bourgades chrétiennes était très régulier et à peu près uniforme.

Celui de la Mission de Candelaria (Entre-Rios) peut nous servir d'exemple (1). La localité affectait la

(1) V. DEMERSAY, Album de planches : plan avec légende de cette Réduction. Voici la légende complète : *Descriptio Oppidi Beatæ Mariæ Virginis a Candelaria apud Indios Guaranios. Explicatio Notarum* : I. Templum. II. Cæmeterium. III. Ædes

forme d'un rectangle. A partir d'un des grands côtés et dans le même sens couraient trois rangées parallèles, de huit maisons chacune, toutes habitées par des néophytes. Les néophytes occupaient encore, à partir de chaque petit côté, quatre rangées en profondeur chacune de sept maisons, dont deux rangées à droite, deux rangées à gauche. Toutes ces habitations particulières étaient construites à intervalles réguliers. Les quatre rangées profondes étant perpendiculaires aux trois rangées en longueur, il en résultait une vaste place médiane, le forum quadratum. Au centre de cette place se dressait la statue du patron de la Réduction. Au fond, de chaque côté du monument, s'élevaient deux chapelles.

En face du forum, de l'autre côté d'une large rue était bâtie l'église. Elle était flanquée à droite du cimetière, à gauche du presbytère (*Ædes Parochi ejusque socii*), auquel faisaient suite les magasins publics (*Officinæ Oppidi*). Derrière ces édifices et le cimetière s'étendait un jardin très allongé. Enfin la maison de refuge ou maison des Veuves était située au-delà d'une ruelle, qui la séparait du cimetière (1).

Parochi ejusque socii. IV. *Officinæ Oppidi*. V. *Hortus*. VI. *Domus Viduarum*. VII. *Forum quadratum*. VIII. *Statua B. V. Mariæ*. IX. *Duo Sacella*.

(1) Cf. CHARLEVOIX, t. II, pp. 55-56. — GÖTHEIN, pp. 26-27. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 71-73 et 77-78. — MARTIN DE MOUSSY, p. 701.

SECTION II

Construite au cœur de la bourgade, l'église était l'emblème de l'unité matérielle et morale de direction qui faisait d'un homme le chef spirituel et temporel de la Réduction ; cet homme, ce chef, c'était le Curé. Le curé était le monarque de sa Réduction, il vaquait à la formation et présidait à la vie morale des habitants, il remplissait le rôle de tuteur des familles et de protecteur des individus isolés.

Le mode suivant lequel le curé était choisi, l'étroite fusion de ses attributions spirituelles et temporelles, le caractère mixte enfin que ses actes empruntaient souvent à ce dualisme, ne permettent guère de séparer l'un et l'autre ordre de ses fonctions. Aussi bien avant d'étudier le rôle gouvernemental du curé, nous faut-il envisager successivement sa position tant vis-à-vis de l'administration coloniale espagnole, que dans la hiérarchie ecclésiastique et dans l'Ordre auquel il appartenait.

Le Paraguay était administré par des fonctionnaires royaux, pour toutes les matières dont la couronne ne se réservait pas la direction. Le représentant direct du souverain était le vice-roi du Pérou ; il résidait à Lima. Son pouvoir était contre-balancé par celui des « Audiences » royales, sorte de cours judiciaires supérieures ou d'appel, qui étaient appelées en certains cas à exercer d'importantes attributions politiques. Ce fut l'Audience de Charcas qui eut sous sa juridiction les deux provinces où étaient installées la majeure partie des Réductions : le Para-

guay et l'Uruguay. Au troisième degré venaient les Gouverneurs de province. C'est à ces fonctionnaires que les Missions avaient le plus souvent affaire. Audessous d'eux on créa des Corregidores ou subdélégués. Tout cet appareil de la centralisation espagnole n'étouffa pas les Municipalités (Cabildos ou Ayuntamientos) ; mais dès avant l'époque des Réductions, l'élection de leurs membres avait été retirée au peuple et remplacée par un double choix émanant du roi et de ses élus (1).

Suivant la remarque d'un historien (2), ce gouvernement civil n'a pas cessé de coexister à côté du gouvernement religieux des Réductions, « complètement séparé par ses lois, par son administration et surtout par ses intérêts ». Les jésuites, du reste, se comportèrent toujours vis-à-vis des gouverneurs et des autres fonctionnaires comme vis-à-vis des représentants de leur souverain. Les conflits sérieux entre l'Ordre et les agents du pouvoir civil furent rares. Le plus grave fut soulevé, dans la première moitié du XVIII^e siècle, par les agissements du célèbre don Joseph Antequera et Castro, gouverneur de l'Assomption (3).

L'harmonie qui régna la plupart du temps entre les gouverneurs et les missionnaires servait à souhait l'intérêt majeur, qu'ils avaient à demeurer en bons rapports, car ils disposaient les uns et les autres

(1) DEMERSAY, t. II, pp. 338-340 et pp. 336-338 (*Liste chronologique des gouverneurs du Paraguay*). — Cf. MURATORI, pp. 12-14. — PFOTENHAUER, t. I, p. 72.

(2) DENIS (*Résumé de la Plata*), p. 130.

(3) CHARLEVOIX, t. V, pp. 1-179 et pièces justificatives. — DENIS (*idem*), pp. 99-111.

d'une autorité morale et de moyens matériels considérables.

C'est un gouverneur de Buenos-Ayres qui, en 1625, délivre aux missionnaires les pouvoirs légaux qui leur permettront de fonder des Réductions dans toute l'étendue de sa province (1). En 1667, un autre gouverneur de la même ville, dans une lettre qu'il écrit au Roi, dénonce les cruautés auxquelles les habitants de Saint-Paul se sont livrés dans les Réductions voisines (2). En 1707, le gouverneur du Paraguay adresse au monarque une lettre toute à l'avantage des Réductions (3).

D'autre part, les missionnaires avaient formé avec leurs néophytes une milice qui fut plus d'une fois la sauvegarde des villes espagnoles contre les attaques du dehors ou la suprême ressource d'un gouverneur aux abois. « Les Missions du Paraguay, lisons-nous dans Alcide d'Orbigny, fournirent constamment des troupes de Guaranis, chaque fois que les gouverneurs avaient besoin de défendre les frontières contre les sauvages, contre les Mamelucos (Paulistes), ou contre les Portugais (4). »

Les néophytes étaient, en second lieu, soumis à la juridiction de l'évêque dans le diocèse duquel se trouvait située leur Réduction. Pour les Pères, en leur qualité de curés des Indiens, ils dépendaient des mêmes évêques. Seulement ils étaient aussi et en-

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 201-203.

(2) Idem, t. II, pp. 364-366.

(3) Idem, t. IV, pp. 375-377; cf. documents analogues, t. V, pièces justificatives, et t. VI, p. j.

(4) D'ORBIGNY, p. 256. — CHARLEVOIX, t. III, pp. 223-224 et 243-245, et t. IV, pp. 28-30. — DEMERSAY, t. II, pp. 320-321.

core plus des missionnaires investis de pouvoirs spéciaux en vertu de l'entente qui régnait entre le pape et le roi catholique. Les principales autorités ecclésiastiques étaient l'évêque de l'Assomption, capitale du Paraguay proprement dit, et l'archevêque de Buenos-Ayres, duquel dépendait la province d'Uruguay (1).

L'histoire des rapports des jésuites avec ces prélats serait trop longue. Elle se caractérise en général par une grande union de vues et un mutuel concours pour l'œuvre apostolique. Cette bonne entente est attestée par les lettres et les rapports élogieux pour les Réductions qu'aux différentes époques les évêques du Paraguay adressèrent au roi ou à ses ministres (2). Elle ne fut gravement compromise qu'au ^{xvii}e siècle, sous l'épiscopat du fameux évêque de l'Assomption, don Bernardino de Cardenas (3).

Les Missions recevaient de temps à autre la visite des évêques et des fonctionnaires civils. Les évêques n'y faisaient, en fait, que d'assez rares apparitions. Pour les gagner, ils avaient de longues étapes à franchir à travers des pays inhospitaliers et leurs ressources étaient modiques.

Dès que la visite de l'évêque de Buenos-Ayres était annoncée, deux ou trois jésuites accompagnés d'une troupe nombreuse d'Indiens allaient chercher le prélat à son siège épiscopal et l'escortaient jusqu'aux Réductions de son diocèse. Quand son approche était signalée dans l'une d'elles, les milices à pied et à che-

(1) MURATORI, p. 132.

(2) CHARLEVOIX, pièces justificatives, tomes III, IV, V et VI.

(3) Idem, t. III, pp. 4-234. — DEMERSAY, t. II, pp. 298-302.

val sortaient à sa rencontre, lui rendaient les honneurs et lui formaient cortège jusqu'aux portes de la bourgade. Son entrée avait lieu parmi les transports d'un enthousiasme universel. Ensuite l'évêque, dans une cérémonie solennelle, confirmait les néophytes. Puis après un séjour plus ou moins court, il passait à une autre Réduction où les choses s'accomplissaient de même, ainsi que dans les suivantes. Lorsque sa tournée pastorale était achevée, il rentrait à Buenos-Ayres avec l'escorte qui l'avait amené chez les néophytes (1).

Des réceptions analogues étaient faites aux autorités civiles : « Le Gouverneur de la Province, nous dit Charlevoix, les Commissaires et les Visiteurs envoyés par le Roi catholique pour visiter les Réductions, sont reçus plus militairement, mais avec le même zèle et toujours avec les témoignages de la plus profonde soumission (2). »

Tels étaient la situation et les rapports des Missions avec les autorités civiles et ecclésiastiques. Les pasteurs des Réductions étaient choisis non par elles, mais par le provincial, le gouverneur et l'évêque n'intervenant que pour confirmer la nomination et lui conférer un caractère officiel. Ils recevaient du Roi un traitement fixe, égal à celui des curés des Indiens du Pérou et qui se prélevait sur le tribut dû par les néophytes au monarque.

Le corps religieux qui présida aux destinées des Indiens avait enfin ses chefs locaux dans la personne

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 60-64. — MURATORI, pp. 133-135.

(2) CHARLEVOIX, t. II. p. 64, et t. VI, pp. 240 (en espagnol) et 347-350 (Décret de Philippe V).

du Supérieur des Missions et du Provincial du Paraguay. Ces derniers étaient en rapport avec le Général des jésuites, établi à Rome. Le Général envoyait parfois sur les lieux un Visiteur muni d'une commission. Ainsi, peu d'années avant la création des premières Réductions, les Pères reçurent un Visiteur dont la Mission s'étendait au Pérou et aux provinces voisines, y compris le Paraguay, et qui les rassembla pour arrêter avec eux la conduite à tenir au Paraguay (1).

La conduite du curé et de son acolyte s'inspirait, dans toutes les Missions, d'un principe identique : la « subordination entre les Missionnaires. » Charlevoix nous en fait le tableau suivant : « J'ai dit que dans chaque bourgade il y a ordinairement deux Jésuites ; le second est presque toujours un Missionnaire nouvellement arrivé d'Europe, ou un jeune Prêtre qui vient de finir ses études dans l'Université de Cordoue : il sert de Vicaire au Curé et apprend en même temps la langue des Indiens. Il est même quelquefois nécessaire d'en envoyer un troisième, comme pendant les maladies épidémiques, qui sont fort fréquentes dans ce Païs, et sans lesquelles toutes les Bourgades seraient aujourd'hui plus que doublées. Car alors elles ne sont plus que comme de grands Hôpitaux, et deux Prêtres ne suffiraient pas pour soulager les malades, pour leur administrer les Sacremens et pour enterrer les Morts. Au reste, la subordination est parfaite entre les Jésuites. Le Curé est supérieur chez lui ; et comme il a toujours six Enfants destinés à servir l'Église, sa maison est une petite Communauté où

(1) CHARLEVOIX, t. I, pp. 334-336.

tout se fait au son de la cloche. Lui-même, quoique établi au nom du Roi, est dans une dépendance entière du Supérieur de la Mission, qui est continuellement occupé à faire la visite des Paroisses, et de son Provincial, qui y fait aussi régulièrement la sienne ; de sorte que Don Antoine de Ulloa n'a rien dit de trop, en représentant tous ces Missionnaires comme une Famille bien réglée (1). »

Chaque Réduction était gouvernée par deux catégories d'autorités : au sommet, les missionnaires, chefs spirituels et temporels des Missions ; au-dessous d'eux, des fonctionnaires indigènes dont les attributions étaient presque exclusivement temporelles.

« Ces curés missionnaires, écrit Muratori, jouissent d'une infinité de privilèges qui leur ont été accordés par les évêques ou par le Saint-Siège, soit pour faciliter la conversion des infidèles, soit pour l'avantage des fidèles même (2). »

Dans le domaine séculier, c'est au curé que revenait le soin des biens temporels de la Réduction. Il administrait en souverain le patrimoine commun. Son acolyte, le compagnon ou vice-curé, était surtout chargé de la partie spirituelle (3).

En outre, dans chaque Réduction, les missionnaires imprimaient le mouvement et donnaient la direction à une hiérarchie de fonctionnaires indigènes. « On ne peut douter, dit à ce sujet Charlevoix, que le Gouvernement intérieur des Réductions ne roule

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 42-43.

(2) MURATORI, pp. 132-133. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 39-42 et 119. — D'ORBIGNY, p. 260.

(3) AZARA, t. II, pp. 232-233.

principalement sur les Missionnaires. Le génie borné de leurs Néophytes exige qu'ils entrent dans toutes leurs affaires et qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le spirituel. » Il fut question, à un moment, d'établir dans les Missions des corregidors espagnols, afin de faciliter les rapports qu'elles avaient avec les villes européennes. Mais Philippe V condamna ce projet dans son décret de 1743 et maintint l'ancien état de choses (1).

Cette administration indigène comprenait des emplois dont le nombre et la variété permettaient d'entretenir l'émulation parmi des hommes friands avant tout des insignes du pouvoir et en même temps de pourvoir aux multiples services publics d'une société dans laquelle l'autorité assumait un rôle si étendu (2).

Les caciques des tribus entrèrent dans les Réductions sans perdre leur rang honorifique. Toutefois, ils ne possédèrent plus désormais que des attributions militaires. Ils étaient, ainsi que leur fils aîné, exempts du tribut.

Les charges principales étaient les mêmes que celles des villes espagnoles. Le corregidor ou premier chef de la Réduction jouait le rôle d'auxiliaire et en quelque sorte de remplaçant du curé dans une foule de matières. Il faisait la police des mœurs. Le dimanche, il répétait le sermon du Père à ceux qui n'avaient pas pu l'entendre, faute d'avoir trouvé place dans l'église. Inspecteur du travail, il veillait aussi aux approvisionnements de denrées. Il était

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 44, et t. VI, pp. 334-335 et 365-366.

(2) D'ORBIGNY, pp. 257-259 et 270.

tantôt l'arbitre, tantôt l'exécuteur des sentences pénales. Le corregidor avait sous ses ordres un teniente (lieutenant) et un alferes (sous-lieutenant). Vu la diversité des races ou des tribus qui caractérisait plus ou moins toutes les Réductions, les jésuites avaient créé dans chacune d'elles des sections (parcialidades ou quartiers), ayant chacune leur chef. Ces chefs de section n'étaient pas entièrement égaux. Le premier d'entre eux était le corregidor, chef en même temps de la Mission; puis venaient ses deux lieutenants; ensuite les deux alcaldes primero et secundo ou juges au criminel; le commandante ou chef militaire; le justicia mayor ou chef de la justice; le sergente mayor. Ces chefs de section avaient tous le titre de juges et comme insigne une canne à pomme d'argent. Leur réunion formait le cabildo (tribunal). Chaque jour, ils prenaient les ordres des missionnaires et les faisaient exécuter. Ils étaient consultés dans toutes les occurrences graves ou pour les décisions importantes. Les officiers subalternes de la section étaient : l'alguazil et le regidor; le capitán, l'alferes et le sergento; les trois fiscales, qui menaient les Indiens au travail; enfin, deux cruceros, chargés de constater les naissances, les mariages et les décès et servant d'intermédiaires directs entre les indigènes et le curé en vue de l'administration des sacrements.

Le corregidor, les regidors et les alcades étaient élus par les Indiens de la Réduction, avec l'assistance des missionnaires. L'élection devait être confirmée par le gouverneur de la province. Mais les choix des Indiens, paraît-il, « furent toujours dirigés avec tant de sagacité, que jamais les officiers de la métropole

ou les Jésuites n'eurent besoin d'annuler le vote populaire » (1).

Ainsi, pour constituer les cadres de leur gouvernement, les missionnaires reproduisirent l'organisation municipale de l'Espagne. Il y eut des règles appropriées à la situation. Les jésuites maintinrent les anciens chefs de tribu dans plusieurs de leurs prérogatives. Ils créèrent certaines fonctions qu'impliquaient le caractère théocratique et le rôle multiple de leur administration.

Ils employèrent les nombreux fonctionnaires dont ils disposaient à faire régner dans les bourgades un ordre parfait. « Rien n'a été oublié, écrit Charlevoix, pour établir la plus exacte police dans cette République. Chacun doit être rentré chez soi à une heure marquée; la patrouille commence aussitôt sa marche et ne cesse point de faire sa ronde pendant toute la nuit; on n'y emploie que des personnes sur qui on puisse compter, et on la change toutes les trois heures. Cette précaution a deux objets : le premier, d'empêcher que personne ne sorte de sa maison pendant la nuit, sans qu'on sache ce qui l'y oblige, et où il va; le second, de se garder des surprises des ennemis, car il y a partout des Indiens errans, dont il faut se défier. Pour faire le choix de ceux à qui l'on confie ainsi le bon ordre et la sûreté publique, on prend les mêmes mesures que quand il est question de choisir ceux qu'on destine aux Charges et au

(1) GÖTHEIN, p. 46. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 44-45 et 55. — MURATORI, p. 137. — D'ORBIGNY, pp. 260-263. — CRÉTINEAU-JOLY, (phrase citée), t. III, pp. 237 et 246. — MARTIN DE MOUSSY, t. III, pp. 663-666. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 130-131.

Service des Églises (1) ». Ces sentinelles avaient également une mission secrète, celle de signaler tout ce qui pouvait se passer de contraire aux mœurs. De respectables vieillards veillaient sur ce point pendant le jour (2).

Jamais révolte ouverte n'éclata aux Réductions contre le gouvernement des missionnaires. Toutefois il y en eut qui traversèrent des circonstances difficiles ou qui, même, furent le théâtre de troubles sérieux. Dans ces hypothèses, les missionnaires recoururent plus d'une fois à des actes d'autorité qui produisirent grande impression sur l'esprit des Indiens. En 1627, un Père arrive inopinément dans un lieu où plusieurs de ses prosélytes, revenus d'une chasse à l'homme, s'apprêtaient en secret à faire un festin de leurs captifs. Il commande d'arrêter et de lier les plus coupables, leur reproche leur insubordination et leur inhumanité et leur impose une forte pénitence. Il y gagna une soumission immédiate et sa fermeté eut pour effet de grossir le nombre des néophytes (3). En 1691, un missionnaire survient dans une Réduction, à un moment où elle était travaillée par des Indiens apostats. Sans perdre de temps, il réduit à l'abstention ou à la retraite les principaux meneurs, fait élire un cacique et obtient qu'il soit publiquement investi par le commandant de la ville la plus voisine (4).

Parfois, l'acte le plus simple suffisait pour atteindre

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 79-80. — D'ORBIGNY, p. 270.

(2) MURATORI, pp. 88 et 89.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 210-211.

(4) Idem, t. IV, pp. 130-131.

ces résultats : c'est ainsi que la capture d'un tigre par un missionnaire eut la vertu de rassembler les habitants d'une Réduction prête à se dissoudre (1).

En somme, le curé jouissait dans sa Réduction d'une réelle omnipotence exécutive et administrative. Les inspections des gouverneurs espagnols et des envoyés du roi étaient le plus souvent rapides et peu multipliées ; les rapports avec les audiences et les vice-rois avaient trait aux intérêts généraux de l'ensemble des Missions. A l'intérieur, une seule institution pouvait balancer l'autorité des missionnaires : c'était le système d'élection des officiers indigènes. Or l'on a vu, par une citation, que l'intervention normale du curé faisait du vote un scrutin contrôlé, sinon dirigé. Mais si absolu qu'il fût, et en cela il était de son époque, ce gouvernement paraît être resté d'accord avec les vœux ou les intérêts de ses administrés ; la tranquillité presque constante des Réductions en est une preuve convaincante. En eût-il été de même, si ce pouvoir se fût montré abusif et tyrannique ?

Le curé veillait à écarter de son peuple l'influence étrangère. Aucun Européen n'était admis à pénétrer dans les Réductions, si ce n'est à la suite des évêques et des gouverneurs. L'accès en était de même interdit aux métis et aux Indiens. Cette exclusion systématique se fondait surtout sur des motifs d'ordre moral. Les événements la justifièrent. Les missionnaires avaient pour but de soustraire par là leurs néophytes à des exemples de nature à compromettre leur œuvre moralisatrice : « Las Cases, écrit Denis, nous a déjà

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 210-211.

prouvé que, dans le commencement de la colonisation de l'Amérique, partout où les Européens se trouvaient en rapport avec les indigènes, ils donnaient à ceux-ci l'exemple de tous les vices, et les surpassaient de beaucoup dans le dérèglement de la conduite (1) ». « La nécessité de cette précaution se fait sentir de plus en plus, constatera de son côté Charlevoix, et il ne faut, pour s'en convaincre, que voir la différence qui se trouve entre ces néophytes et ceux pour lesquels on ne l'a point prise ». Et il cite en ce sens le témoignage formel de don Antonio de Ulloa (2). D'autre part, les néophytes se soumettaient volontiers à des mesures qui éloignaient d'eux les colons espagnols (3).

Dans cette pensée de préservation, les missionnaires prenaient également soin d'accompagner leurs néophytes dans les voyages et les séjours qu'ils étaient parfois appelés à faire dans les villes (4).

Enfin, fidèles à leur ligne de conduite, les jésuites refusèrent de se prêter à l'exécution du projet qu'avait caressé un gouverneur, d'ailleurs bien disposé à leur égard, de fonder des Réductions près de Buenos-Ayres. Le gouvernement de Madrid approuva leur refus. Cette expérience fut pourtant réalisée plus tard. Les résultats qu'elle donna furent tout à l'avantage du système qui consistait à isoler les Réductions (5).

Il n'est pas jusqu'à l'organisation militaire qui ne

(1) DENIS (*Résumé du Brésil*), p. 58.

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 45-46 et 80-81.

(3) GOTHEIN, pp. 22-24.

(4) CHARLEVOIX, t. II, p. 81.

(5) Idem, t. IV, pp. 81-82, t. V, pp. 274-275 et t. VI, pp. 76 et 254-256 (en espagnol). — *Lettres édifiantes*, recueil XXI, p. 406.

soit soumise à la direction ou à l'influence morale du curé. Celle-ci se fait sentir en temps de paix comme au combat. Tantôt elle prévoit, tantôt elle stimule.

Chaque Réduction entretenait un corps de cavalerie et un autre d'infanterie. Les Missions disposaient aussi de quelques pièces de campagne (1).

En temps ordinaire, les guerriers ne se distinguaient en rien des autres habitants. Tous les lundis le corregidor de la Réduction les passait en revue, puis leur faisait faire l'exercice et exécuter une charge simulée. De temps en temps avaient lieu des exercices de tir à l'arc, au mousquet et de maniement de la lance et de la fronde ; les vainqueurs recevaient des prix.

Les corregidors vaquaient, sous la surveillance des missionnaires, aux détails de l'organisation militaire. Dans le début, quelques officiers espagnols avaient été chargés de diriger les milices. Afin de prévenir les surprises toujours possibles, un corps de cavalerie battait l'estrade sans interruption et les guerriers étaient autorisés à porter leurs armes à l'office divin. Les Réductions disposaient, de plus, d'une petite flottille fluviale (2).

(1) Voici, d'après le P. Sepp, quelles étaient, vers 1700, les forces militaires des Réductions du Sud : « ... Nous pouvons, de nos peuplades, tirer en peu de temps une armée de 30.000 Indiens à cheval, sachant se servir du mousquet, manier le sabre, combattre sur l'offensive et sur la défensive... Ils ont aussi leurs flèches et leurs arcs... » Cité dans GÖTHEIN, p. 47.

Un décret spécial du provincial prescrivait de ne pas négliger les exercices équestres. Le corps des Gauchos, avant-garde en temps de guerre, était préposé en temps de paix à la surveillance des troupeaux qui paissaient dans le steppe.

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 83-86, et t. VI, pp. 87-88. — MURA-

De bonne heure, le roi avait permis aux néophytes de se servir d'armes à feu. Seulement ces armes étaient laissées en dépôt dans les arsenaux, durant les périodes de paix. Pour initier les Indiens au maniement de ces armes, on fit venir du Chili quelques frères jésuites, qui avaient jadis servi dans les troupes (1).

Ces forces militaires étaient susceptibles d'une « mobilisation » rapide. Quand on convoqua les milices des Réductions pour marcher contre les Portugais retranchés dans Saint-Sacrement, « on ne mit que onze jours à rassembler 3.300 Indiens bien armés, 200 fusiliers, 4.000 chevaux, 400 mules, et 200 bœufs pour tirer l'artillerie » (2).

Il paraît que la constance, « quoi qu'il n'y ait rien de plus opposé à leur naturel que la constance » (3), finit par devenir le fait des guerriers indiens. Ils avaient parmi eux des stratégestes. On vit une fois un chef espagnol changer ses dispositions de combat sur l'avis de trois mestres-de-camp indiens et s'en trouver fort bien.

Le Père menait lui-même à la bataille, marchant en tête et le crucifix à la main, le contingent de sa Réduction. Cette conduite était du plus puissant effet moral. L'humanité avec laquelle les miliciens traitèrent des Portugais qu'ils avaient faits prisonniers (1679), nous montre aussi, en tenant compte des exhortations des jésuites présents à l'action, qu'il s'était

TORI, pp. 172-182. — GOTHEIN, p. 48. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 218-220.

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 52-53, 55 et 387-390.

(2) *Lettres édifiantes*, recueil XXII (Mémoire du P. RODERO).

(3) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 363-364.

accompli en eux une véritable transformation des instincts (1).

Il avait été, en outre, pourvu à la défense de chaque Réduction et des pâturages qui en dépendaient par divers moyens : on les avait environnés de fossés et de palissades. On avait pratiqué autour de l'enceinte de la bourgade des portes munies de verrous, auprès desquelles on postait des sentinelles. En dehors du service de la guerre, il n'était permis qu'à un petit nombre d'Indiens de monter à cheval. Pour éviter de le perdre, on marquait le bétail au fer (2).

Juges, les jésuites possédaient le droit de punir, mais non jusque dans son application extrême : seul le tribunal du gouverneur de la province avait qualité pour rendre une sentence de mort, fût-ce contre un Indien des Réductions. En fait, les crimes de cette gravité étaient presque inconnus dans les Missions et le docteur Gothein émet cette remarque que l'Etat des jésuites au Paraguay est le seul Etat où la peine de mort n'ait pas été appliquée et d'une manière durable et en fait comme en droit (3).

Le corregidor et les alcaldes ne pouvaient infliger aucune peine, au moins de quelque importance, sans l'approbation des Pères. Ces peines consistaient en prières, en jeûnes, en prison et quelquefois en coups de fouet. Dans leur application, les missionnaires

(1) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 232, 237, 240-242 (les trois passages en espagnol), et t. IV, pp. 60, 71-72, 73 et 179-182. — GOTHEIN, p. 48.

(2) AZARA, t. II, pp. 242-244. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 68-71.

(3) GOTHEIN, p. 49. — MURATORI, p. 138.

prenaient en considération le « peu d'étendue des lumières » de leurs Indiens. Emprisonnait-on un néophyte, on s'efforçait de provoquer en lui par la douceur le repentir et la résolution de s'amender. Du reste, les coupables avaient, au rapport d'Ulloa, une confiance aveugle dans l'équité des missionnaires. De leur côté, les alcaldes expédiaient la justice avec la plus grande promptitude et demeuraient incorruptibles (1).

Cette justice sans appel dans son domaine et qui supposait des hommes restés enfants n'est pas du système des jésuites la face la moins intéressante. Elle nous fait percevoir, avec son caractère absolu, ce qu'il renfermait de paternel. A de tels régimes quelle autre garantie demander que la valeur morale des dépositaires de l'autorité ? Dans l'espèce, il ne semble pas qu'elle fût tombée entre des mains indignes, et ceux qui l'exerçaient ne gouvernaient et ne jugeaient qu'au nom d'un principe supérieur, dont nous aurons plus tard à indiquer la portée pratique sur leurs actes.

Dans quelle mesure le système des jésuites était-il en harmonie avec la conception communiste ? Si la conception communiste repousse toute autre inégalité que celles qui sont dues à la nature alors qu'elle n'a subi aucune action étrangère, le régime des Réductions est à coup sûr incompatible avec le régime qu'entraînerait l'application du communisme intégral. L'autorité morale et matérielle des jésuites sur leurs néophytes interdit toute assimilation.

Ne voyons plus dans les Pères que les modernes

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 45. — MURATORI, pp. 138 et 142.

Solons des Guaranis et des Chiquitos ; faisons, en un mot, du jésuite un législateur idéal et séparons sa cause de celle des Indiens. A ce point de vue, les caractères de gouvernement absolu et paternel s'observent au Paraguay comme dans le régime communiste intégral, non sans deux restrictions, dont la seconde est capitale. L'Etat, des deux côtés, assume toute responsabilité et devient la source unique d'initiative politique. Toutefois les Indiens possèdent un droit électif qui est plus qu'une formalité. D'autre part, logique avec lui-même, l'Etat se considère comme seul majeur et agit avec les individus comme s'ils étaient ses enfants ou ses pupilles. Tel est du moins le cas au Paraguay. Car le communisme idéal juge les individus à ce point incomplets et inaptes à accomplir par eux-mêmes leur destinée, qu'ils doivent attendre de l'Etat comme d'un distributeur automatique la dispensation de toute énergie et ne remplir de soi que la fonction d'une machine bien réglée. L'étude de la formation morale des néophytes et de l'organisation de la famille nous fera voir que les éducateurs des Indiens représentaient à l'égard de ceux-ci non l'Etat providence, réservoir de toute activité même en puissance, mais bien plutôt une sorte de famille morale, qui venait, suppléant au rôle de leur famille véritable, les promouvoir dans la voie des progrès sociaux.

SECTION III

Arrivés à la question de la formation morale, souvenons-nous de la fin des Réductions : le manifeste des Pères Maceta et Cataldino est très explicite, les

missionnaires les fonderont et les gouverneront avec une préoccupation d'apostolat. Or transformer d'une façon durable les âmes de milliers de sauvages réunis en sociétés à visées européennes, est une entreprise qui ne se conçoit guère, au moins temporairement, sans une étroite enrégimentation politique, sociale, économique. De là cette discipline générale collectivement rigoureuse et individuellement peu exigeante, on le verra, qui était destinée à porter en peu de temps les Indiens à un niveau relativement supérieur de civilisation, échelon nécessaire du progrès moral poursuivi. De là, la formation que les jésuites s'appliquèrent à donner aux Indiens et qui se fit par le moyen du culte, de l'instruction et de l'éducation et, dans une certaine mesure, des réjouissances publiques.

Constatons dès l'abord combien était intermittente, par le fait de la distance, l'intervention morale des chefs de la hiérarchie ecclésiastique : « ... Il n'y a dans les Réductions, dit Muratori, ni clercs tonsurés, ni prêtres séculiers, ni monastères, ni confréries, comme nous en voyons en Europe. Chaque évêque n'a donc d'autre soin que celui d'y envoyer ses mandements, les décrets et les brefs qui viennent de Rome, ses conseils salutaires dans diverses occasions, ses aumônes et celles qu'il fait recueillir... » (1).

Les exercices du culte réunissaient toute la population à des pratiques quotidiennes et à d'imposantes cérémonies. Le travail de l'apostolat était incessant.

Premier ministre de la religion, le curé ne se montrait « guère aux fidèles que dans les occasions où il

(1) MURATORI, pp. 132-133.

remplissait les fonctions qui lui avaient été confiées, ou lors de quelques fêtes particulières ; alors il occupait toujours le premier rang. » Il avait coutume, le climat permettant apparemment leur transport, d'administrer les mourants, non à leur domicile, mais dans un bâtiment voisin de l'église (1). Le curé n'entourait ainsi d'un prestige constant et sa personne et tous ses actes, qu'afin de mieux pénétrer du caractère surnaturel de la religion les âmes toutes de première impression de ses néophytes.

La même pensée inspirait la magnificence des églises et les pompes du culte. « Toutes leurs églises, rapporte Charlevoix, sont grandes, à trois et souvent à cinq nefs, un peu basses pour leur longueur et pour leur largeur... Il y a, dans les plus larges, au moins cinq Autels fort propres ; celui du milieu, qui est le grand Autel, a quelque chose d'auguste et de frappant ; les espagnols mêmes sont étonnés de les voir si magnifiques et si riches en linges, en ornemens et en argenterie. Aussi n'y a-t-il entre les Bourgades d'autre émulation que sur ce point, et on en a vu rebâtir leurs Églises en entier pour les mettre au niveau des autres et se priver même pour cela du nécessaire. » Les murs du sanctuaire étaient ornés de peintures entremêlées de verdure et de fleurs. Pour satisfaire un goût très vif chez les Indiens, aux jours solennels on répandait dans toute l'église des eaux de senteur (2).

Les premiers temples des Missions étaient en bois.

(1) DENIS (*Résumé de la Plata*), pp. 83-84. — AZARA, t. II, pp. 250-251.

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 67-68.

De bonne heure on en construisit de brique et de chaux. Les plus récents, ceux des Réductions moxes, étaient aussi les mieux bâtis. Le style des églises n'était pas uniforme; d'une bourgade à l'autre les missionnaires rivalisaient d'art et d'habileté technique et certaines offraient de remarquables spécimens du style jésuite (1).

Outre l'église il y avait, aux environs de chaque Réduction, des chapelles auxquelles se rendaient les processions, suivies par toute la population de la bourgade. Le cimetière était un champ de repos presque enchanteur avec ses bordures de palmiers et de cyprès, avec ses allées de citronniers et d'orangers. Une messe solennelle pour les morts y était dite tous les lundis (2). Cette coutume devait répondre aux sentiments des indigènes; on sait quelle place occupe en général chez les sauvages le culte des défunts.

Il n'y avait guère d'heure où l'église fût déserte. Les néophytes commençaient la journée du dimanche et des fêtes par le chant de la doctrine chrétienne, puis avaient lieu les mariages et les baptêmes, la célébration de la messe et plus tard celle des vêpres. Aux jours ordinaires, avant l'aurore, un crieur public invitait à la prière et, à l'aube, une cloche conviait les enfants à la prière, et à la messe la population tout entière. Le soir sonnait le Rosario, où les néophytes venaient prier et chanter en chœur (3).

La musique vocale et instrumentale rehaussait la

(1) MURATORI, pp. 78-80. — D'ORBIGNY, pp. 259-260. — DEMERSAY, Atlas. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 34-52.

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 78-79. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 53-56.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 71-72. — D'ORBIGNY, pp. 269-270.

pompe du service divin. Alcide d'Orbigny, de passage à l'ancienne Mission chiquite de San-Xavier, raconte qu'il y assista un dimanche à un office admirablement exécuté, accompagné et dirigé par les seuls indigènes : « Dans toute l'Amérique, dit-il, je n'en avais pas entendu de meilleure (musique). C'était un reste de cette splendeur introduite dans les Missions par les jésuites (1). »

La police des églises était toujours faite avec le plus grand soin. Conformément à une coutume que suivaient à cette époque plusieurs villes d'Italie, les hommes et les femmes occupaient respectivement les deux côtés du temple. Ils étaient, en outre, séparés par classes d'après leur âge ; chaque classe avait son inspecteur qui veillait au bon ordre. Les deux sexes sortaient de l'église par deux portes différentes (2).

Après Charlevoix, Châteaubriant s'est complu à décrire l'éclat des fêtes solennelles qui se célébraient dans les Réductions. Ces fêtes étaient nombreuses. Les deux plus magnifiques étaient celle du titulaire de l'église et celle du Saint-Sacrement. La première était une fête mi-civile mi-religieuse. « Les Missionnaires y assistent avec tous les Chefs et les Officiers, pour y tenir tout le monde en respect, distribuer les prix aux vainqueurs et donner le signal de la retraite (3). »

La fête du Saint-Sacrement surpassait en éclat la précédente. Les détails qui nous en ont été transmis montrent que les missionnaires ne négligeaient aucun

(1) D'ORBIGNY, pp. 28-29. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 74-75.

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 73-74. — MURATORI, pp. 88-89.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 76.

moyen de nature à exciter la piété naïve des Indiens : « On y voit de fort belles danses. » Tous les animaux de la création participent à la fête : dans les arbres voltigent des oiseaux attachés par des fils, dans des bassins remplis d'eau se jouent « de très beaux Poissons, » des lions et des tigres « bien enchaînés » sont placés sur le parcours de la procession.

Les autorités, la milice s'avançaient au premier rang du cortège. La cérémonie achevée, il y avait un banquet et un feu d'artifice (1).

L'instruction et l'éducation religieuse des néophytes était menée de pair avec les pratiques de piété. A partir d'un certain âge, les enfants étaient conduits ensemble à l'église chaque matin. La prière finie, ils chantaient la doctrine chrétienne de l'aube au lever du soleil. Le soir, c'était le tour du catéchisme. On leur mettait entre les mains un catéchisme, un Extrait du Martyrologe et quelques livres du même genre, tous écrits en guarani. Les plus âgés étaient initiés au service de l'autel (2).

Non contents d'enseigner aux Indiens le dogme, les missionnaires travaillaient à leur donner une formation chrétienne qui se fit sentir dans leurs moindres actes.

D'après les premiers rapports qu'ils avaient eus avec les Guaranis, les missionnaires purent craindre d'avoir affaire à des peuples fermés à tout effort intellectuel. Mais leur évangélisation fut promptement suivie d'un heureux changement sous ce rapport (3).

(1) CHARLEVOIX, pp. 73-78. — *Génie du Christianisme*, IV, 3.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 71. — GÖTHEIN, p. 44.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 47-48.

Au point de vue moral et religieux, ils obtinrent de grands résultats. Les Pères combattaient les « vices grossiers » au moyen de pénitences publiques, ils entretenaient la ferveur par « les pratiques de piété les plus autorisées dans l'Église, et les dévotions particulières les plus approuvées. » Il y avait des Congrégations pour « ceux qui se distinguent par leur charité envers le Prochain, par leur zèle pour le bon ordre et pour la conversion des Infidèles et par leur assiduité à s'approcher des Sacremens (1). »

Est-il nécessaire de rappeler le recueillement des indigènes dans les églises, leur façon bruyante et naïve de déplorer leurs fautes, l'amendement remarquable qui s'était opéré en eux, entre autres sur le chapitre de l'ivrognerie et de la débauche (2) ?

Les effets de cette transformation morale ne se limitaient pas à la personne du nouveau converti. Les néophytes, devenus plus humains et plus civilisés, manifestaient désormais un esprit d'union qui les faisait agir vis-à-vis de leurs congénères comme vis-à-vis d'autant de frères et les animait d'un zèle étonnant et pour la prospérité de leur Réduction et pour l'évangélisation des païens (3).

Charlevoix nous montre un cacique chrétien secondant l'œuvre des missionnaires par les nombreuses tournées apostoliques qu'il fait avec sa femme à tra-

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 66-67 et 72.

(2) Ibidem, pp. 69, 72-73 et 166-167, et t. V, pp. 56-58. — *Lettres édifiantes*, recueil XXV, pp. 47-48.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 81-82 et 229-230, et t. III, p. 139. — *Lettres édifiantes*, recueil XXIV, pp. XII-XXIV. — MURATORI, pp. 93-94 et 124-131.

vers le Caro (1629) (1). Les Chiquitos se firent remarquer entre tous par leur prosélytisme : aucun péril, aucune épreuve ne les rebutait ; ils surent gagner un grand nombre de païens (2).

Vingt ans à peine après la création de la première Réduction, un missionnaire rapporte « qu'il fut fort étonné d'en entendre un (Indien) qui lisait au Réfectoire du Collège, pendant la table, en Espagnol et en Latin, aussi bien que s'il eût parfaitement entendu ces deux langues (3)... » En réalité, ces deux langues n'étaient pas enseignées à tous les néophytes, mais un bon nombre d'entre eux savaient les lire et les écrire. C'est ce qui ressort du décret royal de 1743, qui fit de l'étude de l'espagnol une obligation générale pour l'avenir (4).

Indépendamment du latin, dans les écoles, on apprenait à tous les enfants leur propre idiome, la musique, et à partir de 1743, l'espagnol (5).

Telle était l'instruction civile que les missionnaires donnaient à leurs Indiens. Elle variait suivant les régions en raison du dialecte. L'idiome en usage dans les trente bourgades était une véritable langue. D'après Demersay, aucun dialecte américain ne surpasse le guarani en abondance et en harmonie. Ses observations personnelles lui ont permis de constater qu'il était employé vers 1860 non-seulement par les Indiens, mais d'une façon usuelle par les créoles de

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 263.

(2) Idem, t. IV, pp. 161-162, 185-188 et 317-318, et t. VI, p. 51.

(3) Idem, t. II, p. 229.

(4) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 361-362 (Décret de Philippe V).

(5) D'ORBIGNY, pp. 257-259. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 52-53 et 59-61.

Corrientes et du Paraguay et par de nombreux Brésiliens. Les jésuites avaient étudié le guarani et étaient bientôt parvenus à en composer une grammaire et un dictionnaire. Ils avaient inventé des signes pour figurer la prononciation de certaines lettres. Ils firent en guarani un catéchisme et des rituels et plusieurs ouvrages pour l'enseignement de la langue (1).

Chez les Chiquitos, la question du parler était complexe; il s'agissait, ou d'enseigner simultanément les idiomes des diverses tribus qui se trouvaient en présence, ou de préparer à l'école la fusion des dialectes. Consultant à la fois les circonstances et l'intérêt pratique, les Pères suivirent les deux lignes de conduite. Dans les Réductions chiquites proprement dites, leurs efforts tendirent à l'unification du langage : « Les jésuites, dit à ce sujet d'Orbigny, cherchaient toujours à mélanger les autres nations à la race des Chiquitos, la plus nombreuse de la province, dans le but de généraliser leur langue, en y fondant toutes les autres, les prières étant toujours dites en chiquitos (2) ». Dans les Missions où prédominaient les Moxos, ils conservèrent, au contraire, les idiomes primitifs de chaque peuplade, « peut-être par crainte de mêler des nations ennemies (3) ».

Des réjouissances publiques venaient souvent apporter leur diversion dans l'existence des néophytes. Les jésuites donnaient aux Indiens une quantité de

(1) DEMERSAY, t. I, pp. 401-413. — *Lettres édifiantes*, recueil XXII, pp. 410-411.

(2) D'ORBIGNY, pp. 58 et 124.

(3) Idem, p. 537.

bals, de fêtes et de tournois. Les femmes n'y étaient jamais que spectatrices. Les missionnaires y assistaient toujours. Les acteurs et le corps municipal « y portaient les habits les plus précieux que l'on inventait en Europe (1) ».

SECTION IV

La famille fut l'objet de mesures qui se rapportaient au mariage, au foyer et à l'éducation des enfants et à la protection des veuves.

La liberté du célibat existait-elle? Il semble que les jésuites le redoutaient pour leurs Indiens et faisaient, ou peu s'en faut, du mariage une règle générale. Dans quelle proportion les célibataires se trouvaient-ils avant les Réductions? Il serait plus intéressant que facile de le savoir.

Le mariage continua à se contracter de très bonne heure. La coutume des Guaranis le plaçait pour les femmes entre 10 et 12 ans, un peu plus tard pour les hommes. Il était aussi très précoce chez les Chiquitos. Le régime des Réductions n'apporta pas sur ce point de changement notable (2).

Aussitôt après avoir béni son mariage, les Pères faisaient don à chaque jeune couple d'une petite pièce de terre labourable et de trois objets des plus appréciés : une charrue, une hache et un couteau de table. Les mariés étaient d'abord logés chez les as-

(1) AZARA, t. II, pp. 248-250. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 82-83. — D'ORBIGNY, pp. 257-259. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 180-190.

(2) PFOTENHAUER, t. I, p. 33. — D'ORBIGNY, p. 268. — GÖTHEIN, p. 45; cf. MURATORI, p. 82 (jours de célébration des mariages).

cendants. Le jour où leur famille s'augmentait, on leur remettait une hutte à eux en propre (1). Cette mesure était de nature à hâter au moins le développement des familles. La précocité des mariages devait avoir, en outre, pour résultat de favoriser la multiplication des enfants. Il en était de même de l'excellente organisation que revêtait le travail des hommes et en vertu de laquelle chacun du moins était assuré du nécessaire. Une épidémie avait-elle décimé la population, il paraît qu'elle était suivie d'une recrudescence du nombre des mariages ; il serait curieux de savoir jusqu'à quel point ce phénomène était dû à l'intervention de l'autorité. Un dernier mobile pouvait pousser les indigènes à accroître leur postérité : c'était la sollicitude dont les familles étaient entourées, de préférence aux individus isolés.

Néanmoins, ces familles dépassaient rarement quatre enfants. Le docteur Gothein attribue cette faible fécondité au fait que les néophytes, en l'absence des étrangers soigneusement écartés, se mariaient entre eux, à l'opposé de ce qui se passe d'ordinaire dans les contrées nouvellement colonisées. On pourrait répondre qu'en tout cas les mariages de tribu à tribu étaient loin d'être rendus impossibles, puisque les Réductions qui approchaient le plus de l'unité de race ne renfermaient pas moins de deux ou trois fractions ethniques distinctes ; et nous avons vu que la politique des jésuites, dans presque toutes les Réductions, consista à poursuivre une unification graduelle des divers éléments. Le même auteur allègue aussi, pour expliquer ce phénomène, cette

(1) GOTHEIN, pp. 35 et 43.

circonstance que, du jour où ils se trouvaient en Réductions, les Indiens n'avaient la faculté de changer qu'une seule fois de résidence et non sans les plus grandes peines. Leur indolence, ajoute-t-il, faisait qu'ils n'en usaient guère. Cette raison a peut-être plus de valeur. Rien d'ailleurs, en présence surtout de cette paresse naturelle, n'interdit de croire qu'une fécondité restreinte fût déjà l'état normal des Guaranis, alors qu'ils menaient une vie sauvage (1).

La question du foyer amène à se demander dans quelle mesure subsistait l'autorité du mari et du père. Un double obstacle à l'exercice de la seconde résultait du fait, commun du reste à bien des sociétés, que l'instruction et l'éducation des enfants avaient lieu à l'église et à l'école, alors que le père allait de son côté où l'appelait sa profession. Mais dès maintenant, disons que, les travaux des adultes cessant à midi, ceux-ci étaient dès cette heure, et pour le reste de la journée, rendus à leurs foyers; disons aussi que, sur six jours de travail agricole, trois étaient laissés à la culture des champs privés et que celle-ci était l'œuvre de la famille réunie autour de son chef, le père, ce dernier dirigeant l'ouvrage et le surveillant rural bornant son rôle à constater qu'il se faisait.

Le mari avait la part plus large. Le travail à domicile des femmes était fait pour les attacher au foyer et leur inculquer l'amour de la famille. C'était sans contredit l'un des articles capitaux du plan de colonisation des jésuites (2).

(1) GÖTHEIN, pp. 51-52.

(2) CRÉTINEAU-JOLY, t. III, p. 243.

Quant à l'éducation de la jeunesse, les Pères l'entreprenaient à l'âge où l'enfant pouvait se passer des soins maternels (1).

A une extrémité de la Réduction s'élevait la Maison de Refuge. Cette institution était destinée à soustraire aux tentations du vice les veuves et la catégorie la plus exposée des femmes mariées : « C'est dans cette vue, écrit Charlevoix, qu'on a établi partout des Maisons de Refuge, pour y retirer les femmes qui n'ont point d'enfants à élever pendant l'absence de leurs maris quand elle doit être longue, et celles qui sont veuves. Toutes y sont entretenues à frais communs, quand leur travail ne suffit pas pour les faire subsister ou quand elles sont hors d'état de travailler (2) ».

SECTION V

Il est temps de se demander quel total d'indépendance individuelle laissaient subsister ces institutions. Question capitale, puisqu'on lutte contre le communisme au nom de la liberté. Le fait primordial en cette matière est que les Indiens n'étaient, l'histoire épisodique des Missions en fait foi, ni forcés d'entrer en Réduction, ni tenus d'y demeurer contre leur gré. Les Pères essayaient à cet égard des refus tantôt individuels, tantôt collectifs ; ils voyaient se produire des départs volontaires, comme ils recouraient parfois à l'expulsion de sujets réfractaires.

(1) GÖTHEIN, p. 44.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 70.

Une fois en Réduction, ils jouissaient d'un droit politique, qui consistait à élire aux charges municipales, sous la réserve de l'approbation supérieure, ceux d'entre eux qu'ils jugeaient les plus dignes.

La famille enfin avait son foyer libre et respecté. L'autorité du mari s'y exerçait en dehors de toute intervention étrangère. Pour l'autorité paternelle, elle régnait aussi sans partage au foyer et dirigeait une bonne partie du travail agricole. Des loisirs qui s'étendaient à la moitié de la journée permettaient aux néophytes de satisfaire chez eux leurs besoins ou leurs goûts de repos et aux plus actifs de s'adonner à des travaux de leur choix.

Mais un trait dominant de cette société communiste était l'égalité : « Il n'y avait point, dit Raynal, de distinction entre les états ; et c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens ; car la liberté est le premier » (1). Toutefois elle n'était pas absolue, si l'on considère que les chefs traditionnels des Indiens, les caciques, avaient conservé un rang privilégié et jouissaient d'une exemption d'impôts. Les autres fonctionnaires de la bourgade ne se reconnaissaient au milieu de la population que grâce à leurs vêtements et à leur insigne de commandement.

Il faut mettre à part celles des Réductions chiquites qui étaient habitées par des Moxos. Les missionnaires trouvèrent chez ce peuple une division de la société en deux classes : *las Familias* ou l'aristocratie des artisans, *el Pueblo* ou les soldats auxquels

(1) RAYNAL, t. II, p. 179. — MURATORI, p. 158. — AZARA, t. II, pp. 233-234. — BRUNEL, pp. 147-148.

incombaient les besognes vulgaires. Ils créèrent pour ces deux castes une hiérarchie dualiste de fonctionnaires, dont le lien fut le cacique, chef de la Mission (1).

Plaçons en parallèle avec la condition politique et sociale des Indiens le rôle du pouvoir brièvement résumé. Le curé, avec les pouvoirs qu'il possédait tant en matière de souveraineté extérieure et intérieure que dans le domaine de la formation et de la direction morale des individus, était un chef à la fois politique et social. D'une part, il présidait aux relations avec l'extérieur, qu'elles fussent pacifiques ou belliqueuses, il dirigeait l'administration, il rendait la justice en dernier ressort. D'autre part, tantôt par l'intermédiaire de ses subordonnés, tantôt par lui-même il intervenait en maître ou en modérateur des particuliers, pour réprimer leurs écarts, pour les protéger, pour leur venir en aide, pour les instruire ou faire leur éducation. Cette confusion entre ses mains des attributions politiques et sociales était un premier trait du communisme qui caractérise le régime des Réductions.

Un second était la compénétration et la transformation de l'ordre social et politique par le point de vue religieux. Le gouvernement, le système de formation des individus, les mesures adoptées en ce qui concerne la famille le révèlent par des faits nombreux et frappants.

(2) D'ORBIGNY, pp. 538-540.

CHAPITRE V

La vie économique des Réductions

SOMMAIRE

SECTION I. — Le régime de la propriété. Propriété collective : le « Tupambac », emploi du revenu et de son surplus. — Propriété individuelle : dans quelle mesure elle existait, ses progrès.

SECTION II. — Le travail. Conditions générales. — Agriculture ; arts manuels ; centralisation et distribution des produits ; les arts ; travail des femmes.

SECTION III. — Les conditions de la vie : nourriture ; vêtements ; habitations ; hygiène ; prévoyance sociale.

SECTION IV. — Le commerce : commerce extérieur ; commerce intérieur. — Résumé. — Epilogue : coup d'œil critique d'histoire postérieure.

SECTION I

L'organisation et la vie économiques des Réductions gravitent autour du régime de la propriété. Cette question retiendra donc la première notre attention. Nous examinerons ensuite le régime du travail, les conditions générales de la vie et l'organisation du commerce.

L'étude de la propriété soulève dès l'abord la question capitale de la communauté des biens ; il nous faudra aussi rechercher dans quelle mesure se développa concurremment la propriété individuelle.

Charlevoix fait ainsi l'historique et la description de l'ensemble de ce système de propriété et du rôle

qu'il jouait dans l'économie des Réductions : « Bien des gens croient que dans cette République personne ne possède rien en propre, et que toutes les semaines on distribue à chaque Famille tout ce qui lui suffit pour sa nourriture, et de tems en tems pour son entretien. Il peut bien y avoir eu quelque chose de semblable, lorsque ces Indiens, nouvellement réunis, n'étaient point encore en état de se procurer leurs besoins par leur travail, et qu'ils n'étaient ni fixés ni bien établis dans des lieux sûrs. Mais depuis surtout qu'ils n'ont plus à craindre d'être obligés de changer de demeure, on a distribué à chaque Famille une portion de terrain, qui peut, s'il est cultivé comme on leur a appris à le faire, leur fournir le nécessaire. Or ils ne connaissent point encore, et du caractère dont ils sont, et de la manière dont on les élève, il y a tout lieu d'espérer qu'ils ne connaîtront jamais le superflu » (1).

« Mais, ajoute-t-il, outre ces Terrains, qui ont été donnés en propre à chaque Père de Famille, ou qu'on défriche à mesure que les Réductions se peuplent, il y en a qui appartiennent à la Commune, et dont les Fruits sont déposés dans des Magasins publics pour les besoins imprévus, pour l'entretien des Eglises et de tout ce qui concerne le Culte divin, pour les Veuves, les Orphelins, les Infirmes; pour ceux qui sont occupés du service des Autels, qui sont commandés pour la guerre ou pour les travaux du Roi; pour les Caciques, les Corregidors et autres Officiers, qui veillent au bon ordre et à la police; pour ceux qui sont dans l'indigence, quelle qu'en soit la cause ;

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 53-54.

pour suppléer aux mauvaises récoltes, ce qui s'étend même aux autres Bourgades, qu'on secourt autant qu'il est possible dans leurs besoins. Le surplus, quand il y en a, se met dans la masse du commerce, sur le fonds duquel on paie le Tribut; on achète les provisions pour la guerre, et les munitions que le Roi ne fournit pas : enfin c'est encore sur le même fonds, qu'on achète de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'acier, pour fabriquer les Armes, et pour décorer les Autels (1). »

Par ces deux longs extraits nous pouvons embrasser dans son ensemble le régime des biens immobiliers, tel qu'il était en vigueur dans les Réductions, d'après Charlevoix, vers 1750. Lorsque le système économique des jésuites fut parvenu à son plein épanouissement, les indigènes se trouvaient tous propriétaires individuels d'une portion de sol. Mais l'historien du Paraguay, par son ton réservé, nous laisse entendre que cette appropriation, quelque modeste qu'elle fût, n'avait pas donné tous les résultats que ses auteurs en pouvaient attendre. D'un autre côté, la propriété commune subsistait comme par le passé et conservait une prépondérance incontestable.

Reprenons successivement les deux points, afin d'éclaircir et de compléter ces notions par l'examen des faits et des différents auteurs.

Et d'abord en ce qui concerne la communauté du sol, les conditions du pays et le tempérament des néophytes fournissaient-ils quelque indication favorable à l'établissement de ce régime? Les plantes à

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 54-55. — D'ORBIGNY, pp. 268-269.

végétation spontanée prédominaient dans ces contrées. Le Maté, véritable richesse des Réductions, formait de vastes forêts (1) et sa récolte exigeait le concours de bras nombreux. La culture et la cueillette du coton offraient un régime analogue. Les troupeaux n'existaient pas. L'économie agricole du pays paraissait donc plutôt propice à l'établissement de la propriété commune ; car les travaux s'y faisaient par grandes troupes et le sol n'y avait pas subi du fait de ses habitants ces transformations qui, dans les pays neufs, confèrent pratiquement sa propriété à celui qui les a accomplies. Tout au plus quelques champs très clairsemés, situés surtout près des fleuves et comme tels spécialement propres à une culture facile et rémunératrice pouvaient-ils être dans ce cas. Dès lors se trouve condamnée l'hypothèse d'une expropriation en masse, dont les indigènes auraient été les victimes de la part des missionnaires (2).

Quant au caractère des indigènes, sans revenir sur l'état primitif de leur civilisation, rappelons-nous le contraste qui existait entre les Guaranis et les Chiquitos, les premiers doux et passifs, les seconds plus énergiques et plus actifs. Ce contraste influa sur les faits ; les Réductions du Nord, plus jeunes il est vrai, ne connurent pas un communisme aussi avancé que la « Terre modèle du Paraguay » (3).

Enfin, appliqué par des religieux qui appartenaient

(1) Telle forêt de Maté occupe une étendue égale au tiers d'un département français de moyenne superficie (2.000 kilomètres carrés : 6.000 kilomètres carrés.)

(2) V. cette opinion défendue dans PFOTENHAUER, t, II, p. 83.

(3) GÖTHEIN, p. 33.

eux-mêmes à un corps de règles et d'habitudes communistes, le communisme avait les chances les plus sérieuses de réussir. C'est un fait qu'il convient de ne pas négliger, sans en exagérer l'importance.

La propriété publique était appelée la Possession de Dieu, *Tupambac* ou *Tubamba* (1). Charlevoix nous apprend quels éléments étaient employés, à son époque, à l'exploitation des champs communs : « ... On ne souffre aucun mendiant dans cette République, de peur d'y introduire le vol et de fomenter la paresse. Le moïen le plus efficace pour corriger ce dernier défaut, est de condamner les paresseux à cultiver les champs réservés, dont nous avons parlé et qu'on a nommés la Possession de Dieu ; mais comme on ne doit pas bien compter sur de pareils travailleurs, on les associe avec d'autres dont on est plus sûr. On oblige aussi les pères de famille à y envoyer de bonne heure leurs enfans, pour les former et les accoutumer au travail. Leur tâche est réglée selon leurs forces, et ils sont toujours châtiés quand ils ne l'ont pas remplie (2) ». Ainsi la culture de la propriété commune avait pour double avantage d'occuper ceux des Indiens qui ne travaillaient pas sans un stimulant et de faire l'éducation agricole des enfans. De meilleurs ouvriers assuraient un rendement normal. Chez les Chiquitos, les champs de la Mission étaient cultivés en commun, d'un côté par les hommes, de l'autre par les femmes. Les hommes étaient astreints à cette tâche depuis l'âge de douze ans jusqu'à la vieillesse (3).

(1) PFOTENHAUER, t. II, p. 83.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 58. — MURATORI, pp. 156-157.

(3) D'ORBIGNY, pp. 268-269.

On a vu quels emplois étaient faits du produit des champs communs et du surplus de ce revenu. Résumons : le revenu proprement dit subvenait aux frais considérables du culte, il servait à entretenir tous ceux qui étaient incapables de vaquer aux travaux usuels et tous ceux qui se livraient à d'autres occupations; le cas échéant, il paraît aux récoltes insuffisantes. Le surplus alimentait le commerce, sur le fonds duquel était payé le tribut, et était aussi consacré à celles des dépenses militaires que le roi ne soldait pas, ainsi qu'à l'achat de matières premières et à la décoration des autels. Ajoutons que le reste de ce surplus subvenait aux frais de voyage et à l'entretien des missionnaires surnuméraires, le roi ne prélevant sur le tribut que le traitement des missionnaires en titre, et aux dépenses que nécessitait la surveillance des bestiaux. A ces affectations d'ordres divers correspondaient trois semences annuelles : « La première est pour les Indiens; la seconde pour le bien commun de la Peuplade; et la troisième est destinée à l'entretien des Églises (1) ». Des bestiaux étaient élevés à part à l'intention des malades (2).

Dans les Réductions chiquites, les produits des champs publics avaient une semblable destination. Mais la paix plus profonde au milieu de laquelle elles vivaient, permettait d'y consacrer aux arts et à l'industrie un plus large excédent : « Le superflu du produit des missions, vendu à Santa-Cruz-de-la-Sierra

(1) *Lettres édifiantes*, recueil XXI, p. 349. — CHARLEVOIX, t. VI, pp. 90-93, 353-354 et 362-363 (Décret de Philippe V).

(2) CHARLEVOIX, t. VI, p. 91.

et au Pérou, servit bientôt à munir les ateliers de tous les outils nécessaires et à donner de la splendeur aux édifices (1) ».

Venons au second point, c'est-à-dire à la question des concessions individuelles qui, à partir d'une certaine époque, furent faites aux néophytes lors de leur mariage. Les auteurs de tendances lès plus opposées sont d'accord pour reconnaître que les missionnaires réalisèrent cette mesure. Après Charlevoix, voici ce que dit Crétineau-Joly : « Lorsque l'éducation eut fait naître des idées d'ordre et d'économie, on leur confia une portion de terrain à cultiver ; plus tard, on les rendit propriétaires, afin de les attacher au sol (2) ». D'autre part, Azara soutient qu'au milieu du dix-huitième siècle, la cour d'Espagne fit aux jésuites des représentations à l'effet d'émanciper leurs Indiens, et il s'exprime ainsi sur le point qui nous occupe : « Ils offrirent d'essayer d'accoutumer petit à petit leurs Indiens à connaître la propriété particulière, en donnant à chacun d'eux des terres ou de petites fermes qu'ils cultiveraient à leur gré, pendant deux jours de la semaine, et pour en jouir en propriété (3) ». Azara ajoute que la cour accepta la proposition et que celle-ci fut mise à exécution.

Il convient de rectifier les deux assertions que contient cet extrait. En premier lieu, il paraît démontré qu'à l'époque où Azara place cette intervention officielle qui aurait eu pour but de créer aux Ré-

(1) D'ORBIGNY, pp. 259 et 268-269.

(2) CRÉTINEAU-JOLY, t. III, p. 244.

(3) AZARA, t. II, pp. 247-248.

ductions la propriété individuelle, celle-ci y existait en réalité depuis longtemps déjà ; l'opinion de Charlevoix, qui ne se heurte à aucune invraisemblance, semble même faire remonter l'usage des concessions privées vers le milieu du siècle précédent (1). En second lieu, les termes du décret de Philippe V (article 4) donnent à penser, contrairement à ce qu'écrit Azara, que les jésuites avaient agi en cela de leur propre initiative (2).

Ceci dit et les choses remises en leur temps et au compte de leurs véritables auteurs, la mesure eut-elle d'heureux résultats ?

Se basant sur leurs déclarations verbales, Azara affirme que les Indiens se trouvaient dans l'impossibilité d'écouler le superflu qu'ils retiraient de leur champ et qu'ils ne conservaient même pas la disposition de son produit. Par là, il paraît inférer que les Indiens exploitaient du moins ces champs d'une façon productive.

Au contraire, un scepticisme à peine déguisé se devine à cet égard, répétons-le, dans ces mots de Charlevoix : « ... On a distribué à chaque famille une portion de terrain, qui *peut*, s'il est cultivé comme on leur a appris à le faire, leur fournir le nécessaire. Or ils ne connaissent point encore, et du caractère dont ils sont, et de la manière dont on les élève, il y a tout lieu d'espérer qu'ils ne connaîtront jamais le superflu (3) ». Tout au plus, d'après Charlevoix, les Indiens ne trouvaient-ils en moyenne dans

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 53-54 (passage cité).

(2) CHARLEVOIX, t. VI, p. 362.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 54 (passage cité).

l'exploitation de leur petit domaine que la stricte satisfaction de leurs besoins. De superflu il n'était, il ne pouvait pas être question. Un aperçu d'histoire postérieure renforcera plus loin la probabilité de cette manière de voir.

Recherchons maintenant si les concessions des néophytes étaient de véritables propriétés. Crétineau-Joly et Azara leur donnent cette qualification. Charlevoix est moins explicite. Dans les passages que nous avons reproduits, il parle tour à tour de possessions et de dons en propre. La couronne elle-même, au décret de Philippe V (1), reproduit des informations prises sur le « Domaine » des Indiens et regrette que « l'incapacité et l'indolente paresse de ces Indiens dans le maniement de leurs biens » n'aient pas permis de faire autre chose que de leur assigner « à chacun une portion de terre pour la cultiver, et de ce qu'il en retire, entretenir sa famille », le reste des terres étant en commun. Il ressort de là que les champs concédés aux Indiens n'étaient pas des propriétés au plein sens du mot, mais plutôt, suivant l'expression du docteur Gothein, des propriétés d'usage (2).

L'examen du régime auquel étaient soumis les champs particuliers confirme ces conclusions. Les concessions des néophytes étaient, en effet, l'objet de deux graves restrictions. D'abord il ne semble pas qu'elles fussent héréditaires (3). Ensuite la culture de ce champ revêtait comme celle du Tupambac un

(1) CHARLEVOIX, t. VI, p. 362 (cité).

(2) GOTHEIN, p. 33.

(3) Idem, p. 34.

caractère d'obligation. Le travail du père et de ses subordonnés était surveillé et l'oisiveté punie comme une faute (1).

Trois jours par semaine étaient laissés aux Indiens pour l'exploitation de leur champ (2). Ils travaillaient donc une moitié du temps pour la communauté et la seconde pour leur profit personnel. Les champs de ceux qui portaient des marchandises aux villes espagnoles étaient cultivés à frais communs par les autres néophytes (3).

Les femmes gardaient une part du coton qu'elles récoltaient, afin de s'en faire à elles et aux leurs des vêtements de fête. Mais une disposition somptuaire leur défendait d'avoir dans leur parure plus de deux onces d'or (4).

Sans parler de l'histoire postérieure, un fait de l'époque des Réductions nous porte à croire que les concessions de champs faites aux Indiens par les jésuites furent bien loin d'atteindre l'importance et la valeur économique de la propriété commune. C'est l'imitation que d'autres missionnaires firent au Paraguay de ce système communautaire. C'est sous la forme communautaire que furent organisées presque toutes les Réductions franciscaines (5). Notons toutefois que le système des allotissements individuels a été aussi reproduit par les colons espagnols, vers le milieu du XVIII^e siècle : « Il paraît alors que

(1) GOTHEIN, p. 34.

(2) GOTHEIN, p. 34.

(3) CHARLEVOIX, t. II, p. 56.

(4) GOTHEIN, p. 33.

(5) MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 174. — CHARLEVOIX, t. II, pp. 142, 148 et 375-377, t. IV, pp. 375-377, et t. VI, pp. 96-99.

les commandeurs laïques imitèrent le système des missions, et qu'ils concédèrent des fermages dans l'intérieur des établissements qu'on leur avait soumis » (1).

Ainsi jusqu'à la chute des Réductions, la propriété commune demeura le mode normal d'exploitation du sol et, semble-t-il, la source presque unique de leur revenu agricole global. Mais les concessions individuelles, l'état de choses qui suivit le prouvera, donnèrent à tout le moins quelques résultats en tant qu'instrument d'éducation économique.

SECTION II

L'organisation du travail est, à un degré plus complet, celle d'une société communiste. C'est l'Etat qui assigne son métier à chacun, d'après ses aptitudes : « Dès que les Enfants sont en âge de pouvoir commencer à travailler, on les conduit dans ces Ateliers, et on les fixe dans ceux pour lesquels ils paraissent avoir plus d'inclination ; parce qu'on est persuadé que l'Art doit être guidé par la Nature » (2). Cette citation, il est vrai, n'a trait qu'aux professions industrielles. Mais, en fait, presque tous ceux qui n'étaient pas destinés à l'une d'elles devenaient agriculteurs.

Les néophytes ne recevaient pour leur travail aucun salaire, à moins que l'on n'appelle ainsi la quantité de coton à laquelle les femmes avaient droit sur ce qu'elles en récoltaient et les cadeaux et indem-

(1) DENIS (*Résumé de La Plata*), p. 114.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 50.

nités qui étaient alloués aux indigènes employés au trafic.

L'ouvrier n'était pas non plus le propriétaire des produits industriels sortis de ses mains. Il ne semble pas davantage qu'il pût les échanger contre ceux des autres habitants.

Mais les jésuites vont nous apparaître comme les initiateurs et les directeurs suprêmes des Indiens dans les divers métiers et comme leurs économes et leurs pourvoyeurs universels dans leurs besoins. C'est ce que démontrera l'examen des conditions générales du travail et de ses différentes branches, ainsi que du système de centralisation et de distribution des produits.

Lors de l'arrivée des missionnaires, les richesses qui allaient devenir l'apanage des Réductions n'existaient guère qu'à l'état latent. Elles se réduisaient à un sol fertile, à un climat favorable et à de bonnes conditions géographiques. Le travail des indigènes, développé et transformé, allait les doter d'une économie florissante et régulière, fondée surtout sur l'agriculture, mais où les arts manuels et les arts libéraux trouveraient une large place.

L'apprentissage par les Indiens des différentes professions ne se fit naturellement que par étapes successives. Leurs éducateurs s'adressèrent d'abord au goût inné qu'ils avaient pour la musique. Après quoi, ils leur enseignèrent les principaux métiers manuels. Les débuts de leur initiation aux gros travaux, et notamment à une agriculture moins rudimentaire, furent une période très pénible, du moins chez les Guaranis. Il fallut pourvoir à la subsistance de tout un peuple durant une année entière,

jusqu'à la récolte suivante (1). De plus, afin de triompher de l'indolence des Indiens et de les mieux convaincre de l'utilité de ces métiers, les missionnaires durent se mettre eux-mêmes à l'œuvre : « Tantôt ils hâtaient les travaux publics encore plus par leurs exemples que par leurs paroles. D'autres fois ils s'occupaient à défricher des terres jusqu'alors incultes. Les uns labouraient la terre avec des char-rués de bois ; d'autres semaient le maïs, l'orge, les fèves et tous les légumes dont ils avaient apporté les graines. Ceux-ci abattaient de gros arbres, et les transportaient dans la Réduction pour construire une église et des maisons. Quelques-uns conduisaient devant eux, à travers des deux et trois cents lieues de pays, des bœufs, des vaches, des brebis, des chèvres, des chevreaux, des oiseaux domestiques, qu'ils avaient été chercher dans les villes espagnoles, pour les conduire dans les nouvelles peuplades » (2).

Les ouvriers indigènes une fois formés furent encadrés dans une organisation professionnelle qui embrassait tous les genres de travaux. Chaque métier de la Réduction avait une sorte de chef. Ce chef ne relevait des juges civils qu'en dehors de l'exercice de sa profession. Il était choisi pour sa compétence spéciale ; on lui conférait en guise d'insigne la canne à pomme d'argent. Citons parmi les chefs de métier : le maestro de capilla ; le sacristan mayor ; le capitan de estancia ou capitaine des fermes à élevage de bestiaux ; le mayordomo de colejio ; le capitán de pinturas ; le capitan de carpinteria ou capi-

(1) CHARLEVOIX, t. IV, p. 323.

(2) MURATORI, pp. 143-145. — CRÉTINEAU-JOLY, t. III, pp. 242-243.

taine des charpentiers ; le capitán de rosarios ou capitaine des fabricants de chapelets ; le capitán de herreros ou capitaine des forgerons ; le capitán de plateros ou capitaine d'orfèvrerie ; le capitán de tejedores ou capitaine des tisserands ; le capitán de cereria ou capitaine cirier ; le capitán d'arrieros ou capitaine des muletiers ; le capitán de zapateria ou capitaine des cordonniers. Ces emplois étaient le prix d'une activité supérieure ; leurs titulaires ne pouvaient s'y maintenir que par un travail soutenu (1).

La religion présidait aux travaux quotidiens des néophytes et leur imprimait un air de fête. Ils accompagnaient souvent leurs occupations du chant des cantiques. En se rendant aux champs, les travailleurs de la terre suivaient en procession une statue de la Madone.

A chaque profession correspondait une confrérie. Les gens de guerre étaient placés sous le vocable de l'archange saint Michel. La Madone était la patronne des autres confréries en général, et spécialement celle des agriculteurs allant au travail. Les laboureurs invoquaient saint Isidore. Ces divers patrons avaient à la ville de nombreuses chapelles. Dans la campagne, on apercevait souvent leurs images sous des berceaux de verdure (2).

Le temps de travail se réduisait à la demi-journée. Hommes et femmes ne travaillaient que jusqu'à

(1) D'ORBIGNY, pp. 263-267.

(2) AZARA, pp. 248-250. — MURATORI, p. 90. — GÖTHEIN, p. 28.
— PFOTENHAUER, t. II, pp. 162-164.

midi et se reposaient le reste du jour » (1). Ce repos, ils le prenaient dans leurs cabanes (2).

Les produits du sol étaient la principale source de revenu des Missions. Dès le commencement, nous voyons les jésuites s'attacher au développement de l'agriculture et de l'élevage. Deux obstacles, la fréquence des inondations et celle des incursions de pillards, s'opposaient à l'élève en grand des animaux. Les Pères surent triompher en grande partie du premier, grâce aux travaux d'utilité publique qu'ils firent exécuter. Des canaux construits avec art détournèrent le trop-plein des eaux au profit des plantations. Alcide d'Orbigny mentionne « trois beaux lacs artificiels », qui avaient été formés au moyen de digues non loin d'une Réduction chiquite (3). Ils combattirent avec succès le second par des précautions et des mesures de défense. Le bétail se multiplia singulièrement dans les Réductions guaranies. La Mission de San Miguel, forte d'un peu plus de 7.000 habitants, possédait plus de 500.000 têtes de bétail. Ça et là des Réductions comptaient des troupeaux de plus de 30.000 moutons (4). Il n'y avait pas une Réduction qui ne possédât son pâturage et son parc à bestiaux. Les néophytes élevaient aussi des chevaux et des mulets, qui servaient surtout à la guerre (5).

(1) AZARA, pp. 248-250. — D'ORBIGNY, pp. 269-270 (phrase citée).

(2) GOTHEIN, p. 9.

(3) PFOTENHAUER, t. II, pp. 72-73. — D'ORBIGNY, p. 74.

(4) GOTHEIN, p. 37.

(5) CHARLEVOIX, t. VI, p. 90. — DEMERSAY, t. II, p. 4, et t. I, pp. 303-304. — D'ORBIGNY, pp. 257-259, et 533-536. — PFOTENHAUER, t. II, p. 93-94 et 201. — RAYNAL, t. II, p. 289. — GOTHEIN, p. 35.

L'agriculture donnait aux Missions des productions de deux sortes : « Nous verrons les jésuites, dit Demersay, non seulement importer les arbres de l'Europe, mais entreprendre sur une vaste échelle la domestication de ceux qui croissaient à l'état sylvestre dans la nouvelle conquête » (1). Charlevoix nous apprend quels étaient les principaux produits : « La récolte du coton y est ordinairement de deux mille Arrobes dans chaque Bourgade. On y recueille beaucoup de Tabac, un peu de Sucre, du Miel et de la Cire, qui ne coûtent que la peine de les aller chercher dans les Bois » (2). Le Maïs avait été acclimaté. En tête de ces diverses récoltes venait celle du Maté ou thé ou « herbe de Paraguay », qui constituait la grande richesse des Réductions (3). Les jésuites améliorèrent la culture de cet arbuste, rapporte Demersay, « et créèrent de vastes Yerbales, plantés en quinconces, à la porte même de leurs Missions. Ces plantations évitaient encore aux néophytes les fatigues qui les attendaient au milieu des bois vierges, et les attaques des Indiens insoumis. J'ai déjà déploré la ruine de ces créations utiles, dont on retrouve des vestiges si remarquables à Yapeyù » (4).

Les missionnaires eurent aussi à parer à l'insouciance et à l'imprévoyance des cultivateurs indigènes.

(1) DEMERSAY, t. II, p. 4.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 86.

(3) D'ORBIGNY, pp. 257-259. — CHARLEVOIX, t. VI, pp. 344-345 : *Statistique des récoltes des différentes espèces de Maté*.

Sur le Maté et son économie générale, on peut consulter la savante et intéressante étude de mon ami, le D^r Henri THOMAS : *Le Maté*, Dijon, Venot, 1900.

(4) DEMERSAY, t. II, 29-30 et 46-47.

Dans ce but, ils instituèrent des surveillants qui passaient une inspection minutieuse des champs et des bestiaux, et qui punissaient à l'occasion les travailleurs trop négligents (1).

Les arts industriels et les arts proprement dits avaient plus d'attrait pour les néophytes. Les Pères le sentirent. « Ils réussissent comme par instinct, nous dit Charlevoix, dans tous les Arts auxquels on les a appliqués, et on ne leur a appris que ceux qui leur étaient nécessaires, pour n'avoir pas besoin de recourir à des secours étrangers. On ne leur a reconnu aucune capacité pour rien inventer; mais on s'est bientôt aperçu qu'ils avaient au suprême degré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il suffit, par exemple, de leur montrer une Croix, un Chandelier, un Encensoir, et de leur donner la matière pour en faire de semblables, et l'on aurait de la peine à distinguer leur ouvrage d'avec le modèle qu'ils ont eu devant les yeux. Ils font et touchent très bien toutes toutes sortes d'Instrumens de musique; on leur a vu faire les Orgues les plus composées sur la seule inspection qu'ils en ont eue, aussi bien que des Sphères astronomiques, des Tapis à la manière de Turquie et ce qu'il y a de plus difficile dans les Manufactures (2). » Il y a partout, poursuit plus loin le même historien, des Ateliers de Doreurs, de Peintres, de Sculpteurs, d'Orfèvres, d'Horlogers, de Serruriers, de Charpentiers, de Menuisiers, de Tisserands, de Fondeurs, en un mot de tous les Arts et de tous les Métiers qui peuvent leur être utiles... Leurs premiers Maîtres ont

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 57-58.

(2) CHARLEVOIX, t. II, p. 48. — D'ORBIGNY, pp. 28-29.

été des Frères Jésuites qu'on avait fait venir à ce dessein... Enfin, ces néophytes ont eux-mêmes bâti leurs Églises sur les dessins qu'on leur en a donnés (1). »

Ces deux passages permettent de faire plusieurs constatations intéressantes : les jésuites, ici comme dans l'ordre social et politique, évitaient de faire intervenir dans la vie économique de leurs Missions toute influence étrangère. D'autre part, par leur manque de génie inventif s'ajoutant à leur défaut d'énergie, les Indiens se prêtaient à un régime où le travail était essentiellement subordonné.

Les professions soumises à ce système étaient aussi variées que nombreuses ; elles formaient une espèce d'échelle partant des plus gros travaux pour aboutir aux productions de l'art pur, en passant par ces ouvrages délicats qui confinent au domaine artistique et à celui de l'industrie.

Les ateliers étaient situés en partie dans une cour sur laquelle avait vue le curé et qui était dénommée la « Cour des ateliers, » en partie hors des murs de la Réduction. Les industries suburbaines étaient celles qui n'avaient pas trouvé place dans la Cour des ateliers ou qui exigeaient des conditions spéciales. Les unes, les briqueteries, par exemple, étaient vraisemblablement installées tout auprès des portes de la bourgade. D'autres étaient plus éloignées : tels les moulins qui approvisionnaient la communauté de farine de manioc, les établissements dans lesquels se préparait le Maté, les fonderies de cloches, les manu-

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 50 — CRÉTINEAU-JOLY, t. III, pp. 242-243.

factures d'armes à feu et d'armes blanches, et les fabriques de poudre. La force motrice des cours d'eau y était habilement utilisée (1).

Les Indiens des Réductions avaient acquis une véritable notoriété dans plusieurs branches de l'activité productrice. Ainsi l'on fit appel à l'habileté de leurs charpentiers pour la construction d'une église espagnole et pour celle de toute une ville nouvelle (2). Plusieurs marchés étrangers étaient devenus les tributaires des Réductions et même celles-ci détenaient dans un rayon étendu une sorte de monopole industriel. Le docteur Gothein le constate et l'explique comme il suit : « C'est avec les produits des Missions que, dans l'ensemble des États de la Plata, les maisons de l'Ordre s'approvisionnaient, et beaucoup de ces produits allèrent se vendre, grâce à l'intermédiaire de celles-ci, sur les marchés plus éloignés. L'État des Jésuites dans sa contrée sauvage était le seul pays industriel de l'Amérique du Sud. Et cela n'était que naturel. Avec d'autres vices de la métropole, l'orgueilleux dédain du travail, surtout du travail manuel, avait aussi gagné les créoles (3). »

Les notions qui précèdent concernent surtout les Réductions guaranies. Celles des Chiquitos, en raison du tempérament plus actif des habitants et de leur situation, présentaient une économie un peu différente. Les essences tropicales s'y prêtaient spécialement aux travaux des ébénistes et des tourneurs. On

(1) PFOTENHAUER, t. II, pp. 72-73. — CHARLEVOIX, t. VI, p. 366.

(2) CHARLEVOIX, t. IV, pp. 28-29. — D'ORBIGNY, pp. 263-267.
— GOTHEIN, p. 39.

(3) GOTHEIN, pp. 38-39 : *Mit der Erzeugnissen der Missionen...*

y voyait, du reste, des serruriers, des forgerons, des tanneurs, des tailleurs, des tisserands, des cordonniers, etc. (1). Alcide d'Orbigny vante en ces termes le développement qu'elles avaient atteint : « Je ne pouvais me lasser d'admirer les progrès inouïs que cet ordre avait obtenus en si peu de temps. Je fus surtout frappé à San Rafael des ateliers et des objets qui s'y confectionnaient, tant en meubles qu'en objets de serrurerie et en tissage. Je n'avais rien vu de préférable dans les villes les plus civilisées de la Bolivie. Tout cela était l'œuvre des jésuites (2). »

Il estime, ailleurs, qu'à s'en rapporter aux vestiges, « on peut croire que les Missions, pendant le gouvernement des religieux, étaient sous le rapport artistique et industriel, au niveau et même au-dessus des villes espagnoles du nouveau monde (3). »

Telle était l'activité économique des diverses Réductions. Chaque Mission renfermait un majestueux édifice qui constituait le siège de la centralisation et de la distribution des objets et des produits de toute nature. C'étaient les Magasins. Situés près de la Cour des ateliers, ils faisaient aussi partie du Quartier des Pères. Ils étaient comme le cœur organique de la Réduction. Là affluaient les produits des plantations, des champs cultivés, de l'industrie ; là s'accumulaient les articles variés à l'infini d'un vaste mouvement d'échanges. C'est là que les Indiens venaient recevoir des mains des Pères la nourriture et le vêtement, tout ce qui avait rapport à la paix ou à la guerre et

(1) D'ORBIGNY, pp. 257-259.

(2) D'ORBIGNY, p. 86.

(3) Idem, p. 268.

se munir en vue des jours ouvrables aussi bien que des dimanches et des fêtes (1).

En différents endroits il nous a été donné de surprendre les dispositions remarquables dont les néophytes faisaient preuve en matière d'art. Avec une sûreté de main frappante, ils exécutaient les monuments, les sculptures et les peintures dont on leur fournissait le modèle ou les morceaux de musique qu'on leur mettait sous les yeux. Achéons de faire connaître cette face de leurs travaux. Demersay a recueilli de beaux spécimens de l'art plastique des Missions (2). En fait d'arts linéaires, les indigènes excellaient surtout dans la gravure et dans la copie des manuscrits. Mais le coloris de leurs tableaux manquait de force et de vivacité (3).

Musiciens, les Indiens l'étaient de nature. A côté de l'école des rudiments, il y en avait une autre qui mettait à profit ces dispositions et où ils étudiaient le plain-chant et la danse. Nous avons dit qu'ils touchaient de nombreux instruments : « Le Père Cattaneo, que j'ai déjà cité, nous raconte Charlevoix, assure qu'il a vu un Enfant de douze ans jouer sur la Harpe, d'une main sûre et légère, les airs les plus difficiles des Motets de Boulogne. Ils ont, d'ailleurs, la voix belle et sonore, ce que j'ai déjà dit qu'on attribue aux eaux de leurs Rivières. C'est tout cela qui a engagé leurs Missionnaires à établir dans toutes leurs Églises un Chœur de Musique... (4) » Ailleurs,

(1) PFOTENHAUER, t. II, p. 58.

(2) DEMERSAY, atlas.

(3) CHARLEVOIX, t. II, pp. 48 et 50. — MURATORI, pp. 146-148.

(4) CHARLEVOIX, t. II, pp. 48-49.

il parle de fêtes pendant lesquelles les Indiens « exécutèrent des Ballets avec une Musique à deux chœurs dans le bon goût de France... » Leur maître en cette occasion était, du reste, un frère « François de Nation (1). » On peut donc dire que la musique était le triomphe des néophytes comme elle était un puissant moyen de les captiver en embellissant les cérémonies et de grossir les rangs des fidèles (2).

De leur côté, les femmes vquaient à un travail uniforme et réglementé. Charlevoix nous en rend ainsi compte : « Le travail des Femmes n'est pas moins réglé que celui des Hommes. Au commencement de la semaine on leur distribue une certaine quantité de laine et de coton qu'elles doivent rendre le samedi au soir, toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles et des étoffes. Elles sont aussi quelquefois occupées à certains travaux de la Campagne qui ne passent point leurs forces ni leur capacité (3). » Le travail de l'aiguille était réservé aux musiciens, aux sacristains et aux enfants de chœur (4).

SECTION III

Les conditions de la vie aux Réductions donnèrent lieu à un ensemble de mesures qui peuvent se ranger sous ces cinq rubriques : alimentation, vêtements, habitations, hygiène, prévoyance sociale.

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 229, 49, et 74-75. — MURATORI, pp. 96-98.

(2) Idem.

(3) Idem, t. II, p. 51.

(4) AZARA, t. II, pp. 248-250.

Dans la nourriture des néophytes entraient le maïs, le manioc, et la viande, dont on leur faisait une distribution chaque semaine. Les 7.000 habitants de San Miguel consumaient par jour 40 bœufs (1). Les missionnaires combattirent sans grand succès les habitudes de gloutonnerie aussi chères que funestes aux Indiens. Il en fut tout autrement de l'ivrognerie. Les Espagnols prodiguaient le vin aux indigènes avec le désir de les énerver. Les jésuites les accoutumèrent à s'en passer; on leur en octroyait seulement lors de certaines fêtes. Les spiritueux furent entièrement proscrits. La boisson courante était le Maté (2).

Une fois par an la communauté distribuait aux habitants un habillement. Ces vêtements étaient confectionnés dans les ateliers de la Mission. Il a été fait allusion aux habits qui distinguaient les officiers militaires et municipaux. « Quant à l'habillement ordinaire, les Hommes ont un pourpoint et des culottes à peu près comme les Espagnols, et par-dessus un sarrau de toile blanche, qui leur descend plus bas que les genoux. Quelquefois ce sarrau est de toile de couleur, et c'est une distinction qui s'accorde à titre de récompense. L'habillement des Femmes consiste en une chemise sans manches, qui descend jusqu'aux pieds. Elles n'ont que cela quand elles travaillent aux Champs; hors de là, elles mettent par-dessus une camisole un peu flottante. Tous ont les jambes et les pieds nus et ne portent rien sur la

(1) GÖTHEIN, p. 37.

(2) D'ORBIGNY, p. 270. — MURATORI, pp. 87 et 110-111. — CHARLEVOIX, t. II, p. 69, et t. VI, pp. 170 et 91. — CRÉTINEAU-JOLY, t. III, p. 249.

tête (1). » Le port de toute étoffe tissée ailleurs qu'au Paraguay était interdit (2).

A part l'église, une seule construction se remarquait à l'ampleur de ses bâtiments et à quelques ornements architecturaux, c'était le collège : « Des maisons commodes pour les religieux, pour les ateliers, nous apprend l'historien des Chiquitos, composèrent le collège; des habitations pour les Indiens s'alignèrent autour d'une grande place, et formèrent des rues très aérées (3). » Dans les Réductions guaranies, le presbytère ne tranchait pas sur le reste des habitations (4). Centre de la vie de la communauté, la place publique renfermait la « Maison de Ville » ou Cabildo et les écoles (5).

Quant aux demeures des indigènes, elles traversèrent deux phases : « Pendant bien des années, écrit Charlevoix, rien n'était plus simple ni plus pauvre : elles étaient bâties de cannes revêtues d'un torchis. On n'y voyait ni fenêtres, ni cheminées, ni siège, ni lit : tout le monde couchait dans des hamachs qui ne paraissaient point pendant le jour ; le feu était au milieu ; le jour et la fumée n'avaient point d'autre entrée ni d'autre issue que par la porte. On y était assis à terre et on n'y voyait presque point de meubles. Aujourd'hui, elles sont aussi commodes, aussi propres et aussi bien meublées que celles des Espagnols

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 55-56. — AZARA, t. II, pp. 248-250. — MURATORI, pp. 150-151 et 158-159.

(2) GÖTHEIN, p. 33.

(3) D'ORBIGNY, pp. 259-260. — PFOTENHAUER, t. II, pp. 52-55 et 57-58.

(4) AZARA, t. II, p. 251.

(5) PFOTENHAUER, t. II, pp. 59-61.

du commun. On a même commencé à les bâtir de pierres et à les couvrir de tuiles (1). » Si l'on s'en rapportait à un passage d'Azara, les habitations des néophytes auraient été de longs bâtiments dans lesquels un certain nombre de familles trouvaient le logement : au commencement « tous les Indiens reconnaissant un même cacique habitaient dans une même galerie ou chambre longue; » plus tard on éleva des cloisons de manière à isoler chaque famille. Toutes les maisons étaient bâties par les soins de la communauté et lui faisaient retour après la mort de leurs hôtes (2).

Dans le domaine de l'hygiène, on l'a vu, les boissons spiritueuses avaient été prosrites des Réductions et le vin était devenu une rareté; rappelons de même les rues larges et bien percées et, surtout dans les dernières années, les progrès de l'habitation. Tous les jours les cruceros visitaient chaque maison afin de signaler les malades qui pouvaient s'y trouver. L'office de médecin était rempli par les missionnaires, secondés par des frères de l'Ordre. Il y avait une pharmacie centrale commune à toutes les Missions. Mais la mollesse physique et le défaut de ressort moral des Indiens, l'impassibilité « sans nom » avec laquelle ils mouraient rendaient vaines « les circonspectes mesures de prudence des Jésuites » : « Dans les nouvelles Réductions, dit le docteur Gothein, on élèvera constamment des plaintes très vives sur ce fait que l'état sanitaire des convertis, comparé avec les conditions de leur vie en général, était très infé-

(1) CHARLEYOIX, t. II, p. 51.

(2) AZARA, t. II, pp. 251-253. — GÖTHEIN, p. 34.

rieur. Cela est naturel, et il n'y a là-dessus aucun reproche à faire aux Jésuites (1). »

On prit dans les Réductions trois espèces de mesures de prévoyance sociale. D'abord plutôt que d'abandonner à l'incurie des indigènes les instruments de travail, les Pères leur fournissaient « tous les outils et instruments aratoires nécessaires à l'exploitation des terres de la Mission et des champs qui leur étaient propres (2) ».

Cette précaution ne suffisait pas. Empruntons à Charlevoix le tableau pittoresque dans lequel il peint l'embarras qu'éprouvaient les missionnaires pour faire subsister leurs néophytes : « Cela (cet embarras) vient de trois défauts, dont ils n'ont encore pu corriger leurs néophytes ; leur peu de prévoyance, leur paresse et leur peu d'économie, d'où il arrive que souvent ils n'ont pas de quoi semer. Il faut bien alors qu'on leur prête ce qui leur manque ; mais on les oblige de remettre après la récolte la même quantité de grains qu'on leur a prêtée. Pour ce qui est des autres provisions, si l'on n'y tenait la main de près ils se trouveraient bientôt sans avoir de quoi vivre. Cela vient encore de ce qu'ils ont un appétit si dévorant, que quelques moments après qu'ils ont mangé, même au-delà de ce qu'il faut pour les rassasier, ils sont en état de recommencer. On était même contraint, dans les commencemens, de ne pas laisser à leur discrétion les bœufs dont ils se servaient pour labourer, de peur que par paresse ils ne

(1) GÖTHEIN, pp. 51-52. — CHARLEVOIX, t. II, p. 88-90. — MURATORI, p. 159. — PFOTENHAUER, t. II, p. 66-68.

(2) D'ORBIGNY, p. 270. — CHARLEVOIX, t. VI, p. 90.

se donnassent point la peine de les dételer quand ils avaient fini, ou qu'ils ne les missent en pièces pour les manger, comme ils ont fait plus d'une fois, s'excusant, quand on les en reprenait, sur ce qu'ils avaient faim (1). ». C'est à l'effet de prévenir ces mécomptes que furent établis les surveillants agricoles.

En troisième lieu, un système complet de « solidarité » sociale faisait attribuer à la subsistance de tous ceux qui ne se livraient pas aux travaux manuels une portion du commun revenu. Une autre pourvoyait aux besoins imprévus. Ce système se rattache à l'étude de la propriété.

SECTION IV

Le commerce des Réductions était en rapport avec l'ensemble de leur activité économique et s'inspirait de principes analogues. Observons, en passant, que c'est sur le terrain commercial que les adversaires des jésuites portèrent leurs plus dangereuses attaques. Ils puisèrent leur principal grief dans la théorie mercantiliste, encore si en faveur au siècle dernier. Les hommes d'État d'alors voyaient dans le commerce le dispensateur par excellence de la richesse, parce qu'il procure l'argent, et l'argent, à leurs yeux, constituait l'unique source de bénéfice net de l'économie publique. En conséquence, ils reprochèrent aux missionnaires, commue une usurpation sur les droits du pouvoir civil, le fait d'avoir développé et de di-

(1) CHARLEVOIX, t. II, p. 37.

riger eux-mêmes le commerce extérieur qui fournissait aux Missions la monnaie dont elles manquaient (1).

Les opérations de ce commerce extérieur se faisaient, en effet, sous la haute surveillance et conformément aux ordres des jésuites. Le décret de Philippe V constate « que ce sont les Procureurs de ces Pères qui, à raison de l'incapacité des Indiens; ci-dessus remarquée, sont chargés de les vendre (les produits des Réductions) et d'en tirer l'argent; que par une Cédule royale de l'année 1645, il leur a été permis de négocier et de transporter l'herbe à condition que ce ne serait pas au profit des Curés... » (2) « J'ai jugé à propos, décide le roi à la fin du même article, qu'on ne changeât rien dans la manière dont les fruits, qui se recueillent dans ces bourgades, se négocient par les mains des Pères procureurs, comme il s'est pratiqué jusqu'à présent et que les Officiers de mon Trésor royal de Santa-Fé et de Buenos-Ayrès envoient tous les ans un compte exact de la quantité et de la qualité de ces fruits... (3) » Toutes les marchandises « étaient consignées entre les mains des Procureurs, dit M. Pfotenhauer, ils connaissaient à fond la comptabilité simple et double, et qui mieux est, possédaient leurs grands et compliqués livres de commerce, en quelque sorte comme une maison de Londres (4) ». Les marchandises attendaient l'expédition dans de vastes magasins ou ateliers. Tout auprès

(1) GÖTHEIN, p. 44.

(2) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 359 et 248-254 (en espagnol).

(3) Ibidem, pp. 361 et 256-259 (en espagnol).

(4) PFOTENHAUER, t. II, p. 204 : *Alle Waren wurden an die Prokuratoren konsigniert...*

était le lieu où les missionnaires traitaient leurs affaires d'argent avec les hauts fonctionnaires civils (1). Il y avait des procureurs de l'Ordre à Buenos-Ayres et à Santa-Fé comme au Paraguay (2).

Les occasions de contact que le négoce faisait naître entre les Espagnols et les Indiens, étaient rendues le plus rares possible. D'ailleurs la mise à l'écart des Réductions n'était pas seulement inspirée par des motifs d'ordre moral, elle répondait aussi à une pensée d'isolement économique.

Néanmoins, plusieurs centaines de néophytes étaient envoyés chaque année dans les villes espagnoles pour les nécessités du commerce. Ils étaient indemnisés de leurs frais de voyage et recevaient, en outre, quelques présents de la Réduction pour laquelle ils avaient trafiqué (3). Les marchandises étaient transportées sur les grands fleuves dans des bales ou radeaux, équipés à frais communs par toutes les Réductions. L'absence de routes interdisait la voie terrestre (4).

Par le commerce extérieur, les missionnaires avaient surtout pour but de se procurer les matières premières qui faisaient défaut aux Missions et, accessoirement, une certaine somme d'argent. « Quand on a mis à part tout ce qui suffit pour la provision de l'année et pour les semences, explique Charlevoix, on porte le reste et l'herbe de Paraguay à Santafé pour en faire l'échange avec d'autres marchandises,

(1) PFOTENAUER, t. II, p. 204.

(2) GOTHEIN, p. 40.

(3) MURATORI, pp. 153-154.

(4) Idem, p. 153.

et de l'argent pour paier le Tribut et acheter ce qu'on ne peut pas avoir par échange (1) ».

Le commerce extérieur du Paraguay se présente par là avant tout comme un troc. Autant que possible il était procédé par échange direct et, hormis les cas où l'échange était impossible, la monnaie n'intervenait qu'à concurrence de la somme nécessaire aux Réductions soit pour payer le tribut, soit pour opérer certains achats.

Les Réductions si tôt détruites du Guayra avaient déjà pu faire dans le Sud des exportations de coton. Le reste des Missions exportèrent de la toile tissée, du tabac, du coton, des légumes secs et des peaux non employées en si grande quantité, que les jésuites représentèrent qu'elles allaient s'avilir. Deux articles encore plus importants étaient la cochenille, qu'on travaillait dans les Réductions et surtout le Maté, dont la culture était très rémunératrice. Dans le début, les missionnaires avaient noué des relations d'affaires avec l'Assomption ; la concurrence de ses négociants les força bientôt de les cesser. Pour couvrir cette perte, ils se mirent à cultiver les meilleures variétés de Maté. Toutefois, ils n'en exportèrent que la moitié du quantum, auquel les maisons de Buenos-Ayres les avaient fait limiter. Les matières premières que les Missions importaient étaient la chaux, le fer et l'acier (2). D'après le docteur Gothein, on peut estimer « que le revenu en argent (des

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 86-87.

(2) AZARA, t. II, pp. 249-250. — GOTHEIN, pp. 39-40. — CHARLEVOIX, t. VI, pp. 359-361. — DEMERSAY, t. II, pp. 45-47. — *Lettres édifiantes*, recueil XIV, pp. 331-332. — PFOTENHAUER, t. II, p. 202.

Réductions) n'était guère inférieur à celui que rapportaient les propriétés foncières d'Allemagne au siècle dernier » (1).

Le commerce intérieur de la république chrétienne se caractérise par l'exclusion de la monnaie métallique. Les missionnaires s'en applaudirent comme d'un triomphe. De fait, en dehors de la révolution intérieure qu'il eût provoquée dans chaque Réduction, l'usage de la monnaie eût risqué de détruire l'égalité et l'harmonie qui régnaient entre les communautés indiennes, en favorisant les plus fortunées. On est d'autant mieux fondé à le supposer, que des abus s'étaient glissés dans la pratique du simple échange. Au commencement, en effet, les directeurs des Réductions les mieux situées avaient entendu faire profiter leurs Missions de leurs avantages naturels. Tantôt ils se montraient parcimonieux dans le concours qu'ils octroyaient à leurs voisines, tantôt ils prétendaient régler à leur guise les obligations de leurs débitrices. Mais un ordre envoyé de Rome par le général de la Compagnie vint rétablir l'égalité de traitement commercial parmi les diverses unités de cette république. Il existait donc entre les Réductions une véritable mise en commun de leurs ressources respectives, et le général des jésuites en était le garant (2).

Au résumé, la vie économique des Réductions nous offre le spectacle qui suit : d'une part, un gouvernement dont l'intervention prévoyante ne négli-

(1) GOTHEIN, p. 40 : (*Auch aus ihnen... dürfen*) dass die Geldrente.

(2) GOTHEIN, pp. 42-43.

geait aucune branche de l'existence quotidienne des habitants ; d'autre part, des peuples primitifs initiés peu à peu, par voie d'autorité, tant à la pratique des différents travaux qu'aux mœurs des nations civilisées ; puis des richesses considérables, résultat d'une activité ordonnée et incessante, employées partie à entourer la vie publique d'un éclat supérieur, partie à améliorer la vie matérielle des individus ; enfin un communisme qui n'était pas absolu, mais qui savait s'approprier aux tempéraments individuels comme aux nécessités locales et dont, en outre, l'usage des concessions particulières pouvait faire prévoir la fin ; en un mot, un communisme éducateur et non un régime théorique et définitif de communauté. Loin d'étouffer les volontés, les directeurs des Missions s'efforçaient, et par l'exemple et par l'émulation, d'accoutumer lentement leurs Indiens à l'effort personnel et à une activité soutenue. Les événements de ce siècle attestent que la tentative n'est pas demeurée sans fruits.

Mais avant tout une pensée religieuse ne cessait pas de présider aux occupations de chaque jour et les frais du culte constituaient la première catégorie des dépenses publiques. Par là l'ordre économique aux Réductions, à l'instar de l'ordre social, nous apparaît comme dominé par le point de vue religieux. Une étude de près nous le démontrera avec évidence dans la troisième partie.

ÉPILOGUE

Un dernier aspect ne doit pas être négligé. La brusque dispersion de leurs chrétientés communistes a fait dire que l'œuvre des jésuites était fragile et devait tomber à la première tempête. Nous avons rappelé que ce désastre eut pour cause la passion extérieure. Une vue sur l'état de choses qui succéda aux Réductions ne sera-t-elle pas la pierre de touche la mieux éprouvée de la vitalité et de la valeur pratique de leurs institutions ?

En dépit de la soudaineté des mesures qui amenèrent sa ruine, l'Etat des Réductions a laissé des vestiges matériels et des traces morales plus profonds et plus persistants qu'on ne serait tenté de le croire.

Il y a quarante ans, un témoin oculaire écrivait ceci : « La destruction de l'Ordre a donc laissé en Amérique un vide immense que les voyageurs sont unanimes à dénoncer. Sur tous les points l'œuvre sociale a disparu depuis longtemps ; sur presque tous l'œuvre matérielle achève de disparaître » (1). La statistique fournit de ce fait une preuve éloquente. En 1796, la population des Missions du Parana et de l'Uruguay était tombée à 45.000 habitants ou, en d'autres termes, s'était réduite d'environ les deux

(1) DEMERSAY t, I, p. XIII. — BRUNEL, p. 141-143.

tiers. En 1801, elle n'était plus que de 14.000 âmes, en 1814, de 8.000 (1).

Néanmoins il a subsisté des Réductions plus que des souvenirs. Même dans l'ensemble, les Indiens des tribus paraguayennes ne furent pas les victimes d'un anéantissement aussi complet que leurs frères du Brésil. Plusieurs menèrent de front la chasse et l'industrie pastorale. Ils durent à des restes de civilisation de vivre dans une indépendance réelle (2).

Pour mieux juger des vestiges matériels que laissèrent les Réductions, reportons-nous vers 1860 et parcourons les diverses régions. L'une d'elles, grâce à son isolement, avait conservé les « monuments de la grandeur et des richesses » du gouvernement des missionnaires. C'est l'Etat du Paraguay. Bien plus, le régime administratif dont ils étaient les auteurs y fut maintenu jusqu'en 1848, dans les huit anciennes Réductions que renferme son territoire.

Les quinze Missions situées entre le Parana et l'Uruguay (Argentine) avaient, au contraire, entièrement disparu.

Les sept Réductions de la rive gauche de l'Uruguay, aujourd'hui au Brésil, n'avaient laissé d'elles que quelques vestiges assez misérables (3).

Pour les Réductions des Chiquitos, les institutions administratives et religieuses du temps des jésuites y furent fidèlement respectées par le gouvernement bolivien ; d'ailleurs l'Etat les abandonna à leur for-

(1) MARTIN DE MOUSSY, t. III, p. 681. — PFOTENHAUER, t. III, pp. 363-366.

(2) DENIS (*Résumé de La Plata*), p. 4. — AZARA, t. II, p. 255.

(3) DEMERSAY, t. I, pp. XIII, XIV (note), XLVII, XLVIII, LVI et 389.

tune. Aussi après 1768, les indigènes, au lieu de se disperser, demeurèrent-ils sur les lieux. Il est vrai que la prospérité de ces colonies fut depuis lors bien inférieure à ce qu'elle avait été à l'époque des Réductions. Comme ceux des trente bourgades, les habitants de ces anciennes Missions avaient gardé du temps des missionnaires un souvenir mêlé de reconnaissance et de regret (1).

Donc près d'un siècle après le bannissement des jésuites, les Réductions du Paraguay proprement dit et quinze années auparavant celles du pays des Chiquitos (2) restaient encore debout, bien qu'elles fussent désormais englobées dans des cadres politiques nouveaux et profondément déchues de leur splendeur passée. Cette remarquable persistance du régime aboli paraît s'expliquer au Paraguay par la situation privilégiée qui tint ce pays, dans notre siècle, à l'abri des dissensions politiques et permit à ses hommes d'Etat de se faire, ainsi que nous l'entreverrons, les continuateurs à certains points de vue des jésuites ; en Bolivie, par la liberté qu'une position analogue avait conférée à ces missionnaires de façonner à fond leur troupeau à une civilisation régulière et durable.

Les traces morales dans lesquelles revécurent à certains égards l'esprit et la politique des jésuites, se sont manifestées sous deux formes : on peut les relever dans la conduite des administrateurs, puis des

(1) D'ORBIGNY, pp. 61, 287-288 et 543. — MARTIN DE MOUSSY, t. II, p. 174, et t. III, pp. 676-681.

(2) Pour les Réductions des Chiquitos, il faut se placer non en 1860, mais en 1843, date de l'ouvrage de d'Orbigny.

hommes d'État qui gouvernèrent après eux les Indiens convertis, et dans les modifications que le caractère des indigènes a subies du fait de cette éducation prolongée.

Tant que les colonies espagnoles demeurèrent soumises à la mère-patrie, les errements des missionnaires ne furent guère suivis. Le gouvernement remplaça les missionnaires jésuites par des moines qu'il chargea du spirituel au nombre de deux par peuplade. Mais surtout il plaça dans chacune d'elles, nous dit Azara, « un administrateur pour la direction du temporel de la communauté. » C'était maintenir le régime communiste, tout en confiant à des mains différentes les attributions spirituelles et les fonctions temporelles autrefois réunies. « Mais, ajoute le même écrivain, en parlant des Indiens, comme les jésuites les regardaient comme leur propriété particulière, ils les aimaient, et loin de les détruire, ils tâchaient de les améliorer. » Les chefs et les administrateurs civils qui leur succédèrent à la tête des Indiens étaient, au contraire, des fonctionnaires temporaires qui se souciaient fort peu de cette « propriété. » D'après le même auteur, « ils ne pensent qu'à jouir du moment. C'est pour cela qu'ils ne nourrissent ni n'habillent les indigènes aussi bien qu'autrefois et qu'ils les fatiguent de travail. » Les plus intelligents d'entre les indigènes prennent quelques dehors de civilisation. Mais qu'advient-il de la plupart ? C'est qu'ils abandonnent peu à peu les anciennes Réductions et se répandent partout en liberté, mêlés avec les espagnols (1) ».

(1) AZARA, t. II, pp. 253-255.

De nos jours, le docteur Gothein n'est pas moins sévère pour les successeurs civils des jésuites et, détail piquant, il n'épargne pas, dans l'auteur célèbre dont nous venons de citer des extraits, le personnage qui joua un rôle au Paraguay. Selon l'écrivain allemand, les jésuites obtinrent un grand résultat parce qu'ils furent constants dans sa poursuite et ne négligèrent aucun moyen de réussite. Au contraire, Bucareli, Doblas, *Azara*, échouèrent pour avoir commis une double absurdité : avoir imposé aux Indiens la liberté de pensée et de trafic par la force, et n'avoir pas assumé eux-mêmes leur direction morale (1).

La façon de procéder des administrateurs civils nous donne la raison du prompt anéantissement des vingt-deux Réductions d'Entre-Rios et de la rive gauche de l'Uruguay. Les luttes intestines qui suivirent la déclaration d'indépendance des colonies espagnoles eurent pour effet de la consommer. Dans les Réductions du Paraguay et des Chiquitos, nous avons vu qu'il en fut tout autrement. D'heureuses conditions géographiques permirent à ces deux groupes de se maintenir à peu près avec leur ancienne organisation et, l'indépendance proclamée, d'échapper aux troubles politiques.

A peine sortie des mains de l'Espagne, la république du Paraguay tomba sous la dictature, ou mieux sous la main de fer du docteur Francia. Arrivé au pouvoir en 1811, cet étrange légiste gouverna seul l'État durant vingt-six ans (1814-1840). M. E. Reclus le

(1) GOTHEIN, p. 61.

caractérise ainsi : « Adversaire des Jésuites, mais leur continuateur en politique, il était dictateur à la fois au temporel et au spirituel, et jamais souverain ne fut mieux obéi (1). » En fait, le dictateur concentra entre ses mains les deux pouvoirs. Toutefois, notons dès maintenant que son but spirituel fut l'opposé de celui auquel tendaient les jésuites : au lieu de poursuivre comme eux l'extension de la religion et son règne sur la société, il visa toujours à affaiblir son empire et à la déconsidérer.

Dans le domaine temporel, il se proclamait le fervent admirateur de Napoléon I^{er}. Il fut, à dire vrai, un curieux mélange de despotisme parfois sauvage et de libéralisme relatif. Nous signalerons en terminant deux exemples intéressants des rapports assez étroits qu'on peut relever entre la politique de Francia et la façon d'agir des jésuites (2).

Son successeur, Lopez (1844-1862), prit l'initiative d'un acte dont le plein effet devait être de détruire peu à peu ce qui restait au Paraguay des anciennes Réductions. Par un décret présidentiel en date du 7 octobre 1848, il « déclare citoyens de la République les Indiens de tous les villages, les fait rentrer sous le droit commun, supprime leur juridiction particulière, établit de nouvelles autorités, etc... (3). De nos jours la ruine est complète. « Actuellement, écrit M. E. Reclus, il ne reste plus rien de l'organisation établie par les Jésuites, et ceux des anciens vil-

(1) E. RECLUS, t. XIX, p. 499.

(2) Sur Francia, v. RENGGER et LONGCHAMP, DEMERSAY, t. II, et BRUNEL, pp. 166-174.

(3) DEMERSAY, t. I, pp. XIII-XV.

lages qui subsistent ne diffèrent point des autres agglomérations paraguayennes (1). »

Il est difficile de préciser la nature et le degré de l'influence que les Réductions ont exercée sur le caractère et les habitudes des Indiens du Paraguay. Car, d'après ce qui précède, les Guaranis ont, depuis 1768, obéi à des maîtres bien différents et d'un état de choses qui rappelait l'époque des missionnaires, sont passés brusquement, il y a un demi-siècle, à la condition au moins nominale de citoyens d'un État civilisé.

Azara nous dépeint ainsi ce qu'étaient ces Indiens environ une génération après l'expulsion des Pères : les emplois et les distinctions leur plaisent, mais ils n'en savent estimer ni l'importance ni le prix. Les Indiennes font le même cas de tout homme, quel que soit son âge ou sa condition. Ils commettent couramment de petits vols, jamais de gros, et pour aucune filouterie ils n'emploieront la violence. Au lieu de *voler*, ils disent *prendre* et, s'il s'agit de troupeaux, *conduire*. Aisés à séduire pour le mal, ils n'inculquent à leurs enfants ni principes positifs, ni principes négatifs. Ils exécutent tout ce qu'on leur commande, fût-ce de donner le fouet à leurs proches. Pour éviter de s'entendre donner un ordre, ils soutiendront toujours qu'ils ne savent pas faire la chose qui leur est commandée.

Depuis cette époque, il semble qu'en se mêlant progressivement à la population européenne, les Guaranis lui aient communiqué quelque chose des deux caractères indélébiles de leur race que nous

(1) E. RECLUS, t. XIX, p. 530.

avons relevés en eux avant les Réductions, que les éducateurs jésuites s'efforcèrent d'utiliser, que nous retrouvons ici après le départ des missionnaires chez les mêmes Indiens à demi livrés à eux-mêmes : la douceur et la passivité (1).

Les Pères n'avaient pas prétendu changer la nature de leurs néophytes ni transformer leur apathie en volonté. Mais l'on peut penser que, sans l'école des Réductions, cette fusion si intime des indigènes avec les blancs se fût trouvée singulièrement retardée, sinon compromise. L'État théocratique et communiste des Réductions semble donc avoir contribué pour une large part à développer dans la république contemporaine du Paraguay une unité nationale supérieure à celle des peuples environnants.

Cette cohésion se révéla dans la terrible guerre que le Paraguay dut soutenir de 1866 à 1868 contre les forces coalisées du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay. Les Paraguayens y déployèrent en même temps qu'une abnégation absolue, une ténacité peut-être sans exemple. Cette dernière qualité, ils ne pouvaient la tenir que du sang espagnol. La première ne leur venait-elle pas en partie de leurs origines guaraniennes, en partie de la discipline des Réductions?

Cette opinion est celle de M. Fournier de Flaix. Il l'appuie sur le double témoignage d'un Paraguayen très autorisé et d'un illustre savant. Voici le passage de son article qui y est relatif (2) : « Actuellement, dit M. E. Reclus, il ne reste plus rien de l'organisation

(1) DEMERSAY, t. I, pp. 390-402. — E. RECLUS, p. 530.

(2) FOURNIER DE FLAIX (*Economiste français*), 1895, 1^{er} semestre, p. 169.

établie par les Jésuites ; cependant, l'éducation qu'ont reçue les Guaranis a certainement agi sur eux. Nous allons en donner la preuve, mais dans un sens bien différent de celui adopté par M. E. Reclus. M. E. Reclus prétend que l'influence des jésuites a détruit le ressort de la volonté chez les Paraguayens ; nous préférons de beaucoup l'opinion de M. Matias Alonzo Criado qui, dans une remarquable notice sur le Paraguay (1), déclare, au contraire, que par les terribles guerres dont nous avons à résumer les causes, l'histoire et les conséquences, le Paraguay s'est révélé comme une nation. *Cette nation s'est formée dans les Missions* ; c'était l'avis formel de M. de Humboldt qui, dans ses longs voyages à travers l'Amérique du Sud, avait rencontré beaucoup de missionnaires espagnols et visité quelques-unes de leurs missions. Quand un peuple sacrifie près de 500.000 hommes (2) pour défendre son territoire, que peut-on reprocher à ses maîtres ? Qu'ont fait de plus les Athéniens, les Spartiates, les Thébains, les Achéens, les Romains ? »

A ce coup d'œil d'histoire postérieure, ajoutons quelques traits qui attestent la survivance de certaines institutions en particulier.

Nous avons d'abord à noter et à apprécier les faits d'après 1768 qui militent soit en faveur de l'extension de la propriété individuelle sous le régime des Missions, soit en faveur de la prépondérance de la propriété commune. Dans le premier sens est celui-ci,

(1) Bordeaux, 1889. M. Criado était consul général du Paraguay en Espagne.

(2) Sur moins de 800.000 qui formaient alors sa population totale : D^r E. DE BOURGADE, p. 205.

qu'à partir de cette année, les Indiens se rendirent acquéreurs de quelques petites propriétés (1). Le fait dominant n'en reste pas moins les traces profondes du système communiste. Vers le milieu de ce siècle, les travaux publics étaient presque entièrement exécutés par les habitants du voisinage et à leur charge ; ils s'y soumettaient, dit Demersay, sans un murmure (2). Sous la dictature de Francia, « les Indiens, attachés à la glèbe et condamnés à exploiter le domaine de l'État, ont leurs préposés particuliers », les administrateurs (3). « Les biens nationaux du Paraguay forment à peu près la moitié de son territoire ». Ils proviennent pour une assez bonne part des terrains communs des Missions (4).

« Il ne faut pas se le dissimuler, écrit Martin de Moussy sous le successeur de Francia, le Paraguay, aujourd'hui, n'est qu'une immense communauté, une vaste Mission dont M. Lopez et ses enfants sont les majordomes, à la différence que les sociétaires ne sont ni nourris, ni vêtus, et n'ont surtout aucune part du bénéfice général (5) ». A la même époque toutefois, les anciennes Missions de Moxos et de Chiquitos (Bolivie) « sont les seules qui existent encore avec l'ancien régime de la communauté (6) ».

Le Paraguay contemporain a enfin hérité de la longue pratique de ce régime un rare avantage : « Les

(1) AZARA, t. II, pp. 254-255.

(2) DEMERSAY, t. II, p. 468.

(3) RENGGER et LONGCHAMP, pp. 175-176.

(4) Idem, pp. 244-245.

(5) MARTIN DE MOUSSY, t. III, p. 700.

(6) Idem, t. III, p. 716.

cas d'improbité envers l'État y étaient naguère inconnus (1) ».

Toutefois, il est plus que probable que les mieux doués d'entre les indigènes firent au régime des concessions privées un sérieux apprentissage de la culture libre et rationnelle et que le reste y gagna quelque peu en dignité morale. Témoin les propriétés que certains acquirent à partir de 1768, témoin aussi la facilité avec laquelle la masse des Guaranis s'est mélangée à la population blanche.

Les anciennes exploitations agricoles des Réductions ont eu de leur côté un heureux destin. Au dix-neuvième siècle, un certain nombre d'estancias créées par les jésuites « ont conservé une réputation qui ne s'effacera point de sitôt de ces régions (2) ».

Enfin, deux chefs d'État, Francia et Lopez, s'inspirèrent des errements commerciaux des missionnaires. Francia voulait, poussant jusqu'à l'extrême le système des jésuites, fermer le Paraguay à l'influence économique de l'étranger et régler en maître son commerce. Mais la colonisation avait déplacé et multiplié les centres de population. Aussi sa tentative n'eut-elle qu'un court succès. Toutefois, cet isolement momentané a valu de nouveau à ces régions une grande prospérité, tant de son vivant que sous son successeur Lopez.

(1) E. RECLUS, t. XIX, p. 530.

(2) MARTIN DE MOUSSY, t. III, p. 672.

DEUXIÈME PARTIE

LES SOCIÉTÉS COMMUNISTES D'AMÉRIQUE

Mission du Caroni. — Dunkards. — Shakers. — Harmony (1). — Zoar. — New-Harmony. — Mormons. — Perfectionists. — Amana. — Bishop-Hill. — Aurora. — Icarie. — Dallas. — Cedar Vale. — Social Freedom. — Brook Farm. — Kaweah. — Nouvelle-Australie. — Tristan-da-Cunha. — Résumé.

Cette seconde partie est consacrée à l'examen rapide des sociétés communistes du Nouveau-Monde qui ont eu leur heure de célébrité ou leur période de succès. Postérieures aux Réductions du Paraguay, elles leur cèdent toutes en ampleur, en importance et en durée. De plus, elles furent ou sont établies presque toutes aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Voici l'énumération de ces dix-neuf communautés ou sociétés communistes : Mission du Caroni (xvii^e siècle), Quakers « Dunkards » (xviii^e siècle), Shakers (fondation : 1792), Harmony (1805), Zoar (1819), New-Harmony (1823), Mormons (1830), Perfectionists

(1) Ou Economy.

(1834), Amana (1842), Bishop Hill (1843), Aurora (1844), Icarie (1849), Dallas (1855), Cedar Vale (1871), Social Freedom (1874), Brook Farm, Kaweah, Nouvelle-Australie (1893-1894), Tristan-da-Cunha. Nous les étudierons en suivant l'ordre chronologique. La variété de conception et de caractères rend difficile un classement plus scientifique. Après les avoir toutes examinées, alors seulement nous pourrions fixer quelques traits d'ensemble.

1. — CARONI (1)

Vers la fin du ^{xvii}^e siècle, les Capucins fondèrent une mission sur le Caroni, affluent de l'Orénoque. Il n'est pas impossible que cet établissement ait suggéré aux jésuites quelques-uns des perfectionnements dont ils dotèrent les Réductions du Paraguay.

Quoi qu'il en soit, Baluffi nous met au courant de l'organisation qu'avaient établie les Capucins. Le préfet de la mission ou général-directeur des villages indiens était investi d'une espèce de suzeraineté, qu'il exerçait avec une douceur paternelle. Les indigènes étaient distribués en des districts de cinq à six villages ; chaque village avait pour chef un vice-corregidor. Tous les mois, celui-ci visitait les colonies soumises à sa juridiction, il y réprimait les abus et veillait à l'entretien des routes. Chaque village avait son maire : le ressort de ce magistrat comprenait la culture des propriétés réservées à l'Etat, la juridiction civile des individus et l'accommodement des différends. Choisis parmi les Indiens, ces fonctionnaires

(1) PFOTENHAUER, t. II, pp. 23-25.

portaient un bâton comme marque de leur dignité. Les missionnaires nommaient aux grades supérieurs comme aux postes subalternes, qui étaient ceux de capitaine, de lieutenant et de fiscal. Ils conservaient la haute main sur tous ces officiers. Les peines étaient l'emprisonnement et la flagellation. En fait de lois civiles, on suivait les préceptes de la Sainte-Ecriture et de l'Eglise.

Chaque jour, à l'aube et au crépuscule, les indigènes se rendaient à l'église; ils y chantaient tout le long du service divin des prières, dans lesquelles étaient énumérés leurs devoirs envers le Très-Haut comme envers la société. Quatre heures de la journée étaient employées à la culture du sol ou à d'autres travaux soit agricoles, soit industriels.

On faisait des produits de la propriété publique deux parts égales. L'une appartenait aux Indiens, mais on y prélevait la part du maire. De l'autre, trois cinquièmes étaient abandonnés au roi en signe de sa souveraineté, un cinquième revenait au chef ou général-directeur de la Mission, le reste au vice-corregidor du district. En outre, ce dernier recevait tous les mois pour sa consommation deux vaches, et il avait à pourvoir à la subsistance du capitaine. Les indigènes disposaient, de plus, des produits de leurs champs privés, dont chaque foyer possédait une parcelle de même superficie. Ils trouvaient un supplément de ressources dans la pêche, dans la chasse et parfois dans le partage d'un bœuf. Les tisserands fournissaient assez d'étoffe de coton pour habiller la mission. Quant aux immenses troupeaux communs, non seulement ils suffisaient à couvrir les dépenses du culte et les frais des travaux publics,

mais ils permettaient d'acquérir et de distribuer au peuple quelques grosses étoffes d'habillement.

2. — QUAKERS « DUNKARDS »

Avec la communauté des Quakers « Dunkards », nous entrons, pour n'en plus sortir, dans l'étude de sociétés communistes dont les membres aussi bien que les chefs sont des hommes d'origine européenne. Les détails qui vont suivre sont empruntés à l'*Histoire naturelle et politique de la Pennsylvanie et de l'établissement des Quakers dans cette contrée*, publiée par Rousselot de Surgy en 1768.

L'ouvrage a été traduit de l'allemand ou plutôt, comme le dit l'auteur, composé d'après les travaux successifs de deux écrivains : « Le premier est de M. Kalms, Suédois, membre de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, et professeur d'Economie à Abo, capitale de la Finlande ». Ce premier travail est le fruit d'un voyage que ce savant avait été chargé d'exécuter, pour « recueillir les plantes et les semences des divers Pays, situés à la même latitude que la Suède, et les faire cultiver dans ce Royaume, pour y former de nouvelles branches d'Agriculture et d'Economie » (1). Kalms s'était embarqué pour l'Amérique en 1747. « Aussitôt que M. Kalms eut publié son voyage en Langue Suédoise, il fut traduit en Allemand, et recueilli dans une collection de voyages modernes, imprimée à Göttingue en 1754, en 10 volumes in-8°. C'est dans ce recueil que j'ai

(1) ROUSSELOT DE SURGY, *Avertissement*, pp. VIII et IX.

puisé tout ce que j'ai rapporté d'après le savant Suédois, travesti en Allemand » (1).

« Le second voyageur qui m'a fourni quelques détails, est le sieur Gottlieb Mittelberger, Organiste et Maître d'Ecole Allemand, qui a exercé ces deux professions en Pennsylvanie pendant plusieurs années (2). »

L'auteur, comme sources secondaires, a puisé aussi à différents écrits, notamment à « une lettre de Williams Penn à ses Frères les Quakers d'Angleterre, dans laquelle il donne la description de cette contrée en 1682 » (3).

Le nom de Philadelphie que Williams Penn avait donné à la capitale de sa colonie traduisait les vues et les principes de l'illustre Quaker (4). Ces vues et ces principes ne comportaient pas seulement la pratique de la fraternité la plus large. Qu'elle fût ou non, ainsi que le prétend Raynal, issue de la doctrine des Anabaptistes, la doctrine des Quakers prêchait la communauté des biens et l'égalité des conditions (5). Elle fut rigoureusement suivie en Pennsylvanie par la secte communiste des « Dunkards » ou « Dumplers ». Sur les confins du comté de Lancastre, à cinquante milles de Philadelphie, vivait dans une agréable solitude un « Hermite Allemand ». Un certain nombre de ses compatriotes se joignirent à lui et peu à peu se bâtit la petite ville d'Euphrate.

(1) ROUSSELOT DE SURGY, *Avertissement*, pp. xi et xii.

(2) Ibidem, pp. xii et xiii.

(3) Ibidem, p. xv.

(4) ROUSSELOT DE SURGY, p. 202.

(5) RAYNAL (*Histoire des deux-Indes*), t. IV, p. 268.

Notre auteur en fait cette description : « Au centre d'Euphrate est un verger très étendu, dont les fruits appartiennent à la Communauté ». Certes, telle est bien la disposition idéale d'une société communiste : rien de plus propre à imprimer dans les esprits l'idée d'une mutuelle dépendance économique, que ce rayonnement des habitations autour du fonds commun !

Les maisons sont construites de telle sorte « que chaque Dunkard, tranquille dans sa chambre, n'ait aucune distraction dans ses prières ou dans ses méditations ». Euphrate renferme de trois à quatre cents sectaires ; « toutes les possessions des Dunkards vont à peu près à deux cent cinquante acres de terre (1) », en un tout bien délimité.

Hommes et femmes habitent des quartiers séparés, ne se voyant que dans l'église ou pour délibérer sur des affaires d'économie publique. « Le travail, la prière et le sommeil ; partagent toute leur vie ». Deux fois par jour et deux fois par nuit s'accomplissent les cérémonies du culte public. La préoccupation de l'apostolat est très vive chez les Dunkards : « Ils imaginent que les âmes des chrétiens sont occupées à convertir celles des morts, qui n'ont pas eu occasion de connaître l'Evangile ».

Ils supportent les injures et les mauvais traitements au point de ne pas citer l'agresseur en justice. Leur habillement et leur nourriture sont des plus simples. Les hommes et les femmes sont très industriels. Ils ont un moulin à blé, un moulin à huile et une papeterie. Ceux qui se marient doivent

(1) C'est-à-dire environ 100 hectares.

quitter Euphrate et vont s'établir dans la campagne environnante. « Toutes les filles vivent ensemble dans un bâtiment séparé de la ville, et travaillent en commun au profit de la Société ». Le chef, Miller est un vieil Allemand, gradé de l'Université de Halle, qui passe pour savant.

« Enfin, c'est un peuple de frères, chez qui l'on voit avec attendrissement, l'égalité, la concorde et l'affection, concourir à faire le bonheur général. Chacun connaissant ses devoirs s'attache à les remplir et tout se trouve dans l'ordre le plus avantageux aux Sociétés ». L'auteur termine en souhaitant que, « la folie couvrant la face de ce globe », la folie « des Dunkards fût la folie générale, puisqu'elle est la plus innocente et la plus heureuse (1) ».

3. — SHAKERS (2)

« Les Shakers possèdent les plus anciennes sociétés communistes qui existent sur ce continent. Elles sont aussi les plus parfaitement organisées et, à certains égards, celles qui ont le mieux réussi et les plus florissantes (3) ». Ainsi s'exprimait, en 1875, l'explorateur américain des communautés de l'Union. Depuis lors, la population shakérienne, faute de se recruter, n'a pas cessé de diminuer (4). Aussi nous placerons-nous, pour mieux connaître les Sociétés de Shakers, à l'époque où écrivait Nordhoff. Après une

(1) ROUSSELOT DE SURGY, pp. 221-226.

(2) NORDHOFF, pp. 117-256. — JULES REMY, t. II, pp. 483-484.
— PAUL TOUTAIN, pp. 166-172. — E. RECLUS, t. XVI, pp. 786-787.

(3) NORDHOFF, p. 117 : *The Shakers have the oldest existing.....*

(4) E. RECLUS, t. XVI, pp. 786-787.

vue générale de l'état où se trouvait alors la secte, nous dirons quelques mots de ses origines, puis nous parcourrons les détails de sa curieuse organisation, et nous noterons, pour finir, quelques traits particuliers.

En 1875, Mount-Lebanon, la Société-mère, qui date de 1792, est aussi celle qui observe le plus fidèlement la frugalité primitive.

Les Shakers comptent dix-huit Sociétés répandues sur sept États différents (1). Chacune de ces Sociétés comprend plusieurs Familles ou petites communautés pratiquement distinctes. Il y a en tout cinquante-huit Familles, qui réunissent 2.415 âmes (2) et possèdent une centaine de mille d'acres de terrain, dont près de la moitié pour les fermes attenantes à leurs demeures.

Ils ont un système très étudié de théologie et une vaste littérature.

Ils sont célibataires. Hommes et femmes vivent ensemble dans des Familles et se livrent surtout à l'agriculture. Un style uniforme se remarque dans leurs vêtements comme dans leur architecture ; celle-ci évite tout ornement.

Spiritualistes convaincus, ils admettent une communication constante de ce monde avec les esprits.

(1) Alfred et New-Gloucester (Maine), Canterbury et Enfield (New-Hampshire), Enfield (Connecticut), Harvard, Shirley, Hancock et Tyringham (Massachussets), Mount Lebanon, Watervliet et Groveland (New-York), North Union, Union Village, Watervliet et White Water (Ohio), Pleasant Hill et South Union (Kentucky) : v. NORDHOFF, p. 256 (tableau statistique).

(2) La plus grande population totale des Shakers a été de 4.859 âmes (v. le même tableau).

« Les Shakers, dit M. Toutain, remettent en honneur les rites des pythonisses, le culte tendre, la théodicée mystique des Esséniens... (1) »

Sous le rapport des qualités pratiques, ils se montrent industriels, paisibles, honnêtes, éminemment ingénieux, durs au travail, d'une propreté méticuleuse.

Voici comment naquit la secte des Shakers : « L'Église Millénaire ou Société Unie des Croyants, communément appelés Shakers, fut dûment organisée à New Lebanon, village du comté de Columbia (New-York), en septembre 1787, trois années après la mort d'Anne Lee. Ils professent eux-mêmes qu'ils sont ses disciples et la révèrent comme la seconde apparition du Christ sur cette terre... (2) »

Leur fondatrice était Anglaise. Elle naquit à Manchester (1736). Fille d'un forgeron, elle travailla dans une manufacture de coton et fut plus tard coupeuse de fourrure de chapellerie. Elle fit la cuisine dans un hôpital de Manchester. Elle ne sut jamais lire ni écrire.

De violentes manifestations de ferveur religieuse firent donner, vers 1760, aux Quakers qui furent les premiers Shakers le nom de « Shaking Quakers ». Elles eurent aussi pour conséquence de les faire jeter en prison. C'est là que « Mother Ann » reçut ses révélations.

Il y a deux classes ou ordres dans une Société de Shakers : les Novices et l'Ordre d'Église. Des deux côtés la vie est assez analogue. Toutefois les Familles

(1) V. PAUL TOUTAIN, pp. 166-172.

(2) NORDHOFF, p. 118 : *The « Millennial Church..... »*.

de la première classe aspirent toutes à la seconde ; leurs elders sont chargés des visiteurs étrangers et ont un peu plus de rapports avec le dehors que les Familles d'Église. La seconde classe, « church or community », comprend ceux qui aspirent à vivre de la vie spirituelle la plus parfaite.

Une famille se compose de trente à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes, et, individuellement, d'hommes, de femmes et parfois d'enfants destinés à fournir des recrues. Elle vit tout entière dans une grande maison, divisée en chambres qui peuvent loger chacune de quatre à huit personnes. Il y a une salle à manger commune. Les Familles novices disposent d'une salle pour recevoir les étrangers. Autour de l'habitation de la communauté sont rangés les ateliers et les magasins divers tant des frères que des sœurs.

Le gouvernement ou l'administration d'une Société revêt un caractère mi-spirituel, mi-temporel. Il est confié à trois ou quatre membres, hommes et femmes, — deux de chaque sexe s'il y en a quatre — qui forment un *Ministère*. Le premier du Ministère est l'elder chef de la Société. New Lebanon est le centre d'union de toutes les Sociétés shakers. Les ministres sont préposés à l'instruction des néophytes et à la propagande. Dans chaque Famille il y a deux elders, un homme et une femme, qui remplissent le rôle de directeurs spirituels. A côté d'eux, des Diacres et des Diaconesses pourvoient à l'existence matérielle de la Famille et gèrent ses différentes industries et ses affaires. Au-dessous de ces doyens, des « caretakers » des deux sexes dirigent les diverses entreprises.

Pendant longtemps, les résultats de ce système d'administration ont été satisfaisants.

Observons que les membres ne participent pas à la nomination des autorités, ils ne sont même pas consultés à ce sujet. Le Ministère se recrute lui-même et choisit tous ses subordonnés.

Tous les Shakers sans exception, y compris les quatre ministres de Mount Lebanon, exercent un métier manuel. Chaque Famille fait séparément ses comptes et ses transactions. En somme, comme le disait fort bien Jules Remy, « La Société des Shakers est fondée sur le principe d'égalité des droits, avec une union d'intérêts en toutes choses, spirituelles et temporelles (1) ». Son gouvernement est, dans ce double domaine, investi d'une autorité sans contrôle.

A chaque frère on assigne une sœur qui prend soin de ses vêtements et des autres détails temporels. Le travail chez les Shakers est un travail-plaisir. Peu soucieux de s'enrichir, ils rendent leur labeur le moins pénible possible et en abrègent la durée.

Ils cultivent la musique vocale. Leurs hymnes sont chantées avec goût.

Leur esprit religieux est très développé ; la prière mentale occupe peut-être la plus grande part de leur vie. Dans leur culte individuel ou collectif il n'entre que peu ou point de prières vocales. L'office du dimanche se déroule dans la « meeting-house », lorsque les deux ou trois Familles de la Société se réunissent ; sinon, il a lieu dans la vaste salle d'assemblée que possède chaque Famille. Les hommes font face aux femmes ; les vieillards sont assis en

(1) J. REMY, t. II, pp. 483-484.

avant et les elders se tiennent à la tête du premier rang. On chante une hymne. Après quoi l'elder, puis l'eldress font une brève allocution. Ensuite tous les fidèles entonnent une hymne de cadence rapide et se mettent à marcher à une allure accélérée le long des murs, tout en battant fréquemment des mains. Ces exercices sont entremêlés de danses, de chants, de prières, d'invocations ou de colloques individuels avec les esprits.

La secte se montre très prudente dans le choix de ses néophytes. Ceux-ci vivent en dehors de la Famille, mais sont admis aux assemblées religieuses. Avant d'être admis, le postulant doit mettre ordre à ses affaires et acquitter les dettes qu'il peut avoir. S'il est marié, il ne saurait devenir Shaker qu'avec le consentement de son conjoint. A-t-il des enfants, il doit leur avoir assuré un sort convenable, soit en les amenant avec lui dans la Société, soit en les confiant à d'autres personnes. Il doit enfin faire une confession complète de ses fautes.

Le régime de la propriété est le communisme. Le néophyte admis dans l'ordre d'Église fait à la Société un solennel abandon de tous ses biens.

Outre l'agriculture et l'horticulture, qui sont leurs occupations fondamentales, les Shakers se livrent à certaines petites industries : ils font des paniers, des chaises, ils confectionnent des médicaments, etc... Ils fabriquent tout ce dont ils ont besoin. Quelques travailleurs salariés suppléent à l'insuffisance de bras. Certaines Familles sont vraiment riches.

En général, les Shakers font preuve d'une longévité remarquable. Sur vingt-sept décès que mentionne le *Shaker* de 1873, on peut relever un

défunt de près de 102 ans, d'autres de 97, 93, 88, 87, 86, 82 ans, six de plus de 75, quatre de plus de 70 (1).

Les professions originaires de leurs membres sont très variées; les carrières libérales et les métiers manuels ont également leurs représentants parmi eux. Parmi les premières, la catégorie la plus nombreuse est celle des anciens prédicants.

Célibataires, les Shakers restreignent le plus qu'ils peuvent le contact des deux sexes. De plus, ils se mortifient en se levant de bonne heure et en menant une vie très simple. Ils s'interdisent le tabac, la plupart s'abstiennent de viande, privations très pénibles sous un climat fait de températures extrêmes. L'existence la plus rapprochée de l'état de nature leur paraît sinon un idéal, du moins une condition spirituelle plus enviable que la vie civilisée. Un dialogue shaker le donne à penser. En effet, questionné sur les villes de la Terre des esprits, un esprit présente comme la plus accessible une ville peuplée d'Indiens, et sa première raison est que « les Indiens vivaient plus en accord avec la loi de nature durant leur existence terrestre, eu égard à leur connaissance... (2) ».

D'ailleurs, la vie des diverses Sociétés shakers offre une grande similitude : « Dans leurs constructions, leurs coutumes, leur culte, leur foi religieuse, leur extrême propreté, leur costume et sur beaucoup d'autres points particuliers, ils sont tous sensiblement les mêmes; et un examen superficiel ne nous

(1) NORDHOFF, p. 160, note.

(2) NORDHOFF, p. 235 : *Answer*. — *Because the Indians lived...*

révèle point de différence entre le Shaker du Kentucky et son frère du Maine (1) ».

Signalons, toutefois, certaines particularités qui sont spéciales à telle ou telle de leurs Sociétés. Celle de Mount Lebanon, située à deux milles de New Lebanon, est la Société-mère et son Ministère a « une vue supérieure sur toutes les sociétés. » C'est elle qui compte le plus d'adhérents.

La Société de Union Village fournit une preuve de l'attachement des Shakers à leur vie. Un dixième seulement des enfants qu'ils élèvent reste dans la Société. Mais il n'est pas rare, paraît-il, de voir un transfuge y rentrer après avoir passé plusieurs années dans le monde et souvent pour faire un bon Shaker. C'est ainsi que plusieurs de ceux qui prirent part à la guerre de Sécession revinrent au bercail ; ils y étaient encore dix ans après.

A South Union, il s'est produit un fait intéressant. Quelques-uns des anciens membres de cette Société étaient des propriétaires d'esclaves. Pour se conformer aux principes shakers, ils libérèrent leurs nègres en entrant dans la Société. Bien plus, ils réussirent à persuader à quelques-uns de leurs anciens esclaves de les suivre. Il se forma ainsi une Famille composée de gens de couleur, vivant selon les mêmes règles que les blancs. Mais une série de désertions décimèrent la Famille noire. Ceux qui persévérèrent furent répartis parmi les blancs.

Un autre fait à relever, c'est que la Société de Pleasant-Hill, et elle n'est pas la seule à le faire, n'aime pas à prendre d'enfants sans leurs parents.

(1) NORDHOFF, p. 179 : *In their buildings, their customs....*

4. — ECONOMY (1)

Parmi les sociétés communistes des États-Unis, il en est qui se sont dissoutes par suite de l'excès même de richesse; la nouvelle génération s'est partagé la fortune amassée au cours d'une vie commune sobre et active, afin d'en jouir sous la forme de propriété individuelle. La colonie d'Economy, après un passé très prospère, est en train de subir cette destinée.

Remontons jusqu'à l'année 1875. Établissement des *Rappists* ou *Harmonists*, Economy est situé en Pennsylvanie, sur l'Ohio, en aval de Pittsburg et dans un des sites les plus agréables de la vallée. La plaine est fertile et très bien cultivée; la ville, propre et bien construite. « La propreté et un calme dominical sont les caractères dominants d'Economy (2) ». Des industries, jadis variées et actives, les plus importantes ont cessé de fonctionner.

La population est tout entière allemande. Ce sont d'abord cent dix personnes toutes d'un âge plus ou moins avancé et co-propriétaires de la communauté. Elles ont adopté une trentaine d'enfants qu'elles initient. Enfin on y rencontre autant d'enfants de laboureurs salariés qui vivent avec leurs parents; ceux-ci, hommes et femmes, sont une centaine. La santé et l'air d'indépendance des habitants sont frappants.

L'histoire des *Rappists* s'incarne presque dans la personnalité du fondateur à qui ils doivent cette dénomination. Georges Rapp, né en 1757, en Wurtem-

(1) NORDHOFF, pp. 63-93. — E. RECLUS, t. XVI, pp. 786-787.

(2) NORDHOFF, p. 64.

berg, est resté à la tête d'Harmony Society jusqu'à sa mort (1847). Jeune, il était cultivateur et tisserand pendant l'hiver. Mais déjà il étudiait la Bible et spécialement l'ordre social décrit dans le Nouveau Testament. A trente ans il endoctrine une « petite congrégation d'amis, » est poursuivi pour ce fait et emprisonné, mais voit se grossir la troupe de ses adhérents, qui acceptent de leurs adversaires le nom de « Separatists. »

En 1803, ils décidaient d'aller chercher la liberté en Amérique. L'exode s'accomplit l'année suivante. Les émigrants, au nombre de six cents, étaient pour la très grande partie ouvriers ou paysans, quelques-uns avaient reçu une éducation et étaient d'une condition un peu plus relevée; quelques-uns possédaient des biens relativement considérables; un petit nombre seulement étaient misérables.

L'année 1805 marqua leurs débuts. C'est au mois de février qu'ils formèrent « l'Harmony Society, » « convenant de jeter tous leurs biens dans un commun fonds, d'adopter pour leurs vêtements et leurs maisons un modèle uniforme et simple; de garder dès lors toutes choses en commun; et de travailler pour le bien commun du corps entier (1) ». Vers la fin du printemps, cinquante nouvelles familles vinrent se joindre à eux. Ils se mirent à l'agriculture et établirent diverses industries. Avec l'aide de son fils adoptif, Rapp organisa le travail de la communauté et nomma les « foremen » ou chefs de métier. Moraliste en même temps, il donnait le conseil de ne pas travailler avec le désir ardent de s'enrichir.

(1) NORDHOFF, p. 71 : *Agreeing to throw their possessions...*

Peu d'années plus tard, le célibat devint la règle générale. A la même époque, la communauté s'interdit l'usage du tabac. En 1814, la communauté se transportait dans la vallée du Wabash (Indiana). Dans cette nouvelle installation ils se bâtirent une ville, communiquèrent à leurs industries et à leur commerce une rapide extension et, grâce à des renforts venus d'Allemagne, atteignirent le chiffre de sept à huit cents membres.

Les Harmonists n'avaient pas encore trouvé leur résidence définitive. En 1824, ils vendirent à Robert Owen la ville d'Harmony et leur vaste terrain. Le philanthrope anglais devait y fonder son fameux New Harmony. Un an après, ils se fixaient enfin à Economy (1825).

La meilleure époque d'Economy semble avoir été celle des premières années. Le climat était salubre, ils étaient favorisés par la proximité de Pittsburg et par la facilité des communications par eau et par terre. L'industrie et l'agriculture prirent de superbes développements. La ville d'Economy fut bâtie avec une simplicité de bon goût. On peut lire une intéressante relation que le duc de Saxe-Weimar publia sur la visite qu'il y fit en 1826 (1).

De 1831 à 1832, la communauté fut troublée par le séjour d'un aventurier, qui réclamait pour les adhérents le mariage et une vie plus douce. Il réussit à séduire et à emmener avec lui le tiers des habitants, non sans s'être fait payer une forte somme.

Néanmoins en 1832, les Rappists pouvaient regarder le passé et le présent avec orgueil : « Il y avait alors

(1) NORDHOFF, pp. 78-79.

vingt-sept ans qu'ils existaient en tant que communauté; ils avaient édifié trois villes; et ils avaient durant tout ce temps vécu d'une vie de bien-être et d'ordre social, qu'eussent enviée presque tous les colons individuels de nos Etats de l'Ouest à cette époque » (1).

Arrivons aux doctrines et à la vie pratique des Harmonists. Les « Articles of Association » stipulent la communauté absolue des biens. Le commencement du préambule est ainsi libellé : « Vu que, par la faveur de la divine Providence, une association ou communauté a été formée par Georges Rapp et beaucoup d'autres sur la base d'une société Chrétienne, dont les principes, étant fidèlement dérivés des Ecritures sacrées, impliquent le gouvernement de l'âge patriarcal, uni à la communauté de propriété adoptée aux jours des apôtres, et en quoi le simple objet visé est d'approcher, autant que les humaines imperfections peuvent le permettre, de l'accomplissement de la volonté de Dieu, par l'exercice de ces affections et la pratique de ces vertus qui sont essentielles au bonheur de l'homme dans le temps et à travers l'éternité... » (2). Ce texte établit le véritable caractère de la communauté des biens à Economy, il en indique clairement le fondement et le but. Aussi bien aurons-nous à y revenir lors de la discussion des principes.

A la mort de « Father Rapp », la société songea à instituer un gouvernement en forme. Elle investit

(1) NORDHOFF, p. 81 : *They had then existed as a community...*

(2) NORDHOFF, p. 81 : *Whereas, by the favor of divine Providence.....*

des fonctions et de l'autorité que son fondateur avait exercées seul deux commissaires et sept elders. De 1805 à 1874, elle a vécu au sein de la tranquillité.

Les conditions économiques d'Economy sont très bonnes. Tout le monde se nourrit de viande, les travailleurs des champs usent de vin ou de cidre. Huit ou neuf heures sont consacrées au sommeil. Le travail des hommes est la culture, les femmes tiennent le ménage. Chaque maison fournit le logement à quatre à huit hommes et femmes, les deux sexes en nombre égal. La simplicité de l'extérieur et de l'aménagement n'exclut pas le confortable.

L'industrie leur sert à faire ou à fabriquer autant que possible ce qui leur est nécessaire. Ils ont une buanderie à vapeur parfaitement installée ; on pourrait faire un semblable éloge de leur abattoir ; ils ont une scierie, une carrosserie, une tannerie et d'autres ateliers variés. Si leurs grandes manufactures se sont fermées par suite du défaut de bras, les Harmonists ont des intérêts dans diverses entreprises. De 1854 à 1874, la fortune totale d'Economy s'est élevée de plus de un million à deux ou trois millions de dollars. Il est vrai que l'intégrité de ses administrateurs a été sans défaillance.

Parmi les ouvriers du dehors qu'ils emploient et qui vivent à Economy, il y en a un certain nombre qu'ils ont adoptés comme leurs enfants et qui conforment leur vie à la leur à tous égards ; ces salariés vont, en effet, jusqu'à garder le célibat, mais ils préfèrent travailler à gages plutôt que de devenir membres de la communauté.

Les Rappists donnent aux enfants qu'ils élèvent une instruction élémentaire, puis une formation pro-

fessionnelle. Eux-mêmes ils ne négligent pas les délasséments élevés. Il n'y en a guère qui ne jouent d'un instrument de musique. La musique instrumentale intervient dans leur culte, et elle a une part importante dans leurs fêtes. Ils possèdent des tableaux. Ils lisent des journaux et des livres, mais principalement la Bible.

Enfin l'éducation morale des Harmonists a été faite par Rapp. Sa longue vie, son expérience et ses vertus lui ont permis de diriger et de façonner cette société pendant plus de quarante ans.

5. — ZOAR (1)

Le village de Zoar est situé dans l'Ohio, au comté de Tuscarawas, à peu près à mi-distance entre Cleveland et Pittsburg. Ce sont les *Separatists* qui l'ont fondé; ils y sont devenus vraiment riches. Originaires du Wurtemberg, ils étaient dissidents de l'Eglise établie; ce fait leur est d'ailleurs commun avec les Harmonists et, nous le verrons, avec les membres d'autres communautés des Etats-Unis. Ils faisaient le pendant des *Come Outers* de la Nouvelle-Angleterre, c'étaient pour la plupart des mystiques. On les a « stigmatisés comme fanatiques »; c'étaient, d'après M. Nordhoff, des hommes de cœur simple et pieux.

Ayant refusé d'envoyer leurs enfants dans les écoles d'Allemagne et de laisser partir leurs fils à l'armée, ils furent soumis durant un certain nombre d'années à des mesures de rigueur, ce qui les détermina à émigrer en Amérique. Quelques Quakers

(1) NORDHOFF, pp. 99-113.

anglais leur vinrent en aide pour le prix du passage.

L'installation se fit sous la direction de Joseph Bäumeler. Le village fut construit en 1817-1818 et tous les émigrants y trouvèrent place. Mais beaucoup d'entre eux étaient fort pauvres et furent d'abord contraints de louer leurs bras dans les fermes voisines. Jusque-là ils avaient vécu chacun pour soi, n'ayant d'autre lien que leur mutuel voisinage. Dès l'année 1819, on résolut d'établir la communauté des biens, comme le seul moyen qui pût faire subsister un certain nombre de colons âgés ou faibles. Ce fut le signal de leur prospérité. Notons que le mariage, d'abord prohibé, fut rétabli dix ou douze ans plus tard.

Le fondateur de la colonie, Joseph Bäumeler, d'abord tisserand, avait été dans la suite instituteur. Homme de ressource, il n'est toutefois pas à comparer à Georges Rapp. C'était un discoureur abondant.

Une Constitution amendée fut signée en 1832.

L'amélioration du sort général fut lente. Les colons s'adonnèrent à l'élevage des bestiaux et exercèrent quelques métiers usuels. Grâce à un travail acharné et à une vie frugale, ils purent désintéresser peu à peu leurs créanciers et commencèrent à amasser une réserve.

A la date de 1875, Zoar est un village irrégulièrement bâti ; il renferme peu de maisons, mais chacune est assez vaste pour abriter plusieurs familles. La communauté possède une église, une école, un vaste hôtel de campagne où sont reçus les touristes, une multitude de hangars et de granges. On y voit aussi l'ancienne résidence du fondateur, en partie convertie en magasin, plusieurs moulins et des manu-

factures importantes et variées. Ces industries approvisionnent la communauté. Elle exporte des vêtements et de la laine filée. Un grand magasin a été établi pour la commodité du voisinage. Leur territoire est étendu et fertile; il est pourvu d'un pouvoir d'eau considérable. La communauté emploie constamment un certain nombre de travailleurs pris en dehors de ses membres. Le nombre des membres en 1875 est de 300.

Les Separatists se divisent en deux classes : les novices et les associés. Les seconds seuls font à la société l'abandon de leurs biens. Après une attente d'un mois, il est procédé à une enquête sur la conduite du novice, et si elle est favorable, si aucun membre n'élève de protestation, le novice est admis à la classe des associés. Le nouvel associé signe un Covenant, qui stipule trois choses : 1^o l'abandon plein et entier de ses biens à la communauté; 2^o la promesse d'une obéissance encore plus complète et plus aveugle que celle des novices; 3^o enfin l'abandon de ses enfants mineurs aux soins des trustees.

La Constitution de la société règle les détails de son administration; elle doit être signée par tous les membres. Tous les fonctionnaires sont élus au suffrage universel. On élit annuellement un trustee et un membre du Conseil et tous les trois ans un caissier. Il y a trois trustees. Ils ont le gouvernement absolu des « temporalités » de la société et sont tenus de fournir à chaque membre nourriture, habits et logement. Ce sont eux qui distribuent le travail et nomment les agents de tous degrés qui y sont préposés. Ils veillent au maintien de la paix entre les membres. Le trader de la société est

chargé de ses relations économiques avec le dehors. Ses fonctions sont exercées pour le moment par le principal trustee. Le Conseil ou Comité permanent des cinq forme une haute Cour d'appel et un Conseil avec lequel s'entendent le trader et les trustees. Le caissier a les pouvoirs les plus complets dans son domaine. Ce système d'administration a toujours fonctionné à souhait.

Les habitants de Zoar sont tous d'anciens paysans de l'Allemagne du Sud ; aussi ne jouissent-ils que d'une culture bornée. Ils ne lisent guère que la Bible. Le village lui-même révèle à la fois l'absence d'esthétique dans les constructions et les alignements et même l'insouciance du véritable confort. Les qualités pratiques dominant ; la sobriété, le calme, l'économie règnent à Zoar. C'est qu'ils ont eu des initiateurs dépourvus d'idées élevées, mais fort entendus pour conduire les entreprises pratiques. D'Economy on retrouve chez les Separatists la prospérité ; les hommes et les choses n'y portent pas partout cette marque qui dénotait chez Georges Rapp des préoccupations de perfectionnement social.

Comme tous les communistes que M. Nordhoff a visités, les Zoarites atteignent en général un âge avancé. De leur culte, il n'y a guère à dire, sinon qu'il évite avec soin toute pompe. Leurs vertus ont un caractère altruiste très prononcé : « leur chef et fondateur leur enseigna le sacrifice de soi-même, un désir des choses du ciel, la tempérance ou modération en toutes choses, la préférence d'autrui à eux-mêmes, le contentement... (1) ».

(1) NORDHOFF, p. 113 : *Their leader and founder taught them...*

6. — NEW HARMONY

Le phalanstère de New Harmony (Indiana), qui a subsisté pendant longtemps, ne fut jamais qu'une communauté mitigée. Le doctrine sociale de Robert Owen, son fondateur, était cependant catégorique : « L'homme... n'est ni bon ni méchant par nature ; la condition où il prend naissance, l'éducation qu'il reçoit, les influences qu'il subit, déterminent en lui des penchants qui deviennent irrésistibles. Il est donc absurde et odieux de le rendre responsable de ses actes ; les châtimens et les mépris sont des injustices, de même que les distinctions et les récompenses sont des abus ; tous les hommes, égaux en moralité et en valeur personnelle, apportent en naissant des droits égaux ; la conclusion pratique de cette doctrine est le communisme, c'est-à-dire la mise en commun et le partage égal de tous les biens et avantages de ce monde (1) ». Or dans sa colonie de New Harmony Robert Owen avait attiré, suivant l'expression de Louis Reybaud, « les âmes enthousiastes et mobiles, les existences déclassées et suspectes, qui s'agitent toujours à l'entour de la nouveauté (2) ». C'étaient bien là les hommes les moins propres à se plier au régime de pareils principes et, de prime abord, l'insuccès de sa tentative n'a rien qui étonne.

(1) A. COCHUT, *Revue des Deux-Mondes*, 1841, t. XXVI, p. 471.
— E. RECLUS, t. XVI, p. 787. — L.-A. BERTRAND, pp. 240-241.

(2) A. COCHUT, *idem*, pp. 472-473.

7. — MORMONS (1)

Il serait oiseux de décrire après tant d'auteurs l'organisation de la famille mormone ; au surplus, la polygamie n'est autre chose qu'un communisme domestique et essentiellement privé. Notre objet est de jeter un coup d'œil sur les vicissitudes du peuple et de l'Eglise mormone, puis d'examiner quelles étaient les conceptions de leurs apôtres relativement à la communauté des biens et d'en constater l'échec pratique.

L'Eglise mormone fut fondée le 6 avril 1830, dans une petite maison du village de Manchester (N. Y.), sur le pied de six membres. Son premier temple s'éleva à Kirtland, non loin du lac Erié.

Persécutés et chassés du Missouri, ils allèrent s'établir dans l'Illinois, à Nauvoo. La nouvelle ville obtint de la législature de Springfield une charte constitutionnelle, qui lui octroyait presque le régime d'une ville libre (1840). En 1844, les Mormons sont 150.000 (?) sur tous les points du globe, dont 16.000 à Nauvoo. Ce développement extraordinaire et l'influence qu'il leur valait dans l'Etat d'Illinois allumèrent les luttes entre eux et les autorités locales. Joseph Smith, leur chef, et plusieurs Mormons notables, d'abord emprisonnés, furent fusillés à la suite d'une procédure sommaire. Brigham Young succéda à Smith en qualité de pontife spirituel et temporel. Il présida à l'évacuation de Nauvoo et à l'exode hors

(1) L.-A. BERTRAND. — J. REMY. — E. RECLUS, t. XVI, pp. 466, 532, 583, 612-614 et 779-780, — DIXON, *Tour du Monde*, 1876, 1^{er} semestre. — PAUL TOUTAIN, pp. 129-130 et 144.

de l'Illinois. Après des pérégrinations riches en incidents, les Mormons arrivaient dans leur Terre promise, sur les bords du lac Salé. Sous la direction de Brigham Young, la colonie prit un rapide essor ; l'agriculture et l'industrie y rivalisèrent avec celles des régions favorisées de l'Union. Cependant, en 1857, l'armée fédérale fit contre les Mormons une campagne infructueuse. En 1861, la pacification survint. Un fait ressort de cet exposé : « Quoi qu'on en dise, ce n'est point comme secte religieuse que le mormonisme entra en conflit avec la république américaine, mais comme Etat distinct et rebelle, ayant ses lois propres, ses institutions particulières, telles que la polygamie avouée, son gouvernement et sa politique indépendante » (1).

Aujourd'hui (1890), les Saints des derniers jours sont menacés de ruine dans leur foyer même. Il existe bien « 144.352 Mormons en 425 communautés religieuses, groupées dans l'Utah, et sporadiquement distribuées en vingt-un autres Etats ou territoires ». Mais les colons étrangers à leur secte ont conquis la majorité dans Salt Lake City, et les Mormons n'ont plus la prépondérance du nombre que dans une partie des campagnes (2).

La mise en commun de l'ensemble des biens individuels, avons-nous dit, n'a jamais existé chez les Mormons. Citons en ce sens un trait significatif rapporté par un voyageur français : « Brigham, écrit J. Remy, conseille à son peuple, nous l'avons entendu de nos propres oreilles, de tuer sans juge-

(1) E. RECLUS, t. XVI, pp. 779-780.

(2) E. RECLUS, t. XVI, pp. 779-780.

ment tout voleur pris sur le fait » (1). D'ailleurs, par la plume de leurs écrivains, les Mormons se défendent d'avoir institué un système communiste, du moins au sens que les contemporains attachent à ce mot. Un Français converti au mormonisme repousse ainsi cette assimilation : « Un écrivain catholique d'un grand talent a dit que : « les Mormons étaient des socialistes de la pire espèce ». « Suivant les protestants, plus injustes encore à notre égard, même dans l'ancien monde, l'établissement des Mormons sur les bords du Lac Salé est la plus grande tentative communiste de notre époque ». « Il faudrait cependant s'entendre... les tentatives vraiment communistes qui se sont produites de nos jours diffèrent essentiellement de la nôtre dans leur objet comme dans leur résultat » (2). Puis, L.-A. Bertrand décrit les échecs qu'ont éprouvés Robert Owen, Cabet et Considérant, et il en donne cette raison : « Que diriez-vous d'un architecte qui s'aviserait de vouloir bâtir en l'air ? Robert Owen, Cabet et Victor Considérant, ayant tenté de construire leur cité sur le néant du matérialisme, ont tous les trois commis une faute plus grave encore ». Et à l'impuissance des socialistes l'auteur oppose les résultats qu'ont obtenus les Mormons (3).

Il est évident que les écrivains pris à partie par notre mormon compatriote, par les termes de socialistes et de communistes, visaient surtout la pluralité des femmes. Le soin avec lequel Bertrand évite

(1) JULES REMY, t. I, p. 187.

(2) L.-A. Bertrand, p. 239.

(3) Idem, pp. 240-241, 242 (phrase citée), 243-244, 253 et 258-259.

de passer pour un communiste, n'en a pas moins son intérêt, en ce qu'il montre quel était l'état d'esprit des Mormons vis-à-vis de l'opinion étrangère. La condamnation pratique que cet auteur prononce du matérialisme, pris comme base d'une société, nous amène à la question du fondement du communisme tel que les Mormons l'entendaient. Ce point rentre dans la troisième partie.

Nous avons à nous rendre compte ici des caractères spéciaux et de l'étendue de cette communauté des biens. La mise en commun des biens chez les Mormons est prescrite par la loi « de stricte consécration ». Cette loi, nous dit L.-A. Bertrand, était « un système unitaire d'une grande simplicité, qui embrassait et réglait toutes les relations sociales des citoyens. Elle leur enjoignait de consacrer annuellement tous les produits de leurs fermes, de leurs usines et de leurs ateliers, sauf ce qui leur était nécessaire pour leurs besoins immédiats » (1). Le même auteur indique plus loin le programme économique des Saints. Afin d'éviter que l'égalité une fois établie soit peu à peu détruite par le cours naturel des événements, il ne sera fait « aucune subversion violente, aucun partage égal des propriétés, ni aucun partage quelconque ; il établira le règne de l'égalité parmi les saints, non par une répartition égale ou inégale, mais par l'union intime des propriétés, par la complète fusion des richesses nationales ». Voici la façon positive dont ils procéderont : d'individuelle « la propriété deviendra nationale. Chaque membre de l'Eglise sera copropriétaire des biens du fonds général.

(1) L.-A. BERTRAND, p. 251.

Obligatoire pour tous, le travail intellectuel ou manuel sera le commun lot des Saints ».

« Chaque famille exercera donc une industrie, en maniant des capitaux plus ou moins considérables, selon la nature ou l'importance de cette industrie. » Chaque année, l'exploitant de cette industrie quelle qu'elle soit rendra compte de sa gestion « à des chefs élus par le peuple ».

Pour son entretien particulier, on délivrera annuellement à chaque famille une quantité suffisante d'objets de consommation, « suivant un maximum basé sur l'état de la prospérité publique, et sur le nombre d'individus qui composeront chaque famille. De là naîtra la plus parfaite égalité, et cette égalité pourra de cette façon se maintenir indéfiniment ».

L'instruction publique aux différents degrés sera ouverte à tous les enfants des deux sexes. Chacun suivra sa carrière préférée. Le plus pauvre émigrant, dès son arrivée, sera « aussi convenablement logé et meublé qu'aucun de ses frères ».

Le commerce, sous toutes ses formes, continuera à se faire librement. La somme des capitaux alloués aux chefs d'entreprise variera suivant l'importance de l'industrie, la responsabilité suivra la même proportion (1).

Telle est la théorie mormone de la communauté des biens. En fait, et le point de vue pratique est le nôtre, Joseph Smith dans le Missouri, plus tard Brigham Young dans l'Utah adjurèrent en vain le gros des fidèles de se soumettre à la loi de stricte consécration. Le premier ne réussit à convaincre qu'un

(1) L.-A. BERTRAND, pp. 254-258.

petit nombre de Saints, dont les capitaux, déposés dans des banques anonymes, servirent à créer un embryon de capital commun (1). Aussi fut-il obligé d'admettre un mode de consécration mitigé, tout en réservant dans son intégrité le principe. La loi provisoire qui fut appliquée exigeait « des saints seulement la dîme annuelle des produits et revenus, leur laissant la jouissance intégrale du surplus. » Encore les Mormons ne se prêtèrent-ils que de mauvaise grâce à l'application de ces mesures. Néanmoins, dit Bertrand, « la Présidence, le collège des douze, les autres autorités, les membres les plus anciens de l'Église » ne se découragent pas, et après avoir eux-mêmes consacré tous leurs biens, « s'occupent activement de disposer le peuple à mettre en pratique la loi parfaite d'unité et d'égalité. » Vains efforts. La loi de stricte consécration reste très peu goûtée. La masse des Mormons demeurera également insensible aux prédictions de béatitude éternelle que Brigham Young prodigue aux communistes volontaires. Elle ne se laissera pas plus tenter par l'appât honorifique de l'Ordre des fils d'Enoch. Ceux qui feront le sacrifice de leur fortune seront presque tous des nouveaux venus ou des indigents heureux de rencontrer une communauté secourable (2).

Toutefois l'impôt de la dîme que payent tous les Mormons constitue un pâle semblant de communisme. Le plus souvent acquittée en nature, ses produits sont

(1) Ces capitaux furent plus tard remboursés à ceux qui les avaient versés.

(2) L.-A. BERTRAND, pp. 251-253. — W.-H. DIXON, *Tour du Monde*, 1876, t. I, pp. 162-163.

recueillis dans d'immenses magasins situés dans l'intérieur de la métropole. Ils sont affectés aux frais de l'Église, à l'entretien des veuves et des orphelins et des missionnaires, à celui des indigents en attendant qu'on leur ait procuré du travail, enfin à la satisfaction des premiers besoins des immigrants. Les prix de la farine et du froment vendus aux bureaux et aux magasins de la dîme sont invariables (1).

8. — PERFECTIONISTS (2)

Plus hardis que les Mormons, les Perfectionists d'Oneida et de Wallingford ont, pendant la durée d'une génération, réalisé la communauté complète des personnes en même temps que celle des biens. Outre son histoire, trois points sollicitent l'attention sur cette société plus qu'originale : la communauté des personnes, la communauté des biens ou la vie quotidienne et l'administration du travail, l'institution du « Criticism. » En dernier lieu, nous assisterons à sa dissolution.

Les Perfectionists étaient presque tous américains d'origine. Leur fondateur, John Humphrey Noyes, naquit en 1811, dans le Vermont, d'une famille bourgeoise. Il étudia d'abord le droit, puis il l'abandonna pour la théologie. En 1834, il avait inventé la doctrine du Perfectionism et se mit à la répandre. En 1847, ses adhérents n'étaient encore qu'au nombre de quarante, ils appartenaient à différents États. Mais il

(1) L.-A. BERTRAND, pp. 259-261.

(2) NORDHOFF, pp. 259-301. — PAUL TOUTAIN, pp. 163-166. — G. DE MOLINARI, *La Viriculture*, 1897 : appendice EE, pp. 245-250.

semble que Noyes était en correspondance avec de petits groupes de Perfectionists répandus dans d'autres États et disposés à le prendre pour chef.

Les commencements furent difficiles. Ils s'étaient d'abord établis à Putney (Vermont); la population les chassa, sur le bruit qu'ils pratiquaient des rapports sexuels particuliers (1846). A la fin, le noyau des Perfectionists se fixa à Oneida (N. Y. Madison C^y), en compagnie de coreligionnaires (1848). Ils n'avaient rien, étaient très mal logés et ne possédaient pour tout terrain qu'une friche. Néanmoins, cette installation servit de point de départ à la fondation de plusieurs colonies perfectionists, dont une à Brooklyn (1849). Mais plus tard, ces petites communautés se fondirent toutes avec Oneida. Seule, la florissante colonie de Wallingford (Conn.) a subsisté en dehors d'elle; elle a, du reste, sa propriété et tous ses intérêts communs avec Oneida. Les premiers adhérents se recrutèrent principalement parmi les cultivateurs de la Nouvelle-Angleterre. Noyes et plusieurs autres membres apportèrent à la communauté des sommes importantes.

Dans leurs travaux, les Perfectionists montrèrent une grande persévérance. Pour le début, ils se livrèrent surtout à l'agriculture et à l'horticulture; ils construisirent aussi un moulin et des ateliers de forgeron. Leurs divers produits furent vite appréciés du voisinage. Dès l'année 1857, ils enregistraient d'importants bénéfices annuels (1). Ils créèrent entre

(1) Bénéfice net des deux sociétés en 1864 : 61.382 dollars (voir NORDHOFF, p. 262, *Tableau statistique*).

autres des manufactures pour la fabrication de divers menus objets et une usine à soie.

En 1872, Oneida et Wallingford s'arrondissent par l'acquisition de vastes terrains. En même temps, des maisons et des magasins confortables sont construits aux deux endroits et un certain nombre d'industries sont installées (1). La production littéraire n'est pas demeurée en arrière. Leur journal *The Circular* est, paraît-il, rédigé dans un style supérieur, et ils ont le don des annonces humoristiques (2). Le secret d'être morose sur la voie de la perfection !

Cependant, la population s'est développée. Elle s'élève, en 1874, à 283 personnes qui se décomposent en 131 hommes et 152 femmes. Les sociétaires, suivant le besoin, habitent l'une ou l'autre des deux colonies. Ils emploient un nombre de travailleurs du dehors presque égal au leur ; ces auxiliaires salariés n'ont qu'à se louer des traitements dont ils sont l'objet.

Nous avons vu que la plupart des Perfectionists étaient d'anciens cultivateurs. Les autres professions sont représentées par des hommes de loi, des hommes d'église, des négociants, des médecins, des professeurs. Les demandes d'admission arrivent en grand nombre ; il en est venu deux cents en 1873. Les Perfectionists n'y donnent pas suite. A un moment, cependant, ils avaient songé à fonder dans ce but une nouvelle colonie.

La communauté des personnes qu'avaient adoptée

(1) V. *Statistique de la production et de la richesse* : NORDHOFF, p. 264.

(2) NORDHOFF en reproduit de curieux spécimens : v. pp. 266-268.

les Perfectionists était l'article capital de leur programme. Noyes disait de ses sectateurs : « Ils doivent être *Perfectionists* avant d'être *Communistes* (1) ». Elle consistait à substituer au mariage simple le *mariage complexe*. « Ils entourent, dit M. Nordhoff, cette combinaison singulière et, autant que je sache, sans précédent de polygamie et de polyandrie, de certaines restrictions religieuses et sociales. Mais ils affirment qu'il n'existe aucune différence intrinsèque entre la propriété sur les personnes et la propriété sur les choses, et que le même esprit qui a aboli l'exclusivisme en ce qui regarde l'argent détruirait, si les circonstances lui ouvraient pleine carrière, l'exclusivisme en ce qui concerne les femmes et les enfants (2). » L'appel des Perfectionists a été entendu par un trop grand nombre d'hommes mariés et de pères, qui sont venus se joindre à la société avec leur famille.

Le mariage complexe avait pour but de détruire ce qu'ils appelaient « un attachement exclusif et idolâtre » ou encore « un amour personnel. » En d'autres termes, l'attachement et la fidélité réciproques de deux personnes était prohibé. En son lieu et place, « on constituait des unions passagères, mais quasi-légales (au point de vue d'Oneida) entre les divers individus du groupe (choisis d'avance parmi les sujets les mieux conformés). Il n'y avait pas de promiscuité. C'étaient des unions régulières, valables pour la durée de l'*experiment* (3). »

(1) NORDHOFF, p. 275.

(2) NORDHOFF, pp. 271-272 : *They surround this singular...*

(3) G. DE MOLINARI, *op. cit.*, pp. 246-247.

La destruction de l' « amour personnel » était le but négatif du mariage complexe. Il avait un but positif qui était la création, dans ce haras humain, d'une race moralement et physiquement supérieure (1). On ne recherche pas uniquement la qualité des rejetons ; des calculs dignes d'une ferme modèle en prévoient mathématiquement le nombre. Ces pratiques se jugent par elles-mêmes.

Passons à la vie des Perfectionists et à l'administration du travail. La ferme ou domaine de la communauté d'Oneida est bien située, a bon sol et est abondamment arrosée. Oneida réalise le type par excellence de la communauté à « habitation unitaire. » Tous les sociétaires sont, en effet, logés dans le « dwelling house, » grand bâtiment de brique dont l'architecture lutte de prétention et de mauvais goût, mais qui offre les avantages du confort intérieur. Une aile est consacrée aux enfants. Il y a deux grandes chambres de famille et un nombre considérable de chambres à coucher. L'école, la bibliothèque, etc..., occupent des édifices séparés. Dans le domaine industriel, les Perfectionists ont d'importantes manufactures. La ferme est en grande partie couverte de vergers très productifs ; des arbres d'ornement ombragent la pelouse qui s'étend auprès de la maison d'habitation.

L'administration, d'après M. Nordhoff, est « parfaite et complète ». Elle comprend, d'une part, trente et un comités permanents ; d'autre part, quarante-huit départements entre lesquels sont répartis les devoirs

(1) NORDHOFF, p. 288 : l'auteur a trouvé les femmes inférieures aux hommes.

de l'administration. Le fonctionnement de cet appareil compliqué est satisfaisant. Tous les dimanches au matin se réunit le « Business Board », conseil composé notamment des têtes de tous les départements et qui discute la besogne de la semaine écoulée. Il tient une réunion spéciale pour examiner celle de l'année qui vient de finir. Les femmes trouvent place dans les comités, sur le pied de l'égalité avec les hommes.

Autant que possible, la répartition des tâches est faite selon le goût de chaque travailleur. La durée du travail n'est pas très longue, mais les Perfectionists la compensent par leur extrême industrie. Les tâches quotidiennes sont accomplies joyeusement et terminées avec le même entrain, la plupart des ouvriers ayant la direction d'un département. Aucun signal n'annonce le commencement ni la fin du travail. Ceux qui vaquent aux tâches les moins agréables sont plus souvent changés. Les corvées et les besognes pénibles sont faites par les travailleurs loués.

Sans doute par un souci d'hygiène, les Perfectionists s'interdisent le tabac et les liqueurs fortes.

A la fin de l'année chaque membre dresse un état détaillé des vêtements dont il présume avoir besoin durant celle qui va s'ouvrir. Il les choisit lui-même. La valeur n'en doit pas dépasser une somme déterminée.

L'instruction est très développée à Oneida ; on encourage les enfants à poursuivre leurs études le plus loin possible et les mieux doués sont même envoyés dans certaines écoles spéciales des Etats-Unis. A ce point de vue, la communauté d'Oneida, absolue entre toutes, puisqu'elle s'étend aux personnes comme aux

biens, est peut-être, par contre, la plus ouverte au monde extérieur. Les Perfectionists dirigent l'éducation professionnelle de telle sorte que les jeunes gens et les jeunes filles se forment successivement à plusieurs emplois différents. Dans l'industrie, ils font preuve d'un esprit d'invention et de perfectionnement très développé. Les distractions de la société sont, tour à tour les promenades et les jeux en plein air, les conversations, la lecture, la musique, la danse et les jeux de société.

Grande est la fidélité des membres ; un très petit nombre seulement ont quitté la communauté et de ceux-là plusieurs lui sont revenus.

L'institution fondamentale des Perfectionists, la pierre angulaire de la vie commune aux yeux de Noyes et de ses successeurs est le « Criticism ». Voici en quoi il consiste : chaque sociétaire, de temps à autre, s'entend faire par un nombre plus ou moins grand de sociétaires la revue et la critique point ménagée de sa vie et spécialement de ses fautes. Certains affrontent la critique de toute la communauté réunie.

Cependant la communauté d'Oneida, en dépit ou plutôt en raison de son état florissant, a fini par se transformer en une société par actions. Le communisme des biens et des personnes y avait duré 33 ans. Les propriétés considérables que les Perfectionists avaient accumulées ont été alors partagées entre les adhérents, au prorata de leurs « années de service » ; les femmes ont reçu des parts égales à celles des hommes. Il a été attribué une annuité aux enfants nés dans la communauté.

« Les cinq branches d'industrie établies par la

communauté, lit-on dans M. G. Noyes Miller, ont continué d'être exercées sans interruption, et elles donnent des dividendes suffisants pour procurer à ses membres une existence confortable. Les jeunes gens se sont mariés entre eux après la dissolution de la société communiste et ils ont créé d'heureuses familles. M. Noyes, qui en était le directeur, est mort en 1886, et ses successeurs ont résisté à la tentation de former de petites communautés, dans la ferme croyance que sous sa direction inspirée ils ont fourni au monde un heureux modèle dont profiteront les éducateurs futurs d'un état de société beaucoup plus vaste et plus parfait ». Sur quoi M. de Molinari, à qui nous empruntons cette citation, fait la réflexion suivante : « En attendant, malgré le bonheur que cette société communiste procurait à ses membres, elle s'est dissoute ; ce qui ne prouve pas précisément que le régime de la communauté soit préférable à celui de la propriété individualisée (1) ». M. Nordhoff, de son côté, rapporte que la jeunesse ne subissait qu'avec une souffrance non dissimulée le régime de la communauté des personnes (2).

9. — AMANA (3)

Plus vivace que celles des Perfectionists, plus essentiellement fermée au monde extérieur, la colonie des Inspirationists ou Eben Ezer subsistait toujours en 1890, bien que réduite à quatre centres. Les

(1) G. DE MOLINARI, *op. cit.*, pp. 245-246.

(2) NORDHOFF, p. 277.

(3) Idem, pp. 25-59. — E. RECLUS, pp. 467-468 et 786-787.

« Where Inspiration's Gemeinden » ou Congrégations de la vraie inspiration sont une société communiste établie dans l'Etat d'Iowa, entre Iowa City et Des-moines, à soixante-quatorze milles à l'ouest de Davenport. A la date de 1875, Amana se compose de sept petites villes, assises au milieu de « coteaux onduleux couverts de prairies, de champs et de vergers (1) ». Elle enregistre 1.450 membres et possède environ 25.000 acres de terre (2). Les sociétaires travaillent à l'agriculture et ont diverses manufactures. Ils vivent au milieu d'une grande prospérité.

Les Inspirationists proclament que la base de leur organisation est la religion. Leur chef religieux — c'était une femme en 1875 (3) — reçoit directement l'inspiration de Dieu.

Venus d'Allemagne (1842), ils avaient eu pour première résidence Eben Ezer, près de Buffalo.

Ils ont publié plus de cent volumes, notamment sur l'histoire de leur religion. Ils continuent à recruter des adhérents ; ils payent les dépenses des familles pauvres qu'admet leur chef.

Un ouvrage, paru en 1785, fait remonter le « Travail de l'Inspiration » à l'année 1719. Il se manifesta d'abord en Suisse. C'est en Allemagne, à Armenburg, que les Inspirationists se réunirent pour la première fois en grand nombre. Sous la direction de Christian Metz et de quelques autres, de 1825 à 1839, ils

(1) E. RECLUS, t. XVI, pp. 467-468.

(2) Environ 10.000 hectares.

(3) Fait susceptible d'étonner quelque peu, étant donné, comme on le verra plus loin, que les femmes, à Amana, sont reléguées au second plan.

louèrent leur travail dans des manufactures et se firent une existence aisée. En 1842, avec quatre compagnons Metz gagna l'Amérique, dans le dessein d'y préparer une installation à ses fidèles. Pendant leur séjour en Allemagne, ils n'étaient pas communistes. Plusieurs d'entre eux apportaient de grosses sommes. En Amérique, l'inspiration décida qu'ils vivraient en communauté, chacun autant que possible travaillant selon ses aptitudes. De 1855 à 1865, ils accomplirent heureusement leur transfert d'Eben Ezer à Amana.

L'état social et économique de la communauté, en 1875, montrera qu'ils n'ont pas eu à le regretter. Le nom d'Amana est tiré de la Bible. Des sept villages, le plus important, Amana renferme quatre cent cinquante habitants; le moindre, East Amana, en a cent vingt-cinq (1). Dans chaque village, il existe un magasin-entrepôt, une auberge et la série des fournisseurs usuels.

A l'inverse d'Oneida, chaque famille a sa maison. Les nouveaux mariés d'ordinaire vivent plusieurs années avec les parents de l'un d'eux; nous avons rencontré cet usage au Paraguay. Les repas sont pris en commun dans plusieurs « cook houses »; les hommes, les femmes et les enfants sont assis à des tables distinctes, « afin de prévenir les sottes conversations et le badinage ». La cuisine est faite dans chaque « cook house » par des jeunes femmes que surveillent des matrones.

Les professions ont respectivement leurs chefs; ils concertent tous les soirs les travaux du lendemain.

(1) V. NORDHOFF, p. 31 : noms, population et spécialité de chaque village.

Un travail réclame-t-il un grand nombre de bras, la moisson par exemple, on met à contribution les autres métiers.

L'instruction a surtout un caractère pratique et religieux. On apprend le tricot aux enfants des deux sexes, de manière à leur inculquer des habitudes industrielles et à bannir les jeux violents. On enseigne la notation musicale, mais en dehors de tout instrument. En fait de notions intellectuelles, les enfants étudient presque uniquement la religion. Les femmes sont peu prisées. On prend grand soin de tenir les deux sexes complètement séparés, sauf les enfants à l'école. Le mariage est permis, mais il est considéré avec peu de faveur et les jeunes gens ne peuvent le contracter qu'à partir de vingt-quatre ans. Les célibataires sont répartis entre les différentes familles.

Le gouvernement civil ou temporel est confié à treize « trustees » ou commissaires, choisis chaque année par la totalité des hommes. Les trustees élisent le président de la société ; ils manient les fonds et président aux « temporalités ». Tous les ans on rassemble les comptes des diverses industries inscrits sur les livres séparés de chaque village et on fait la balance du total.

En partie à cause de la fréquence des exercices religieux, la somme de travail est très modérée, ce qui n'empêche pas les Inspirationists d'être d'excellents cultivateurs. Ils se sont distingués aussi dans l'exécution de leurs travaux publics. Les produits de l'industrie sont assez abondants, pour que l'exportation atteigne New-York. Ils disposent d'un nombreux bétail. Enfin la société, non seulement libre de toute

dette, possède même un fonds de réserve considérable. En revanche, les arts sont à peu près inconnus à Amana. Quant aux assemblées religieuses, elles sont présidées par le nombreux corps des elders, dont les membres sont pris parmi les hommes jugés les plus pieux. Quatre ou cinq des elders les plus âgés et les plus expérimentés discutent, en outre, le matin sur la besogne courante. Les adhérents sont en majorité Luthériens; ils ont aussi parmi eux d'anciens catholiques et, croit M. Nordhoff, quelques juifs.

Les vêtements et les articles autres que les aliments donnent lieu à des allocations annuelles et individuelles, qui varient suivant une certaine échelle d'après l'âge et la position des habitants. Avec cette allocation ils se procurent au magasin du village ce qui leur est nécessaire. Les bijoux sont proscrits.

Les Inspirationists sont de nationalité allemande et suisse. Quelques-uns descendent des anciens colons hollandais de la Pensylvanie. Ils reçoivent du dehors beaucoup de demandes d'admission. Le temps d'épreuve pour les novices dure deux ans.

La plupart des membres sont issus de conditions manuelles. D'extérieur, ils sont calmes, d'un calme qui n'est pas exempt de lourdeur et se montrent enchantés de la vie qu'ils mènent. Ici comme dans d'autres communautés, les cerveaux ne sont guère surmenés. Ils se flattent de réunir l'égalité absolue, la sécurité pour leurs familles, une nourriture planétaire, une indépendance de maître. Observons ici avec M. Nordhoff que la vie en commun semble convenir spécialement au paysan germanique; car il a des goûts simples, frugaux et peu voyageurs, du moins quand sa résidence lui plaît.

10. — BISHOP HILL (1)

Les membres de la communauté de Bishop Hill étaient des Suédois de la région d'Helsingland. Ils étaient Piétistes et Séparatistes par rapport à l'Eglise officielle. La plupart se livraient à l'agriculture. Bien qu'ils vécussent très éparpillés dans un vaste district, ils avaient entre eux un double lien : certaines doctrines spéciales et les efforts de leurs prédicateurs. Vers 1830, ils commencèrent à former une véritable secte. En 1843, l'énergique Janson, leur principal prédicateur, leur apprit que leur devoir était de pratiquer comme les fidèles de la primitive Eglise : 1^o une vie humble et de prière ; 2^o l'égalité des conditions ; 3^o la communauté de propriété.

Mais le gouvernement s'alarma de ces doctrines, et les Jansonistes connurent les amendes et la prison. Aussi, en 1845, envoyèrent-ils un des leurs, Olaf Olson, aux Etats-Unis, avec la mission de leur y chercher un refuge. Olson en arrêta un au comté d'Henry, dans l'Illinois. Après leur avoir défendu de s'embarquer, le roi de Suède finit par les laisser partir. Ils arrivèrent à leur lieu d'élection en 1846. Deux années plus tard, ils y étaient quatre-vingts et nommaient leur colonie Bishop Hill, en souvenir d'une éminence de leur pays natal.

Les premières années furent très pénibles. Un travail intense, qu'ils prolongeaient souvent toute la nuit, pouvait seul leur donner la nourriture, du len-

(1) NORDHOFF, pp. 343-349. — MICHAEL A. MIKKELSEN dans : *Church and State Columbus and America*, pp. 5-81.

demain. Logés dans des cavernes, ils souffrirent de toutes sortes de maladies.

A la fin la fortune sourit aux colons. En 1850, bien qu'encore endettés, ils avaient bâti un certain nombre de maisons de brique et monté plusieurs ateliers pour les métiers usuels et quelques petites industries agricoles. Ils avaient aussi fondé une école. En 1853, ils obtenaient de la législature de l'Illinois une charte d'incorporation, en vertu de laquelle ils possédèrent leur terrain et purent trafiquer *en tant qu'association et au nom de leurs trustees*.

Ils se constituèrent peu à peu un excellent troupeau de gros bétail. Ils réalisèrent des bénéfices considérables, en fabriquant des charrettes pour les cultivateurs voisins, en établissant un moulin et en participant à la construction d'une ligne ferrée. Alors ils se bâtirent des maisons solides et d'agréable aspect.

En 1859, les Jansonistes se trouvaient à l'apogée de leur fortune. Grâce à l'activité économique de la communauté, chacun de ses membres jouissait d'un degré assez élevé de confort.

Les familles vivaient isolément, mais prenaient les repas dans un même local. Les vêtements leur étaient fournis par un magasin commun. Les travailleurs étaient dirigés par des foremen, mais peu astreints. La société n'avait ni président ni chef. Il y avait seulement un corps de trustees, qui étaient chargés de présider à ses affaires et qui faisaient des rapports à la communauté.

La vie intellectuelle était réduite à la lecture de la Bible. Il n'existait pas de bibliothèque. Les Jansonistes, en outre, désapprouvaient les amusements, comme développant le goût du monde.

Cependant, on découvrit, en 1859, que la jeunesse abhorrait la vie communiste. En l'absence d'un pouvoir sérieux et fort, ce mécontentement ne pouvait être ni réprimé, ni dissipé soit par des concessions soit par des mesures raisonnables. Qu'advint-il ? Les jeunes gens ayant gagné quelques anciens il se forma deux partis. Celui du *statu quo*, qui comprenait les deux tiers des sociétaires, se fit attribuer la part de biens et propriétés qui lui revenait et continua à vivre en communauté. Celui de Janson résolut de tenter un effort individualiste et en 1861, ceux qui le composaient divisèrent leur part en autant de lots individuels. Quant aux partisans d'Olson, ils en vinrent à former trois fractions. Si bien qu'en 1862, la propriété ayant été divisée de même parmi eux, la communauté avait cessé d'exister.

A la date de 1875, « la plupart des anciens communistes vivent heureux sur leurs petites fermes (1) ». Pour la colonie, elle s'achemine lentement à sa disparition.

11. — AURORA et BETHEL (2)

La colonie d'Aurora (Oregon) est située sur la ligne ferrée Oregon and California, le long de laquelle on la connaît sous le nom de Dutchdown. Sur un tertre s'élève une grande église en bois. Les alentours sont parsemés d'un certain nombre de maisons de vastes proportions et hautes de trois étages. L'une d'elles est un hôtel renommé qui sert de villégiature d'été

(1) NORDHOFF, p. 349.

(2) Idem, pp. 305-330. — E RECLUS, t. XVI, pp. 786-787.

aux habitants de Portland. Les communistes d'Aurora communiquent dans une autre occasion avec le monde extérieur, lorsqu'ils tiennent le restaurant de Salem, pendant la foire d'agriculture de l'État.

Aurora n'est qu'un rejeton de la colonie de Bethel, communauté fondée dans le Missouri, au comté de Shelby et constituée d'après les mêmes principes. En 1875, les deux colonies ont encore pour commun chef le docteur Keil, leur fondateur. D'origine prussienne, Keil est né en 1811. Il était marchand de modes. Il tourna au mysticisme, puis il semble avoir donné dans le magnétisme et en avoir usé comme d'un agent curatif. Il se prétendait possesseur d'un mystérieux volume écrit avec du sang humain et renfermant des recettes de médecine. Puis il se fit méthodiste et là-dessus brûla son livre avec de bizarres formalités. Bientôt il abandonnait le méthodisme, pour former une secte originale. On raconte qu'il réunit un certain nombre d'Allemands et qu'il se donna à eux comme devant être l'objet d'un culte et plus tard comme étant l'un des deux témoins du *Livre de Révélation*.

C'est en 1844, qu'accompagné de ses sectateurs, parmi lesquels se trouvaient par hasard quelques dissidents d'Economy (1) et qui étaient tous Allemands, il alla débiter à peu près sans ressources à 48 milles d'Hannibal, dans le comté alors nouveau de Shelby (Missouri). Peu à peu des retardataires vinrent se grouper autour d'eux. Il établirent plusieurs manufactures et fondèrent une ville.

(1) Il fit le plan d'une communauté quelque peu semblable à Harmony, moins le célibat.

La colonie de Bethel se développa. Keil prétendit alors fonder une plus vaste colonie sur la côte du Pacifique. Dans ce but, il partit avec dix ou douze familles, en 1855. En 1856, les émigrants étaient parvenus à l'emplacement d'Aurora, à quelque distance de l'Océan ; le gros de la troupe s'arrêta et commença par défricher les sapins. A force de travail et de privations, ils purent acheter de grasses prairies du voisinage.

Voici les principes sociaux qui furent mis en vigueur à Aurora :

1° Tout gouvernement doit être paternel, à l'imitation de celui de Dieu.

2° C'est pourquoi les sociétés, à l'instar de la famille, auront tous intérêts et propriétés en commun ; tous les membres travailleront fidèlement pour le bien général et vivront sur le trésor de la société.

3° Mais la vie de famille est entièrement maintenue, le mariage respecté et chaque famille a sa maison ou son appartement séparé.

4° Le docteur Keil tire cette communauté des biens d'une interprétation poussée à l'extrême du principe du Christianisme : « Aimez-vous les uns les autres ».

5° A l'école on n'enseigne aux enfants que les rudiments.

6° Le système de gouvernement est aussi simple que possible. Le docteur Keil est un autocrate ; il est assisté de quatre conseillers, qu'il a choisis parmi les membres les plus anciens. Toutefois pour les changements ou les expériences d'une importance vitale, le consentement de toute la communauté est nécessaire.

7° Il n'y pas d'heures fixées pour le travail, et

personne n'est tenu de travailler à une tâche spéciale.

8° Le « devoir intégral de l'homme » consiste dans une vie simple et une rigide économie.

9° Chaque atelier a son foreman ; on prend pour tel le professionnel le plus capable. Toutefois chaque ouvrier n'est pas confiné dans un métier unique, mais suivant les besoins, en particulier de la saison, travaille aux champs ou à la ville. C'est en prévision de cette organisation qu'on a bâti ces amples maisons, dont chacune renferme nombre d'appartements.

Outre ses différentes industries et ses établissements commerciaux, la communauté possède un entrepôt général avec lequel les voisins, non communistes, font des affaires. On a songé aux plaisirs ; il y a des maisons de festins et de danse.

Les habitants d'Aurora n'ont pas de croyance religieuse particulière, pas de vêtements, pas d'habitudes propres qui fassent d'eux des « Separatists » ou « Come Outers ». La simplicité de leurs cérémonies religieuses rappelle celle de leur vie. En proportion des résultats obtenus, la peine qu'ils se sont donnée paraît plutôt modérée. Ils emploient des travailleurs étrangers toutes les fois que la nécessité s'en fait sentir. Les paresseux et les ivrognes se trouvent éliminés de fait, la communauté ne leur fournissant pas de subsides pour remplacer ce que leur vice leur a fait dissiper. Les désertions sont rares. L'envie et la jalousie sont ignorées. Du reste, Aurora est gouvernée sur plus d'un point avec un esprit libéral. Le principe de son fondateur est qu'il faut vivre en harmonie avec les lois naturelles et divines et se confier dans la force et la sagesse de Dieu. Depuis la fondation, Aurora n'a eu ni criminels ni indigents.

Malgré les locaux qui y sont destinés, on y voit très peu de réunions, d'amusements et d'entrain. Dans leurs lectures aussi bien que dans leurs habitations et leurs jardins, ils rejettent comme superflu tout ce qui n'est pas absolument utile. Il est vrai qu'« Allemands d'humble origine » et « Hollandais de Pennsylvanie », ce sont « gens trop souvent qui n'ont pas de hautes aspirations (1) ». Puis la vie des cultivateurs de l'Orégon en général n'est pas riante. Toutefois M. Nordhoff ne doute pas que les communistes d'Aurora, grâce à l'économie de la main-d'œuvre, n'aient fait ce que l'effort individuel eût coûté deux fois plus à réaliser.

La première fondation du docteur Keil, Bethel compte, en 1875, plus de deux cents membres ou environ vingt-cinq familles. Ils sont tous de nationalité allemande. On y trouve quelques industries ainsi que les métiers courants. Les habitations, à défaut d'élégance, sont bien construites.

Le gouvernement de Bethel est présidé par un gouverneur nommé par le docteur Keil. Il est assisté de six conseillers choisis par les sociétaires et qui restent en fonctions tant qu'ils se comportent bien. Comme à Aurora, il n'est fait à la société aucun rapport sur sa situation économique.

On s'est livré à Bethel à une expérience d'individualisme : plusieurs membres mécontents avaient, en effet, réclamé le partage des propriétés de la communauté. Il y fut procédé et chacun reçut son lot. Ce partage avait été opéré « afin de laisser à chacun une absolue liberté et de voir qui étaient ceux qui

(1) NORDHOFF, p. 322.

inclinaient vers une vie individuelle et ceux qui tenaient pour la communauté ou vie non individuelle (1) ». Mais plus tard on revint au régime communiste. Toutefois les individualistes ne se virent pas tous dépouillés ce jour-là de leurs titres de propriété privée. Lors de la visite de M. Nordhoff, plusieurs de ceux à qui on les avait laissés vivaient encore. Il rencontra aussi à Bethel un ou deux cultivateurs qui n'étaient pas membres de la communauté, mais qui vivaient avec elle en parfaite harmonie. Il signale l'état florissant de la colonie.

Plus loin M. Nordhoff revient sur le libéralisme qui caractérise ou qui caractérisait alors la pratique du régime communiste dans les deux colonies sœurs : « Le trait saillant des communautés de Bethel et d'Aurora, dit-il, est le relâchement du lien qui maintient la cohésion de l'ensemble. Ils pouvaient le briser quand ils le voulaient ; au lieu de cela ils sont demeurés en communauté pendant 30 ans (2) ».

Enfin ces communistes sont très satisfaits des résultats économiques auxquels ils sont arrivés, étant donné qu'il ne se trouvait parmi eux aucun homme vraiment de métier.

La colonie d'Aurora a subsisté jusqu'à nos jours. M. E. Reclus la range parmi les « associations dites communistes qui ne sont en réalité que des groupes de serviteurs dociles laissant à leur pasteur tout le profit de leur travail... » (3).

(1) NORDHOFF, p. 326.

(2) NORDHOFF, p. 329 : *The extraordinary feature...*

(3) E. RECLUS, t. XVI, pp. 786-787.

12. — ICARIE (1).

Cette colonie de socialistes français doit sa célébrité autant à la personnalité et aux idées de son promoteur qu'aux vicissitudes qu'elle a traversées. Nous étudierons d'abord la vie et les expériences d'Etienne Cabet en Amérique, ensuite les théories qu'il a émises sur la communauté, enfin la manière dont ces théories ont été appliquées.

Né à Dijon (2 janvier 1788), Etienne Cabet fit des études libérales. Avocat, il n'eut qu'un succès médiocre au barreau de cette ville. A trente ans, il vient à Paris, dans la crainte d'être inquiété pour l'ardeur avec laquelle il avait défendu un accusé politique. Il dirige pendant quelque temps le *Journal de la Jurisprudence* de Dalloz. En 1830, obscur partisan de l'opposition libérale, il se vante d'avoir été un membre actif de la société des carbonari et se fait remarquer par son austérité comme par sa persévérance. Il est créé d'emblée par Dupont de l'Eure procureur général en Corse. Il tergiverse avant de se rendre à son poste puis, quand il y est arrivé, il y prononce un discours dans lequel il attaque la Charte. Cette incartade le fait révoquer (31 mai 1831). Il est élu député à Dijon contre le marquis de Chauvelin, lui-même ancien opposant sous la Restauration (6 juillet). A la tribune, il se montre hostile au pou-

(1) Biographie Didot, art. CABET, t. VIII, pp. 20-25. — *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, articles CABET (ET.), et *Sozialismus und Kommunismus*. — CABET, *Voyage en Icarie*. — L.-A. BERTRAND, pp. 240-241. — E. RECLUS, t. XVI, p. 467. — NORDHOFF, pp. 333-339.

voir. Il l'est au même degré dans ses écrits : dans *l'Histoire (prétendue de la Révolution de 1830)* et dans le journal ultra-démocratique « *le Populaire* ». Il est condamné à une forte amende et à deux ans de prison et se retire en Angleterre pendant cinq ans, pour prescrire sa peine.

C'est à Londres qu'Etienne Cabet devint communiste et élabora son système au point de vue théorique. Sa conversion au communisme lui vint de deux sources. Il lut l'*Utopia* de Thomas Morus. Il eut aussi connaissance d'une utopie socialiste renfermée dans le voyage simulé d'un lord W. Carisdall en Icarie et qui fut publiée plus tard à Paris (1840). Il rentre en France à la faveur de l'amnistie de 1839. Voulant mettre ce dernier écrit à la portée des ouvriers français, il en publie un extrait sous le titre *Voyage en Icarie, roman philosophique et social* (mars 1842). Cet ouvrage était marqué comme une seconde édition, car l'année précédente il avait publié sur le même sujet *Douze lettres d'un communiste à un réformiste*. Depuis son retour en France, Cabet avait fait également paraître quatre volumes d'une *Histoire de la Révolution de 1789*, œuvre de polémique. A partir de 1844, dans le but d'enregistrer les progrès de sa secte, il publia chaque année l'*Almanach Icarien*.

Cabet allait bientôt passer à la pratique. Il s'abouche à Londres avec Peters pour la concession d'une immense friche qui borde la rivière Rouge (Texas) et il publie cette nouvelle dans les colonnes du *Populaire*, les 7 et 9 janvier 1848. Dès le 17 octobre 1847, un traité avait placé cent cinquante Icariens sous son autorité absolue et lui avait abandonné la libre

disposition des fonds. Cet acte portait comme condition fondamentale que les associés se dépouilleraient au profit de la communauté de tout leur avoir ; néanmoins il y eut des dissimulations de sommes.

Le premier convoi, gros de soixante-neuf Icariens, s'embarqua le 2 février 1848, sans que le terrain eût été par avance reconnu ni délimité. Aussi à peine arrivés sur les lieux, les émigrants se virent-ils obligés de regagner la Nouvelle-Orléans. La même année, Cabet est poursuivi deux fois sur des soupçons d'escroquerie et arrêté. Pendant la Révolution de 1848, il reste du côté de l'ordre et aide même le gouvernement provisoire. Un second départ eut lieu, puis lui-même partit à la fin de cette année ; le 6 janvier 1849, il écrivait de New-York à ses amis. Cependant il était cité en justice avec son associé Krolikowski ; celui-ci fut acquitté, Cabet fut condamné par défaut, pour escroquerie, à deux ans de prison (30 septembre 1849).

A son arrivée au Texas, Cabet trouve deux camps rivaux : l'un voulait dissoudre la communauté, l'autre la transférer ou en mieux déterminer l'emplacement.

La minorité se disperse, le gros des colons se transporte à Nauvoo, sur le Mississipi, d'où les Mormons avaient émigré en 1847 (mai 1850). Le bruit de sa condamnation étant parvenu en Icarie, Cabet publie pour sa défense un gros mémoire (10 novembre 1849). Le 1^{er} juin 1850, l'assemblée de Nauvoo, par un vote, lui renouvelle son absolue confiance. Il rentre à Paris à la fin de 1850. Il avait été choisi par les deux cent trente délégués du Conclave de Paris pour son premier candidat à la députation ; il ne fut pas élu. Il avait, d'autre part, fait paraître un

mémoire anticipé pour sa justification. Ensuite, à l'expiration du délai qui lui avait été accordé pour purger sa contumace, il comparut devant la Cour d'appel de Paris (23 juillet 1851). Il se défendit longuement, il insista sur son désintéressement et même sur ses largesses envers ses émigrants. Le 26 juillet, il était « acquitté par un arrêt souverain », motivé « sur ce qu'il n'y avait pas eu fausse entreprise, mais concession ; que les versements de fonds n'avaient pas été déterminés par la promesse formelle de terres ; et qu'il n'y avait pas eu manœuvres frauduleuses, ni détournement de fonds ». Avant de retourner en Icarie, Cabet publia, le 1^{er} novembre 1851, une lettre à l'archevêque de Paris, d'où l'on a conclu à tort qu'à l'exemple des Mormons il avait « voulu se servir de l'instrument religieux pour sa propagande » (1).

Dans les desseins de Cabet, Nauvoo ne devait être qu'un rendez-vous pour ceux qui se joindraient à la communauté ; pour l'installation définitive il avait des vues sur l'Iowa. Les premiers labours et les premières plantations réussirent. Les habitants firent le commerce de différents objets et établirent des manufactures et une imprimerie. De ses presses sont sortis les nombreux ouvrages et pamphlets d'Etienne Cabet, rédigés en français et en allemand. Ils ont pour but d'attirer l'attention sur la communauté. L'un d'eux est un pamphlet intitulé *Si j'avais 500.000 francs*, où sont exposés les plans et les desiderata du célèbre communiste (1854).

Deux causes valurent à la colonie icarienne de

(1) Biographie Didot, t. VIII, pp. 24-25.

Nauvoo un succès relatif de quelques années : la fertilité du sol et la bonne fortune qu'eurent les Icaréens d'y trouver une ville toute bâtie, ainsi que la rare persévérance que déploya son fondateur. A l'inverse, deux raisons empêchèrent Cabet de fonder une communauté durable : « ...Rien ne m'apparaît comme plus certain, écrit à ce sujet M. Nordhoff, que ce fait qu'une société communiste, pour réussir, a besoin par dessus toutes choses d'avoir l'éducation, morale et physique, qui résulte d'une vie de privations, dépensée dans la patiente accumulation de la propriété par les travaux des membres » (1). De plus, Cabet était prodigue : il déclarait que, s'il avait eu ses 500.000 francs, il les aurait employés à donner du crédit à la société.

Le gouvernement dictatorial de Cabet amena une scission (1855). Un parti d'environ 180 membres « quitta Nauvoo le 1^{er} novembre 1856 et se dirigea vers Saint-Louis où Cabet, qui n'avait pas pu empêcher ce coup, mourut subitement le 8 novembre de la même année ».

« Ses fidèles fondèrent une nouvelle communauté icarienne à Eltenham ; elle tomba en 1864. » Quant à ceux qui étaient restés à Nauvoo, ils vendirent la colonie et se transportèrent dans l'Iowa, au comté d'Adams. Après une longue période de difficultés, la communauté de Corning a réussi à se maintenir jusqu'à l'époque la plus récente. « En 1881, un nouvel établissement fut créé en Californie sous le nom d'Icarie-Espérance, et, dans les années qui suivirent

(1) NORDHOFF, p. 335 : *For nothing appears to me. ...*

immédiatement, la transplantation de l'Icarie d'Iowa y fut préparée (1). »

Avant de décrire la physionomie de la communauté de Corning, vers 1875, voyons ce qu'Étienne Cabet eût fait de ses adeptes, si la fortune les lui eût livrés avec toutes les dispositions qu'il rêvait de cultiver en eux. Les projets sociaux et économiques du réformateur sont exposés dans son *Voyage en Icarie*.

« Tous sont associés, égaux en droits et en devoirs; tous partagent également les charges et les bénéfices de l'association; tous ne forment ainsi qu'une seule Famille, dont les membres sont unis par les liens de la Fraternité. »

« Nous formons donc un Peuple ou une Nation de frères, » régie par « l'égalité la plus absolue, dans tous les cas où cette égalité n'est pas matériellement impossible ».

Il est vrai que la nature a inégalement doué les hommes sous le rapport des qualités physiques et intellectuelles. « Mais n'est-ce pas aussi la nature qui a donné à tous les hommes le même désir d'être heureux, le même droit à l'existence et au bonheur, le même amour de l'égalité et la Raison pour organiser le bonheur, la société et l'égalité? »

« De même que nous ne formons qu'une seule société, un peuple, une seule famille, notre territoire, avec ses mines souterraines et ses constructions supérieures, ne forme qu'un seul Domaine qui est notre domaine social ».

« Tous les biens meubles des associés, avec tous

(1) *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, t. II, pp. 801-802.
— Cf. NORDHOFF, pp. 335-336.

les produits de la terre et de l'industrie, ne forment qu'un seul Capital social. »

Le peuple possède indivisément ce domaine et ce capital social, « les cultive et les exploite en commun..., les administre par lui-même ou par ses mandataires, et... partage ensuite également tous les produits. »

« Tous les Icaréens doivent exercer une industrie et travailler le même nombre d'heures (1); » mais ils s'ingénient à « rendre le travail court, varié, agréable et sans danger. »

« Tous les instruments de travail et les matières à travailler sont fournis sur le capital social, comme tous les produits de la terre et de l'industrie sont déposés dans des magasins publics. »

« Nous sommes tous nourris, vêtus, logés et meublés avec le capital social, et nous le sommes tous de même, suivant le sexe, l'âge et quelques autres circonstances prévues par la loi. »

Pour ce qui est de l'éducation, la république la fournit également à tous ses enfants, « comme elle leur donne à tous également la même nourriture. Tous reçoivent la même instruction élémentaire et une instruction spéciale convenable à sa profession particulière; et cette éducation a pour objet de former de bons ouvriers, de bons parents (2), de bons citoyens et de véritables hommes (3). »

Sans être athée, l'Icarie, retenons-le, n'admet l'idée religieuse qu'au nombre des notions scientifiques

(1) 6 heures en hiver, 7 en été.

(2) La famille monogame est maintenue en Icarie.

(3) *Voyage en Icarie*, pp. 33-36.

d'importance secondaire : « Ce n'est qu'après toutes ces études (dont la première en importance est celle des « éléments des sciences naturelles ») qu'on parle aux enfants de religion et de divinité (1). »

L'éducation physique est très développée (2).

La religion de l'Icarie reconnaît un Dieu cause première, mais elle reconnaît de même la liberté et le nombre illimité des sectes. A 16 ou 17 ans, le professeur de philosophie expose à l'enfant tous les systèmes religieux connus. Cet enseignement dure un an. Après quoi, l'Icarien choisit, en parfaite connaissance de cause, la religion qui lui convient. En fait, le nombre des sectes diminue et tend de plus en plus vers l'unité de croyance (3). Il y a donc un abîme, au point de vue religieux, entre l'Icarie et toutes les sociétés communistes qui se sont présentées à nous jusqu'ici. Ailleurs c'est une croyance unique, indiscutée, parfois mêlée d'exaltation; ici c'est le libre choix ou plutôt la fantaisie unie à l'indifférence. Cette opposition sera reprise en son lieu. Trait curieux, Cabet se réclame des jésuites du Paraguay.

Les Icariens qui se fixèrent à Corning n'étaient que de 50 à 60. Ils débutèrent avec une dette de 20.000 dollars. Ils commencèrent par se bâtir de véritables huttes en terre et vécurent au jour le jour.

En 1875, Corning est peuplé de 65 habitants; ses 11 familles n'ont ensemble que 20 enfants.

La communauté tire de deux moulins un bon rapport. Elle possède divers troupeaux et vend avec pro-

(1) *Voyage en Icarie*, p. 81.

(2) *Idem*, pp. 75-78.

(3) *Idem*, pp. 169-170.

fit la laine, les moutons et les porcs. L'extinction de la dette a enfin permis aux Icarieus de se construire des maisons à peu près convenables. La plus grande contient la salle à manger commune et une salle destinée à recevoir une bibliothèque. Ils ont de petits ateliers de charpentier, de forgeron, de charron et de cordonnier. Autant que possible, ils fabriquent tout ce dont ils usent.

Les Icarieus sont pour la plupart Français, et le français est chez eux la langue généralement parlée. Ils comprennent aussi l'allemand. Il y a à Corning six étrangers : un Américain, un Suisse, un Suédois, un Espagnol et deux Allemands. Les enfants ont l'apparence des plus prospères. Interrogé sur la vie des colons, un Icarieu disait à M. Nordhoff : « C'est très simple ; mais nous sommes indépendants — aucun homme n'est subordonné — et nous sommes contents (1). »

Le nombre des adhérents est stationnaire. Leur prospérité bien relative et bien tardive, ils ne la doivent ni à du talent, ni à un génie naturel pour les affaires, mais à leur courage.

Corning tient sa constitution de Cabet, et nous y retrouvons les principes du *Voyage en Icarie*. A la base, l'égalité et l'amour fraternel de l'humanité et la mise de toutes choses en commun ; l'abolition de toute servitude ou service ; le mariage obligatoire sous certaines pénalités ; l'éducation d'Etat ; le gouvernement de la majorité.

Quant aux règles pratiques, elles sont les suivantes : un président est élu pour un an, avec l'unique

(1) NORDHOFF, p. 337.

mission de faire exécuter les ordres de la société. Le samedi a lieu la discussion de toutes les affaires de la communauté par l'assemblée des adultes des deux sexes. Cette assemblée choisit les agents exécutifs. Les femmes y peuvent prendre la parole, mais ne votent pas. Outre le président, il existe quatre directeurs pour l'agriculture, le vêtement, l'industrie générale et le bâtiment. Ils font les achats en bloc une fois par an. La Constitution prohibe le luxe.

Les Icariens ne pratiquent aucune observance religieuse. Le dimanche, ils se reposent et parfois les jeunes gens donnent des représentations scéniques. Leur grand principe est : laisser chacun faire ce qui lui plaît.

Ils emploient deux ou trois travailleurs salariés. Est-ce là l'absence de tout service ?

Opposés au système de l' « unitary home », ils préférèrent avoir pour chaque famille une demeure séparée.

Les enfants suivent l'école jusqu'à seize ans.

Pour admettre un membre, il faut une majorité des trois quarts.

En somme, grâce à de longs et pénibles efforts, les Icariens sont parvenus à se créer une existence indépendante et frugale. Mais on ne voit chez eux, en 1875, ni industries développées, ni maisons confortables, ni aucun de ces signes qui dénotent la prospérité d'une communauté. De plus, les naissances sont très rares dans leurs familles. Aussi M. Nordhoff déclare-t-il que, de toutes les communautés qu'il a visitées, l'Icarie est la moins prospère (1). Depuis lors, elle a végété (2).

(1) NORDHOFF, p. 339.

(2) *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, passage cité. — E. RECLUS, t. XVI, p. 467.

De ces maigres résultats M. Nordhoff conclut que Icariens ont démontré à leurs dépens qu'une société communiste a besoin, pour réussir, d'un habile chef investi d'un pouvoir presque illimité et aveuglément obéi. Qu'est-ce qui fait la force d'un pareil chef, sinon le sentiment religieux dont il est pour ainsi dire constitué le représentant et l'interprète ?

13. — AUTRES COMMUNAUTÉS (1).

Sous cette rubrique nous groupons le reste des sociétés communistes que nous étudions. Les brefs développements que réclame chacune d'elles n'en sauraient faire l'objet de paragraphes distincts.

La première en date est la colonie que Victor Considérant fonda au Texas (1855). Disciple de Fourier, il voulut mettre en pratique la doctrine du phalantère ou « vaste et magnifique édifice, où l'on vivrait en commun, sous la direction des sages et des anciens, élus par les associés. » Les économies résultant de la vie commune permettraient d'accroître d'autant les jouissances de chacun. En vain voulut-il réaliser ses projets sur notre sol. L'Etat français refusa de lui concéder la forêt de Saint-Germain, dont il prétendait faire le théâtre de ses expériences humanitaires. Décrété d'accusation à la suite de l'affaire du 19 juin 1849, il se retira en Belgique, où il continua la propagande de ses idées.

Puis il partit pour le Texas en compagnie de l'Anglais Brisbane (1853). Mais bientôt il revint à Bruxelles

(1) Dallas, Cedar Vale, Social Freedom, Brook Farm, Kaweah, Nouvelle-Australie, Tristan-da-Cunha.

et fut un instant incarcéré sous la prévention de complot. Il fut remis en liberté. C'est alors qu'il retourna au Texas et fonda une colonie phalanstérienne dans la vallée de la rivière Trinity, près de Dallas. Cet établissement a disparu après une existence obscure et de courte durée (1).

La petite communauté de Cedar Vale (comté d'Howard, Kansas), fondée en 1871, est intéressante par la variété des éléments dont elle s'est formée et par le programme complexe qu'elle s'est proposé de suivre. Son but était « de concilier le communisme et la liberté individuelle, ou d'amener des personnes de toutes espèces d'opinions à travailler de concert à leur commun bien-être. Si tant est qu'elle édicte des lois, ce sera seulement pour la réglementation de l'industrie ou des heures de travail (2) ». Deux de ses membres ont abandonné en Russie fortune et position. Au bout de trois ans, la société fournissait à tous ses adhérents le nécessaire.

La propagande a surtout recruté des sujets parmi deux classes bien différentes de socialistes : les matérialistes russes et les spiritualistes américains. Jusqu'en 1874, l'harmonie paraît y avoir régné.

Dans le début-programme de sa constitution, la société s'intitule « The Progressive Community. » Elle a emprunté à la France la devise : Liberté, Egalité et Fraternité. L'homme, proclame le préambule de cette Constitution, a des droits individuels et des devoirs

(1) Biographie Didot, t. XI, pp. 535-538. — E. RECLUS, t. XVI, p. 501.

(2) NORDHOFF, p. 353 : *To achieve both communism and individual freedom...*

sociaux, son summum de félicité et de développement ne sera atteint que par l'union et la coopération des intérêts et des efforts.

La décadence n'a guère tardé. Vers 1890, il ne subsistait de Cedar Vale que quelques restes (1).

Au commencement de 1874, il se fondait en Virginie (comté de Chesterfield) une communauté en tout composée de 15 personnes, hommes, femmes et enfants et baptisée du nom pompeux de Communauté de la Liberté Sociale (The social Freedom Community). Ses membres s'étaient établis sur une assez grande ferme; l'année suivante, ils n'étaient pas trop endettés.

« Unité d'intérêts et liberté politique, religieuse et sociale; et conviction que chaque individu doit avoir un absolu contrôle d'elle-même ou de lui-même, et que, aussi longtemps qu'il respectera la même liberté chez les autres, personne n'a le droit d'empiéter sur cette individualité. » Tel était le programme de ces communistes. Comme moyen de gouvernement, ils comptaient sur l'amour et la persuasion.

Il serait malaisé de dire ce qu'est devenue cette minuscule communauté (2).

Vers la même époque, un groupe de personnalités, hommes et femmes, qui toutes ont marqué dans l'histoire des lettres, ont formé la société communiste de Brook Farm (Nouvelle-Angleterre). Elles y ont mis en pratique les idées de Fourier (3).

Les socialistes « nationalisateurs », qui partagent

(1) NORDHOFF, pp. 353-356. — E. RECLUS, t. XVI, p. 787.

(2) NORDHOFF, p. 357.

(3) E. RECLUS, t. XVI, p. 787.

les idées d'Henry George et de Bellamy, ont aussi constitué des colonies, notamment à Kaweah, non loin des « Grands Arbres » de Mariposa, sur le versant du Pacifique (1).

Dans l'Amérique du Sud, l'ancienne terre des Réductions a donné asile, il y a quelques années, à une colonie collectiviste. Des Australiens ont obtenu du gouvernement du Paraguay une concession de 576 kilomètres carrés sur les bords du Tebiquari. « La société cessionnaire, dit M. E. Reclus, sera tenue d'y établir, en 1893 et 1894, plusieurs centaines de familles australiennes, qui partageront annuellement le produit du travail de la communauté et s'administreront en nommant, à la majorité des voix adultes, femmes et hommes, les directeurs de la commune. Le souvenir des anciennes missions paraguayennes, où chaque famille était assurée d'avoir le nécessaire, aurait été pour quelque chose dans ce plan d'organisation, dont les débuts ne paraissent pas avoir été heureux (2). »

M. Gaston Droulers nous apprend le sort de la « Nouvelle-Australie » après deux années de fonctionnement. L'arrivée des colons fut suivie de promptes déceptions. Les chefs recoururent à des mesures rigoureuses et autoritaires ; alors se succédèrent les scissions et les désertions. En 1895, la prospérité était enfin venue, mais la colonie avait cessé d'être socialiste.

M. Droulers fait ressortir, en terminant, le con-

(1) E. RECLUS, t. XVI, p. 787. — « *Looking backward* » by Edward Bellamy.

(2) E. RECLUS, t. XIX, p. 539.

traste absolu qui éclate entre les Réductions et la Nouvelle-Australie : d'un côté, la connaissance du cœur humain; de l'autre, la réalisation d'un concept tout idéal, en un mot, la pratique en face de la théorie pure (1).

Signalons, d'après la *Revue Française* (2), une dernière société communiste, que sa position permet de rattacher au Nouveau-Monde. Il s'agit de la petite île Tristan-da-Cunha, située à mi-chemin entre le cap de Bonne-Espérance et l'Amérique du Sud. Dans cette île « la propriété est communiste; la terre est achetée en commun. La moralité est excellente, l'ivrognerie et les crimes sont inconnus. » La population est d'une centaine d'habitants.

En résumé, si chacune des sociétés communistes qui viennent d'être passées en revue se distingue par sa physionomie propre et varie en développement, en durée et en richesse, il est certains traits ou caractères qui sont communs soit à la totalité, soit à un nombre plus ou moins grand d'entre elles.

Plaçant à part les aspects particuliers, au point de vue du développement, de la durée, de la richesse qui n'a saisi de l'une à l'autre d'énormes différences? En isolant les 150.000 Mormons et la vaste région qu'a longtemps occupée seul le gros des leurs, il y a loin encore des 4.859 Shakers et des 1.450 habitants d'Amana aux quinze sociétaires de Social Freedom. Parmi les dernières en date surtout,

(1) G. DROULERS, *Réforme sociale*, 1893, 2^e semestre, pp. 232-238.

(2) *Revue française de l'Etranger et des Colonies*, octobre 1898, pp. 620-621.

il en est qui ont existé quelques années seulement, du moins sous la forme communiste : telle la Nouvelle-Australie; les autres peuvent se prévaloir d'une existence plus ou moins longue, qui pour les Shakers excède un siècle. Pour le degré de richesse on peut aussi observer de grandes variations; la seule communauté d'Icarie a traîné une assez longue existence sans jamais sortir de la pauvreté. Les Perfectionists, les Rappists et certaines Sociétés de Shakers, entre autres, ont su acquérir une remarquable aisance.

A part peut-être les Indiens du Caroni et à coup sûr les membres de la curieuse communauté de Cedar Vale et les colons de Brook Farm, les communistes qui se sont offerts à nous dans cette seconde partie étaient en majorité des cultivateurs ou des ouvriers. Dans l'ensemble ils se font remarquer par certaines vertus : honnêtes, humains, charitables, tempérants, ils ne renient pas non plus la quasi-vertu de propreté. Il s'est rencontré en général soit des hommes de vues larges et pratiques, soit des professionnels d'une rare compétence, sous la direction desquels ils ont accumulé un important capital de réserve en prévision de leurs vieux jours, de leurs incapacités et pour leurs enfants.

Les relations avec le dehors, relativement nombreuses ou importantes dans certaines communautés, comme Oneida ou Aurora, sont ailleurs, à Amana par exemple, réduites à un strict minimum; sauf chez les Mormons et au début chez les Perfectionists, elles ont toujours été heureuses et pacifiques. Le gouvernement intérieur varie beaucoup d'une communauté à l'autre : ici il est exercé par une hiérar-

chie assez nombreuse et ponctuellement obéie de fonctionnaires (Shakers), là il se trouve réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à un chef pourvu d'une autorité nominale (Icarie de Corning); à Economy, il est passé des mains d'un fondateur autocrate entre celles d'un certain nombre d'administrateurs. Dans la majorité des cas, les sociétaires ont constamment donné l'exemple de la subordination et du bon ordre. La plupart du temps la communauté ne renferme qu'une seule catégorie d'adhérents; d'autres fois elle se compose de deux classes de membres, les novices et les membres en titre (Mormons, Zoarites, Shakers, Amana). Au point de vue du recrutement, les règles de ces sociétés sont des plus diverses: tantôt le mariage y est obligatoire (Icarie); tantôt il est pratiqué comme un usage général (1); tantôt il n'est que toléré (Amana); tantôt le célibat est la règle (Dunkards, Shakers, Harmony); les Perfectionists ont des rapports « contre nature ». Là où règne le célibat, la communauté élève des enfants, afin de remplacer les membres défunts, beaucoup la quittent avant l'âge adulte. Les femmes de toutes ces communautés bénéficient d'un sort meilleur que leurs congénères de l'Union, qu'elles soient dépendantes (Amana) ou placées au même plan que les hommes (Perfectionists). Il existe, d'autre part, quelques institutions dont le but est le maintien de l'harmonie ou l'élimination des éléments réfractaires: chez les Shakers, c'est la confession des fautes; à Amana, il se fait un examen à ce sujet; les Perfectionists ont le « Criticism ». C'est au point de vue du

(1) C'est le cas le plus fréquent.

culte qu'on observe la plus grande diversité : excepté les Indiens du Caroni, catholiques comme ceux du Paraguay, les Icariens, catholiques d'origine, de fait indifférents et les adhérents des petites sociétés sans religion, nos communistes ont respectivement leurs rites et leurs dogmes particuliers ; ils sont tous protestants et manifestent des convictions profondes. L'instruction est comprise de très diverses façons : à Zoar, à Aurora, etc..., elle se réduit ou peu s'en faut à la lecture de la Bible ; les Perfectionists poussent très loin dans le domaine professionnel les plus capables de leurs sujets et ont de bons écrivains. Mais d'une façon générale, la Bible est l'ouvrage fondamental. Les divertissements publics sont le plus souvent négligés tout à fait ou tenus en défaveur (Bishop Hill) ou bien ne sont pas encouragés (Aurora) ; les Perfectionists, les Harmonists et les Icariens ont cependant leurs distractions.

Même diversité d'aspects au point de vue économique.

Tout d'abord la communauté des biens, ceci ne surprendra pas, est l'institution par essence de toutes ces sociétés et chez les seuls Mormons elle est demeurée dans la sphère théorique ; les Shakers et les Zoarites ne font l'abandon de leurs biens qu'une fois leur noviciat terminé. Seuls les Perfectionists ont pratiqué parallèlement la communauté des personnes, la polygamie mormone n'étant qu'une institution d'ordre familial. Au point de vue de l'activité économique, sauf l'Icarie, nos sociétés importantes possèdent sur la contrée environnante une supériorité matérielle et morale très sensible ; si d'un côté, comme toute agglomération quelque peu notable,

elles constituent pour elle un excellent marché, d'un autre elles excellent d'habitude dans telle ou telle branche de l'industrie (Shakers) et se signalent souvent par une agriculture perfectionnée (Rappists, Perfectionists). Chacune a d'ailleurs ses méthodes et son organisation du travail ; la plupart du temps celui-ci s'exerce sur des matières variées et comporte des départements plus ou moins nombreux régis par des foremen ou chefs de métier ; à Amana, les chefs du travail sont choisis parmi le corps plutôt spirituel des elders. Le labeur quotidien est presque toujours d'assez faible durée et les paresseux n'existent pas ou sont éliminés. Un certain nombre de communautés font venir du dehors un supplément de bras ; à Oneida, ces salariés sont employés aux tâches pénibles. La musique n'est vraiment cultivée qu'à Economy. Quant aux conditions de l'existence, la nourriture est en général saine, abondante et simple ; en Icarie, elle est très frugale par la force des choses, chez les Shakers par une intention de mortification. Jamais le vêtement ne vise à l'élégance ; dans certaines sociétés il est uniforme. L'habitation est tantôt unitaire, tantôt distincte ; parfois la communauté se loge dans un bâtiment unique (Perfectionists), parfois on la répartit en groupes d'importance variable (Shakers, Zoar, Aurora), souvent chaque famille a sa maison séparée. L'architecture des demeures particulières et des édifices publics fournit un criterium du degré de culture des sociétaires : ici elle est d'une simplicité voulue (Shakers), là elle réalise un harmonieux aspect d'ensemble (Economy), ailleurs elle est aussi rudimentaire que l'alignement des constructions (Zoar) ; le confort intérieur varie suivant la ri-

chesse et le niveau de raffinement des habitants. Pour l'hygiène, elle a rencontré ou créé dans la plupart des sociétés des conditions favorables à la santé publique ; l'ordinaire longévité de nos communistes en fait preuve. Enfin les mesures de prévoyance sociale ne pouvaient être négligées : les Shakers sont de ceux qui ont pris les plus complètes et les plus efficaces.

En dernier lieu, un certain nombre de sociétés communistes ont pu exporter de leurs produits, quelques-unes sur une vaste échelle et à de grandes distances (Shakers, Amana).

Tel est le tableau d'ensemble que nous offrent les communautés d'Amérique postérieures aux Réductions. Comme celles-ci, sauf un certain nombre d'exceptions de peu d'importance, elles ont donné à la religion une place très large dans l'existence et dans les préoccupations de leurs membres. La troisième partie de cette étude tendra à faire saisir le caractère fondamental de l'idée religieuse par rapport à la vie communiste, tant au Paraguay qu'aux États-Unis, la nature et l'étendue de son influence.

TROISIÈME PARTIE

LE FONDEMENT RELIGIEUX DES SOCIÉTÉS COMMUNISTES

CHAPITRE PREMIER

La religion et les institutions

SOMMAIRE

- SECTION I. — Le fondement religieux et la constitution sociale : relations avec l'extérieur. — Gouvernement intérieur. — La société. — La famille. — Les pratiques du culte. — L'instruction religieuse et civile. — Les réjouissances publiques.
- SECTION II. — Le fondement religieux et l'organisation économique. La communauté des biens. — Organisation et fonctionnement du travail. — Conditions matérielles de l'existence. — Le commerce.

SECTION I

L'influence fondamentale de la religion dans la plupart de nos sociétés communistes se révèle sous deux faces : elle apparaît et dans la structure des institutions et dans la vie et la conduite des adhérents. Telle sera notre division. Les institutions et les coutumes feront le sujet de ce premier chapitre ; nous y reviendrons tour à tour sur celles de l'ordre social et sur celles de l'ordre économique.

Toutefois, de ce qui précède, se dégagent aussi plusieurs traits de moindre importance, mais non négligeables, qui contribuent, après le fondement religieux, à expliquer les succès de sociétés communistes; et notamment ces trois-ci : 1° le nombre restreint des membres; 2° l'existence ambiante d'une civilisation individualiste, des progrès de laquelle profitent surtout les petites sociétés communistes; 3° pour celles qui ont le mieux réussi, les Réductions, le fait qu'il s'agit d'une race inférieure dirigée par quelques Européens. L'ordre et la clarté du développement nous font placer à la fin de la troisième partie la critique de ces trois traits.

Les Réductions ont vécu dans un isolement presque complet par rapport au monde extérieur. Une situation géographique exceptionnelle a permis aux jésuites de les soustraire au voisinage et au contact périlleux pour leur œuvre des centres et des sujets espagnols. Aux États-Unis, il s'agissait, pour les divers communistes, de s'abstraire d'une civilisation qui les étreignait de plus en plus, à mesure que progressait la colonisation. Amana est une des communautés qui ont poussé le plus loin cet isolement. Ailleurs, quelques atténuations ont été admises : les Shakers reçoivent volontiers les hôtes étrangers; dans un but de profit pécuniaire, Economy, Zoar et Aurora leur réservent un hôtel où ils font des villégiatures.

Le principe ne subsiste pas moins. Partout, hormis en Icarie et dans quatre petites communautés de peu d'importance et de durée (New Harmony, Dallas, Cedar Vale, Nouvelle-Australie), une pensée religieuse a dicté un isolement matériel et moral. Au

Paraguay, cette pensée éclate dans les faits comme dans le témoignage des missionnaires ou des personnages avec lesquels ils se trouvaient en relations. Chez les Shakers, que l'on se rappelle ce trait, que les elders des familles de la première classe sont ceux qui reçoivent les voyageurs de passage et qui entretiennent le plus de rapports avec le monde. Les Familles d'Église, c'est-à-dire les vrais Shakers, peuvent ainsi se consacrer plus librement à leurs exercices communs. Du reste, en dehors des précautions matérielles qu'ils prennent à se fermer à l'atmosphère ambiante, nous verrons que ces communistes en général possèdent dans leur culte même un élément des plus puissants de cohésion et de résistance.

Dans le gouvernement intérieur de nos sociétés communistes, on saisit mieux encore l'action de la religion. Qui dirige les Réductions, aussi bien au temporel qu'au spirituel? Les jésuites, c'est-à-dire des hommes revêtus d'un caractère spirituel et qui appartiennent au grand corps spirituel de l'Église et comme membres d'un ordre régulier et comme curés des chrétientés qu'ils administrent. Le roulement de l'existence au presbytère représente en petit et jusqu'à un certain point ce qui se passe pour la Mission tout entière. La Réduction, à l'image de la cure, est une « Famille bien réglée ». La subordination qui rattache les missionnaires à leurs chefs spirituels se retrouve dans la conduite des fonctionnaires indigènes vis-à-vis des Pères, comme dans celle de la masse des indigènes vis-à-vis de l'autorité supérieure ou du curé et des autorités indiennes ou de second ordre. De plus, de même que l'Église a ses synodes et ses

assemblées, le curé consulte dans les circonstances graves l'assemblée des officiers municipaux.

On reconnaît à un second fait l'importance de l'influence religieuse : au nombre de ses attributions le premier fonctionnaire civil de la bourgade, le *corregidor*, en compte plusieurs qui se rapportent au culte : telle est celle qui consiste à répéter aux absents les sermons. Plus bas, les *cruceros*, manière d'officiers de l'état-civil et d'inspecteurs de la santé publique, ont aussi la mission de mettre les Indiens en rapport avec les Pères pour l'administration des sacrements.

Un troisième trait en ce sens est le soin que les missionnaires prennent, non-seulement de maintenir l'ordre public, mais de prévenir par une surveillance active les actes contraires aux mœurs et, lorsqu'ils n'ont pu les empêcher, d'en combattre le retour par des pénitences ou des exhortations.

Les Ministères shakers, dont le personnage le plus notable est le chef de la Société, réunissent aussi entre leurs mains des attributions spirituelles et des fonctions temporelles. A leurs membres incombent à la fois la propagande et l'instruction des novices. Le fait que le Ministère se recrute lui-même et choisit tous ses subordonnés, met encore mieux en lumière l'origine et le fondement en quelque sorte divins de son autorité. D'autre part, comme dans la primitive Église, ce sont des Diacres et des Diaconesses qui remplissent le rôle de pourvoyeurs et d'administrateurs du temporel.

Paternel comme celui de Dieu, selon l'expression de Keil, le gouvernement d'Aurora est exercé par son autocrate fondateur et par quatre conseillers qu'il a

tirés des rangs des plus anciens. Mais l'intervention populaire y apparaît sous la forme d'un consentement général sans lequel il n'est rien innové d'important. A Economy, sept fonctionnaires ont succédé au chef incontesté qu'était le fondateur. A Zoar, le gouvernement est confié à des fonctionnaires issus du suffrage universel. L'Icarie a à sa tête un président qui n'est que l'exécuteur de la volonté de tous. Rien donc de plus variable que la forme de gouvernement dans les communautés américaines. Les Jésuites du Paraguay et les Capucins du Caroni représentent le gouvernement absolu de sauvages par des Européens. Les Shakers, les habitants d'Aurora, d'Economy, de Zoar, de l'Icarie, offrent des types de gouvernement qui vont de l'autocratie pure au gouvernement le plus réduit que l'on puisse imaginer. Or, quelle que soit leur forme, tous ces gouvernements s'appuient sur l'idée religieuse, soit dans leurs rouages, soit, ainsi que nous le verrons, par l'esprit des chefs et des administrés. Les Icarieus eux-mêmes n'échappent pas absolument à cette règle.

L'égalité sociale est plus ou moins absolue, à commencer par le Paraguay, dans nos diverses communautés. Dans les Réductions, les fonctionnaires jouissent toutefois, outre leurs attributions de commandement, de certaines distinctions, presque toutes extérieures. Les Shakers comprennent deux classes distinctes de membres, les initiés et les postulants. Il en est de même à Amana et à Zoar. Cette division est surtout d'ordre spirituel. La suite nous fera toucher du doigt le caractère intime de cette égalité communiste.

Pour la plupart, les sociétés communistes ont con-

servé le mariage. Cabet en fait même une obligation à ses Icariens (1). Chez les Inspirationists d'Amana, l'union conjugale, sans être abolie, participe de la défaveur où l'on tient le sexe aimable. D'autre part, les Dunkards, les Harmonists gardent rigoureusement le célibat; les Zoarites l'ont pratiqué pendant douze ans. Les Perfectionists ont inventé le mariage complexe.

D'après cet aperçu, il semble bien que l'existence ou l'estime du mariage soit à peu près en raison inverse de l'intensité de l'esprit religieux dans une société communiste. Les Shakers, cet essaim de communautés profondément religieuses, le prohibent ainsi que leurs frères quakers les Dunkards. Les Harmonists, si soigneusement formés par « Father Rapp », ne l'admettent pas plus. Les Inspirationists, chez qui le célibat occupe une place d'honneur, ont mérité d'être appelés « un peuple religieux (2) ». Que voyons-nous, au contraire, au Paraguay, où d'ailleurs les deux sexes n'ont guère que la famille comme occasion de contact et dans toutes celles des communautés américaines dans lesquelles le mariage est le lot de tous ou de l'immense majorité? Sauf en Icarie et dans quelques petites colonies, la religion plane sur la vie et les actes des sociétaires. Mais ceux-ci n'ont pas atteint un degré de spiritualité assez élevé pour leur inspirer la résolution de rompre jusqu'au célibat avec la condition courante de l'humanité. Ni les frustes habitants d'Aurora et de Bethel, ni les indigènes

(1) On a vu, malgré cette obligation, le nombre infime des enfants.

(2) NORDHOFF, p. 43.

des Réductions n'eussent pu s'y astreindre et le prompt retour au mariage des Zoarites confirme cette idée.

Quant au mariage complexe des Perfectionists, cette institution procède d'une conception religieuse, il est vrai toute spéciale. « Ils regardent leur système d'unions, rapporte M. Nordhoff, comme une partie de leur religion (1) ». Noyes y a vu le moyen de bannir les sentiments « d'amour personnel » qui, d'après lui, sont un obstacle au salut éternel.

Au premier examen, le culte pratiqué dans les sociétés communistes nous frappe par une différence profonde : les Indiens du Paraguay et du Caroni professent le catholicisme; les autres communautés se réclament de diverses sectes protestantes. En Icarie et dans plusieurs petites communautés, le culte n'existe guère ou est formellement aboli. A la différence de religion dans les sociétés croyantes se rattache un contraste dont les éléments ont déjà été exposés dans diverses parties de cette étude. Le développer dans son entier aura pour effet de dissiper une équivoque qui pourrait naître entre le rôle du culte et celui de la religion en général. Voici ce contraste.

C'est à l'isolement géographique que les Réductions des jésuites et la mission des Capucins ont dû de se maintenir en tant que communautés fermées. Car, en dehors de son caractère d'universalité, leur religion empruntait aux circonstances un élément de fusion : les colons de l'État européen auquel la conquête les avait fait échoir joignaient, en effet, à leur

(1) NORDHOFF, p. 275.

titre de catholiques, c'est-à-dire de coreligionnaires des Indiens, celui d'hommes civilisés. Cette double circonstance eût promptement contribué à dissoudre les liens des communautés indiennes, devenues les témoins et bientôt, sans nul doute, les imitatrices des pratiques plus raffinées et surtout des vices des Espagnols. Au contraire, nos sociétés protestantes, avons-nous dit, possèdent chacune dans leurs dogmes particuliers des éléments éprouvés de cohésion et de résistance. Au fond, c'est là leur unique défense contre la vague de la colonisation qui les enveloppe chaque jour de plus près. Leur condition matérielle et intellectuelle, leur genre d'existence, ne diffèrent pas assez de ceux de leurs voisins individualistes pour leur permettre, sans le secours religieux, de s'isoler d'une façon efficace et prolongée. Ainsi, pour mener à bien leur œuvre, d'un côté les missionnaires ont réuni les Indiens loin de leurs coreligionnaires européens; de l'autre, les communistes des États-Unis ont trouvé dans des croyances particulières la défense à opposer à l'envahissement d'un milieu ambiant dont ils ne différeraient pas profondément. Mais la diversité dans la nature et le rôle des croyances et du culte n'infirmes en rien l'unité de notre thèse. Catholique ou protestant, shaker ou separatist, le communiste croyant place toujours le fondement intime de ses institutions ou au moins de sa manière d'agir, non dans telle confession ou telle forme de culte, mais dans un principe ou dans un sentiment religieux d'ordre universel. La suite nous le montrera.

La grande inégalité qui s'observe dans le développement de l'instruction et de l'éducation ne doit pas

faire perdre de vue un point capital : il n'est pas une communauté importante de l'Amérique qui ne fasse de la religion l'objet d'une étude plus ou moins approfondie. Cabet lui-même, dans son vaste programme d'éducation et d'instruction, prescrit d'enseigner aux jeunes Icariens qu'il existe un Dieu cause première et, pendant un an, de leur développer toutes les religions connues. La Bible représente l'unique étude des colons de Bishop Hill, et les rudes habitants de Zoar et d'Aurora y puisent presque toute leur formation intellectuelle et morale. Chez les Perfectionists, une élite se décèle à sa culture littéraire et le niveau général est élevé; pour l'éducation et l'instruction religieuses, elles se font surtout grâce à l'épreuve morale du Criticism. Rapp a donné aux Harmonists une longue éducation morale; leurs enfants reçoivent une instruction élémentaire; quant aux adultes, ils lisent des livres et des journaux, mais la Bible est leur lecture préférée. La formation intellectuelle des Inspirationists repose presque uniquement sur la Bible. Les Shakers font passer leurs futurs membres par une espèce de noviciat religieux. L'intellect des Dunkards trouve tout son aliment dans la méditation. Aux Réductions, l'étude des langues va de front avec l'instruction morale et religieuse, et l'objectif des missionnaires est qu'elle la seconde; la preuve en est dans la lenteur et la prudence qu'ils mettent à la développer.

Que conclure au total de cette brève revue, sinon que la religion, à part de rares et de faibles exceptions, constitue la base de l'instruction et de l'éducation dans nos sociétés communistes?

Les réjouissances publiques elles-mêmes ne per-

dent pas entièrement la marque de la religion. Les Curés des Réductions sont présents aux divertissements qui s'y donnent, afin d'empêcher tout écart des indigènes. Chez les Shakers, les plaisirs publics consistent dans les chants et les danses qui ont lieu au cours des exercices religieux. Les Perfectionists ont banni les cartes du cycle de leurs jeux.

SECTION II

Dans l'ordre économique, la communauté des biens nous met en présence d'une constatation intéressante. Si à part l'Icarie, qui place à la base de son communisme l'égalité et l'amour de l'humanité, toutes les communautés de l'Union sauf Zoar ont fondé cette institution sur un principe religieux, en revanche, on ne saurait dire de même des missions du Paraguay, au moins à un point de vue qu'il importe de préciser. Nos développements sur le régime de la propriété au Paraguay en contiennent la preuve. Quelle qu'ait été l'importance de l'extension donnée par les jésuites aux concessions individuelles, la communauté des biens revêtait dans leur organisation le caractère d'une pratique imposée par les circonstances bien plutôt que celui d'une institution systématique. Ce qui est certain ici, c'est qu'aucun fait ni texte ne met en droit de supposer que les Pères aient assigné à la communauté des biens un fondement religieux quelconque. Il leur est arrivé ainsi qu'à d'autres auteurs de comparer les Réductions à la communauté des fidèles de la primitive Église. Jamais ils n'ont présenté celle-ci comme le modèle du communisme des

biens en vigueur dans les Réductions. Ils ne font que célébrer chez les Indiens les vertus altruistes qui autorisent ce rapprochement. Pures conjectures sont les deux hypothèses de M. Duméril, d'après lesquelles les jésuites auraient voulu faire revivre soit la société des Incas, soit certaines règles usitées dans les monastères (1). Donc la forme communiste de la propriété au Paraguay ne repose pas sur un principe religieux ; mais un principe religieux nous apparaîtra plus tard à la base des pratiques auxquelles elle donnait lieu.

La communauté des biens mormone, qui d'ailleurs est restée à la forme théorique repose, au contraire, quant à sa structure, sur la religion. Témoin ces passages de deux auteurs : « Doctrine, dit le Mormon L. A. Bertrand, dogmes, sacrements, mariage, divorce, *propriété*, hygiène, tout enfin est réglé chez nous, ou susceptible de l'être par une nouvelle révélation ». Avec leur propriété commune, ils prétendent faire revivre les principes pratiqués à Jérusalem aux premiers temps de l'Église chrétienne : « Aucune portion, aucune parcelle du grand fonds mis en commun n'était considérée comme appartenant à quelques individus à l'exclusion des autres. Tout appartenait à Dieu, et à tous les saints (2) également (3). »

D'après Dixon, on retrouve dans la conception communiste des Mormons la trace irrécusable des croyances religieuses des Indiens Shoshonies et Utes : « Le sol et tout ce qu'il porte appartient au Grand-

(1) A. DUMÉRIL, pp. 11-12.

(2) Dans le sens de fidèles.

(3) L.-A. BERTRAND, pp. 248-250.

Esprit, et, par délégation, à ses enfants, les membres de la tribu; les titres de propriété sont concentrés dans le chef comme mandataire du Grand-Esprit et de sa tribu. Aucun membre de sa tribu n'a de droit individuel au sol et à ses produits (1). » Il serait oiseux de rechercher si ces deux versions ne vont pas sans quelque contradiction. Ce qui nous importe, c'est que le communisme que prêchaient les autorités mormones a son principe dans une idée religieuse. Cette phrase extraite des *Doctrines et Alliances* suffirait à le confirmer : « Car, dit l'Eternel, si vous n'êtes pas égaux en choses terrestres, vous ne pouvez être égaux pour acquérir les choses célestes (2). »

Indiquons le fondement religieux dans les sociétés communistes des Etats-Unis. Tous les Shakers ne sont pas astreints à la mise en commun des biens; elle est seulement établie entre ceux de la classe d'Eglise, tous membres d'une spiritualité reconnue et qui, on l'a vu, se retranchent avec un soin particulier loin de ce qui pourrait troubler leur existence de fervents communistes. Le nom même de ces Shakers « church or community », dit assez clairement que parmi eux la vie religieuse et l'institution de la communauté s'identifient.

Les habitants de la biblique Amana proclament que la religion est la base de leur organisation générale. C'est l'Inspiration qui leur a fait adopter le régime communiste.

A Economy, le texte fondamental que nous avons

(1) W.-H. DIXON, *Tour du Monde*, 1876, 1^{er} semestre, pp. 154-155.

(2) *Doctrines et Alliances*, LXXVI, 1 : v. L.-A. RERTRAND, p. 253. — J. REMY, t. I, pp. LXXI-LXXIV.

reproduit est on ne peut plus explicite. Il porte que les Harmonists forment « une société Chrétienne », s'inspirant des Écritures et régie par le gouvernement de l'âge patriarcal, uni à la *communauté de propriété adoptée aux jours des apôtres* (1). »

Les sociétés où l'existence est plus matérielle, offrent une base dérivée de semblables principes. Que prêchait Janson aux futurs colons de Bishop Hill ? Une vie humble et de prière, l'égalité des conditions, la communauté de propriété. Les événements prouvèrent à quel point le système de propriété de cette société était lié au principe religieux : « Le communisme des Jansonistes, écrit M. Mikkelsen, était fondé sur une base religieuse. Du moment où cette base serait retirée, la superstructure était destinée à tomber. Et c'est ce qui arriva, car avec la mort de son fondateur, le Jansonisme s'achemina rapidement vers le déclin (2) ».

Le régime communiste de la propriété à Aurora et à Bethel s'appuie sur l'interprétation exagérée et faussée que le docteur Keil fait du précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres ».

A Oneida, la communauté des personnes a relégué au second plan celle des biens. Les Perfectionists professent d'ailleurs que l'une et l'autre ont une origine divine. « Ils tiennent, nous dit M. Nordhoff, que la communauté de biens et de personnes a été enseignée et prescrite par Jésus : « Jésus-Christ offre de sauver les hommes de tout mal du péché et de la mort elle-même ; mais d'une façon constante il

(1) NORDHOFF, p. 81.

(2) MICHAEL A. MIKKELSEN, pp. 69-70.

pose une condition nécessaire à l'acceptation par eux de son secours, c'est de tout abandonner, et en particulier de se défaire de leur propriété privée ». C'est pourquoi ils croient que le communisme est « l'état social de la résurrection ». « Leur parallèle de la vie et de la mort affecte cet arrangement :

APOSTASIE,	RESTAURATION,
Incroyance,	Foi,
Obéissance à	Obéissance à
Mammon,	Christ,
Propriété privée,	Communisme,
MORT,	IMMORTALITÉ (1) ».

La plupart des communautés secondaires des États-Unis donnent à leur régime de la propriété un fondement tout différent et qui se rapproche plus ou moins du principe icarien. Robert Owen fonde son communisme sur l'égalité de droits de tous les hommes. Victor Considérant voit dans les économies provenant de la vie commune le moyen d'accroître les jouissances de chaque membre. Les adhérents bigarrés de Cedar Vale appuient leur système sur une double base : les droits individuels et les devoirs sociaux de tout homme. Une conception analogue se rencontre à la base de l'infime Social Freedom Community. Le phalanstère de Brook Farm et la Nouvelle-Australie ont aussi fondé leur communisme sur un principe d'ordre humain.

Le travail porte souvent une profonde empreinte religieuse. Ceci s'observe on ne peut mieux au Paraguay. L'air de fête que les jésuites s'étaient

(1) NORDHOFF, p. 271.

appliqués à donner au travail venait des cortèges pieux et des cantiques que les Indiens formaient ou faisaient entendre à l'occasion de leurs travaux. Les confréries étaient autant de liens matériels dans la forme, au fond surnaturels, qui unissaient d'une façon permanente les divers artisans au patron céleste de leur profession. D'ailleurs la conduite des missionnaires avait une très grande part à cette influence de la religion sur le travail. Les premiers pasteurs des Réductions, tant afin de surmonter les difficultés du début que pour prêcher de pratique et d'exemple, s'étaient mis eux-mêmes à la tâche et s'étaient faits initiateurs. Ceux qui les suivirent se firent les promoteurs des différentes améliorations. C'étaient eux qui nommaient les chefs de métier et qui assignaient à chacun sa profession. D'autre part, nulle influence étrangère, hormis de loin en loin des instructions royales, ne venait contrecarrer l'action des Pères sur l'activité productrice des Missions. En outre, cette action était d'autant plus efficace qu'elle s'exerçait sur des hommes dépourvus d'initiative et de génie inventif et que des circonstances extrinsèques et intrinsèques valaient aux Réductions un monopole partiel en matière d'industrie. Mais où l'inspiration des jésuites se reconnaît le mieux, c'est dans le domaine artistique : musique, peinture, sculpture, architecture, concouraient avant toutes choses à rehausser le culte dont ils étaient les ministres, et l'on n'a pas oublié quelle importance ils attachaient à ce qu'il fût magnifique.

Dans plusieurs communautés de l'Amérique du Nord, le fondement religieux, pour être moins sensible, se révèle néanmoins à différents indices. Les

plus élevés parmi les Shakers, les Ministres se livrent à un travail manuel comme le reste de leurs coreligionnaires. Chez les Inspirationists, la discussion du labeur quotidien revient à des elders, c'est-à-dire à des hommes d'une spiritualité éprouvée. « Father Rapp » exhortait ses fidèles à ne pas prendre la passion du lucre pour mobile de leurs travaux.

Pour le reste de nos principales sociétés communistes, l'influence religieuse se devine plutôt dans le fonctionnement et dans les résultats du travail social. Peu importe que l'organisation de celui-ci soit indépendante ou bien plus ou moins incorporée à la structure du gouvernement, qu'en un mot elle revête telle ou telle forme. Ce principe vital des sociétés communistes est régulièrement la source d'un heureux fonctionnement et de beaux résultats. Nous le constaterons en terminant cette étude.

Dans les conditions de la vie, nos sociétés communistes présentent différents traits qui procèdent, à n'en pas douter, bien que l'hygiène y ait aussi sa bonne part, d'une intention religieuse. Elles en offrent d'autres dont la raison d'être est moins évidente, ou réside à peu près exclusivement dans des vues d'hygiène ou d'autre sorte. Aussi ne nous attacherons-nous qu'aux premiers. De ce nombre sont les mesures prises par les jésuites pour donner aux Indiens du Paraguay des habitudes de tempérance. Après les avoir élevés à la dignité de chrétiens, ils s'efforçaient de réfréner en eux des excès qui rappelaient leur barbarie récente. C'est par désir de se mortifier que les Dunkards et les Shakers bannissent de leur table toute délicatesse. Le docteur Keil prêche

aux colons d'Aurora qu'une vie simple est le « devoir intégral de l'homme ».

Dans les vêtements, le Paraguay se distingue des autres communautés. L'habit très simple de la masse des habitants s'orne de couleurs et d'insignes, lorsqu'il est porté par un fonctionnaire. La parure était aux yeux de ces Indiens le meilleur signe de la hiérarchie à laquelle commandaient les missionnaires. Aux Etats-Unis, la simplicité est partout la règle. Elle est accompagnée d'un style uniforme chez les Shakers. La forme des vêtements est ailleurs laissée plus ou moins au goût de chaque membre ; la plus grande latitude à cet égard paraît régner chez les Perfectionists. A Amana, une disposition spéciale prohibe les bijoux.

Ce serait s'avancer que de voir une intention religieuse dans les proportions variables des habitations. L'adoption soit de « l'unitary home », soit de maisons distinctes tient plutôt au désir que les familles comme les individus éprouvent tantôt de se grouper, tantôt de s'isoler. Et ce désir tient lui-même à la façon qu'ont les communistes de comprendre et de disposer l'ensemble de leur vie, en d'autres termes, à leurs nécessités et à leurs goûts matériels et moraux. Quant à l'architecture, elle est volontairement simple et uniforme chez les Shakers. Aisés comme eux, les Rappists bornent leur luxe aux superbes espaliers qui tapissent leurs demeures sans apparence.

Au dernier point de vue, celui du commerce, le principe religieux n'agit directement ou ne se manifeste avec netteté qu'au Paraguay. Les missionnaires évitaient de multiplier les occasions de contact que

le commerce extérieur faisait naître entre les Indiens et les Européens. Dans le même but de préservation morale et religieuse, ils entouraient d'une protection spirituelle les néophytes qui y étaient employés. L'exclusion de la monnaie de leur commerce intérieur fut inspirée pour une bonne part par les nécessités de l'économie générale. Elle répondait également au désir de borner l'essor du superflu, mais surtout à celui de le mieux répartir sur l'ensemble des Réductions.

Parmi les communautés des Etats-Unis, il n'y a guère que celles des Shakers et d'Amana qui se livrent, à raison de leur importance numérique, à un commerce extérieur relativement développé. Les Rappists, les Perfectionists et les Zoarites, dans leur sphère plus modeste, ont su se créer d'actives relations d'affaires. Mais par la force des circonstances leurs procédés commerciaux ne se distinguent pas sensiblement de ceux de l'immense marché de l'Union, qui les enserme de toute part.

Au résumé, cette analyse succincte révèle la présence d'un principe religieux à la base de l'organisation économique et sociale du plus grand nombre des sociétés communistes que nous avons étudiées (1). De plus, ces sociétés sont infiniment plus

(1) L'Icarie est difficile à classer : elle peut être rangée parmi les communautés importantes, si l'on a égard à la notoriété que lui a valu la personne de son fondateur ; le faible nombre de ses adhérents, les cruelles vicissitudes qu'elle a traversées et son peu de succès en feraient, au contraire, une communauté secondaire.

Nous ne sommes pas revenu dans ce chapitre sur la mission capucine du Caroni : nos renseignements sur elle ne sont pas assez détaillés, et d'ailleurs elle rappelle d'assez près les Réduc-

importantes que les autres et pour le chiffre de leurs membres et surtout à raison de leur succès et de leur durée. Enfin si toutes les branches de leur vie sociale et économique ne partent pas toujours sans exception d'un fondement religieux positif tel qu'une règle ou qu'un précepte, la revue des pratiques de leurs sociétaires nous fera voir partout son existence et son influence.

tions du Paraguay. Faute de plus amples documents, nous avons dû faire de même pour les tentatives communistes d'Henry George et d'Edward Bellamy — d'ailleurs elles ne paraissent pas avoir été couronnées de réussite — et pour l'île Tristan-da-Cunha. Il est à remarquer que cette petite communauté insulaire présente des conditions absolument particulières.

CHAPITRE II

La religion et les hommes

SOMMAIRE

SECTION I. — La religion dans la vie et la conduite des chefs : idéal poursuivi ; procédés de gouvernement ; vertus.

SECTION II. — La religion dans la vie et la conduite des membres.

SECTION III. — La religion et le succès des sociétés communistes.

SECTION IV. — Traits secondaires. — Conclusion.

SECTION I

Qu'elle le perçoive ou non, toute société tend au bonheur de ses membres. Cette vérité philosophique explique, on peut le dire, la retraite hors du monde de tous ceux qui se réunissent en communauté. Elle apparaît avec la plus grande netteté pour toutes nos sociétés communistes sans exception. Il n'y a entre elles de partage que sur la conception de ce bonheur : les communautés croyantes le placent dans une existence postérieure et éternelle ; elles se refusent à voir dans cette vie autre chose qu'une préparation plus ou moins heureuse à la félicité future. Les autres attendent sa réalisation du séjour terrestre et partant, la font consister dans une jouissance intensive de tout ce qui peut séduire ici-bas.

Voyons de quelle façon personnelle les divers fondateurs de communautés ont entendu cet idéal, com-

mun à tous les hommes, tantôt surnaturel et tantôt matériel, cet idéal enfin qui, suivant les croyances ou les programmes et du fait des circonstances, accuse encore des différences plus ou moins profondes.

Montesquieu dit des Missions du Paraguay : « Il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant plus heureux » (1). « ...Nous allons travailler à en faire des Hommes, pour en faire ensuite des Chrétiens... » (2), déclarent dans leur manifeste les premiers apôtres civilisateurs des Guaranis. Le but des jésuites au Paraguay est sans contredit de procurer aux Indiens les bienfaits d'une société pacifique et policée; la suite du même document le prouve, et les faits mieux encore (3). Mais ces hommes, aux yeux des missionnaires, ne seront complètement heureux et ne justifieront les efforts de leurs apôtres que lorsqu'ils se seront convertis. Là est le but final des Réductions ; par rapport à ce but spirituel le but temporel joue un rôle auxiliaire. Le gouvernement des jésuites et la formation générale qu'ils donnèrent aux Indiens l'attestent sans réplique.

En recherchant l'idéal auquel visaient les fondateurs des Réductions, l'on côtoie une des questions qui eurent le plus de vogue au siècle dernier. Disons un mot — est-ce absolument sortir de notre plan? — des idées des jésuites missionnaires touchant l'état

(1) *Esprit des Lois*, IV, 6 (t. I, p. 30).

(2) CHARLEVOIX, t. II, pp. 26-27 (manifeste cité des PP. Maceta et Cataldino); cf. *ibidem*, pp. 21-22, une Lettre royale.

(3) V. en ce sens les jugements de Robertson et d'Albert de Haller : CRÉTINEAU-JOLY, t. III, pp. 227-228.

social et moral des peuples sauvages qu'ils évangélisaient.

M. Duméril (1) croit discerner au sein des jésuites d'alors deux tendances ou manières de voir bien distinctes ; au jésuite d'Europe, en quelque sorte soudé par nécessité aux vieilles monarchies, il oppose celui des missions qui, dégagé de ces entraves, déploie une grande « largeur d'esprit » et une « parfaite liberté dans l'examen des préjugés dominant parmi les gouvernements et les peuples de l'Europe ». Qu'est-ce qui a inspiré à Voltaire le manifeste dans lequel le célèbre philosophe prône la géographie comme devant élargir les vues bornées de ses compatriotes sur les choses et les hommes ? Qu'est-ce qui, avant Voltaire, avait poussé Montesquieu à faire « intervenir dans son *Esprit des Loix* les mœurs, les institutions et les coutumes de tant de peuples, dont le nom même était ignoré, un siècle auparavant, de la plupart des savants français ? Qui leur avait donné l'exemple ? Les missionnaires et surtout les Jésuites ». M. Duméril signale à ce point de vue l'incontestable autorité des *Lettres édifiantes* comme relation des pays lointains où régnaient des « civilisations étrangères au christianisme ». Le fameux recueil était une mine, où d'après lui, les opposants de l'ancien régime venaient puiser les faits qu'ils jugeaient les plus propres à confondre et à ébranler le vieil ordre de choses.

« On ne leur empruntait pas seulement des faits.

(1) A. DUMÉRIL, Influence des Jésuites considérés comme missionnaires sur le Mouvement des Idées au XVIII^e siècle : *Mémoires de l'Académie de Dijon*, année 1874, *in principio*.

On s'appropriait aussi leurs jugements et leur manière de voir sur bien des choses, mais sans faire mention d'eux. Quel scandale, en effet, dans le monde des ennemis de l'ancien régime, si quelqu'un des chefs avait déclaré qu'il s'approvisionnait parmi les disciples d'Escobar, parmi les confrères du P. Letellier ! On aimait mieux saisir leurs côtés vulnérables et se venger par maints traits agréablement décochés de l'humiliation d'être leur débiteur ».

Toujours est-il que « les missionnaires avaient souvent proposé comme exemple les vertus des sauvages, et on les en croyait sur parole... et l'on en avait tout naturellement conclu que la civilisation avait surtout été favorable à l'essor des vices (1) ». Conclusion peut-être un peu précipitée. C'est ainsi que la civilisation des Réductions, fondée sur la pratique des hommes et des choses et dans un but essentiellement religieux, mais célébrée par ses auteurs avec la phraséologie de l'époque, a pu fournir des armes aux promoteurs du mouvement philosophique.

Dans les communautés plus récentes, il est souvent difficile de rendre sa physionomie fidèle à l'idéal, au but que poursuivent les chefs ou les fondateurs. Il arrive aussi que cet idéal se présente avec un caractère pour ainsi dire impersonnel. C'est la note qui frappe chez les Shakers, sociétés dont les directeurs recherchent l'effacement. Toutefois leur littérature religieuse, avons-nous dit, dans un curieux dialogue avec les esprits, paraît indiquer chez eux un penchant à préférer à tout autre état l'état de nature. Mais ici comme pour les *Lettres édifiantes* relatives

(1) DUMÉRIL, p. 11. — H. JOLLY, pp. 167-175.

au Paraguay, ne convient-il pas, *mutatis mutandis*, de conserver son importance à un sentiment qui a sa source dans la conviction religieuse et qui éclate dans la manière de l'auteur d'envisager toute chose ? Il serait téméraire de la réhabilitation morale qu'un esprit fait de la cité des Indiens, d'inférer la condamnation par les Shakers de la civilisation blanche. Il n'y faut voir sans doute qu'un simple avertissement donné à leurs concitoyens sur les périls moraux d'une existence plus raffinée. La vie même qu'ont adoptée les Shakers, vie de prière mêlée d'activité économique, semble en renfermer la preuve.

Chez les Harmonists, au contraire, le but que devra poursuivre la communauté est nettement stipulé dans l'acte solennel rédigé ou inspiré par le chef et fondateur, et ce but est avant tout religieux : « ...Georges Rapp et beaucoup d'autres » entendent former « une société Chrétienne, dont les principes, étant fidèlement dérivés des Ecritures sacrées, impliquent le gouvernement de l'âge patriarcal, uni à la communauté de propriété adoptée aux jours des apôtres, et en quoi le simple objet visé est » d'accomplir autant que possible « la volonté de Dieu, par l'exercice de ces affections et la pratique de ces vertus qui sont essentielles au bonheur de l'homme dans le temps et à travers l'éternité (1) ».

A Oneida et Wallingford, Noyes attend de son système de perfectionnement physico-moral des progrès qui réaliseront « l'état social de la résurrection », et il prédit à ses parfaits communistes la Restauration d'abord, puis l'Immortalité.

(1) NORDHOFF, p. 81 (passage cité).

La vie que Janson enseigne aux colons de Bishop Hill est celle des premiers fidèles.

Le docteur Keil enseigne à ceux d'Aurora et de Bethel que le devoir est de se conformer aux lois naturelles et divines.

Un idéal purement terrestre apparaît dans le système de Cabet. Il rêvait de faire de la planète un paradis; le *Voyage en Icarie* en est un long et touffu témoignage. Son matérialisme a fait écrire au Mormon Bertrand : « L'égalité la plus absolue devant la gamelle, tel était l'idéal que prêchait le souverain-pontife du communisme... (1) » L'idéal de New Harmony, de Dallas, de Brook Farm, de la Nouvelle-Australie, ne diffère pas sensiblement.

Plus originale de conception a été la tentative qu'ont réalisée pendant quelques années les spiritualistes américains et les matérialistes russes de Cedar Vale. Leur but était, abstraction faite de toute divergence d'opinion et par l'union et la coopération des intérêts et des efforts, de parvenir au comble du développement et de la félicité humaine.

Dans le domaine effectif du gouvernement, les procédés diffèrent, c'était forcé, selon qu'il s'agit des Réductions ou des communautés de l'Union. Au Paraguay, s'aidant de leur connaissance des mœurs indigènes, les jésuites administrent un peuple primitif, dont une partie sort d'un esclavage de fait et une autre de l'état nomade; ils exercent une véritable souveraineté. Ces deux faits nous expliquent les divers moyens matériels de leur gouvernement et notamment le code de peines tout spécial qu'ils ont mis

(1) L.-A. BERTRAND, p. 6.

en vigueur. Mais ici encore, c'est à l'empire de la religion sur les âmes, qu'ils doivent le meilleur de leur autorité. Sinon, à quoi attribuer le respect et la soumission dont des milliers d'Indiens firent preuve pendant un siècle et demi vis-à-vis de deux pasteurs qui, suivant l'expression de Voltaire, « ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes et souverains? (1) » Louis Reybaud a bien saisi le caractère de ce gouvernement : « Leurs missions ou réductions du Paraguay, dit-il, étaient gouvernées par un régime patriarcal tempéré de discipline catholique... (2) ».

Aux Etats-Unis, les chefs de sociétés communistes ont sous leurs ordres des compatriotes civilisés comme eux; leurs sociétés ne forment que des communautés d'ordre privé. Par là leur rôle se différencie de celui qui revenait aux jésuites du Paraguay et leur autorité est d'une autre nature. C'est une direction au lieu d'une tutelle; c'est une autorité qui n'est grossie d'aucune attribution politique. Il s'ensuit que la personnalité du chef a ici une importance capitale et décisive quant au degré de son influence et à l'orientation qu'il donne à la communauté. A tel point qu'entre les tendances et la nature d'esprit de ce chef et l'économie générale de la société on pourra presque toujours observer un lien plus ou moins étroit. Hommes d'étude, âmes portées à la vie intérieure, les fondateurs et les chefs des Dunkards et des Shakers, des Harmonists et des Inspirationists multiplieront les offices d'Eglise et les exercices pieux.

(1) *Essai sur les Mœurs: Œuvres*, p. 65, édition de Genève.

(2) L. REYBAUD, *Revue des Deux-Mondes*, 1842, t. XXXI, p. 14.

Le meilleur de la journée y sera consacré. A Zoar, à Oneida, à Bishop Hill, à Aurora, les préoccupations d'ordre surtout pratique du chef se retrouvent dans le temps plus considérable qui est accordé au travail manuel. Dans l'Icarie de fait, sans restriction dans les petites communautés incroyantes, ses conceptions matérialistes à des degrés variables se traduisent par une exclusion de la religion. Mais dans toutes les communautés croyantes, quel que soit le nombre ou la durée des pratiques de piété, c'est un sentiment religieux qui inspire les procédés et les actes du gouvernement. Il n'y a qu'à se reporter aux maximes de ces sociétés.

On comprend sans peine de quel poids est l'exemple des vertus pratiquées par les chefs dans une société communiste. Le passage suivant de Charlevoix donne une idée de la nature et de la source de celles des missionnaires des Réductions : « Le P. de Lizardi ne demeurait sans réplique à rien de ce qu'on lui objectait : Si les Apôtres et leurs premiers successeurs, disait-il, s'étaient réglés sur les maximes d'une prudence si circonspecte, s'ils s'étaient rebutés en voyant le peu de fruits qu'ils retiraient souvent de leurs travaux, la plus grande partie du monde serait encore plongée dans les ténèbres du paganisme; et sans remonter aux premiers siècles de l'Eglise, sans rechercher ce qui s'est passé ailleurs que dans ces provinces, les Guaranis et les Chiquites lorsqu'on entreprit d'en faire des chrétiens, y étaient-ils mieux disposés que les Chiriguanes? A quelle violence les premiers ne se sont-ils point portés contre ceux qui ont eu le courage de les aller chercher dans leurs forêts, et sur leurs montagnes ? Le sang des Martyrs qu'ils

ont immolés à leurs fureurs, a produit des milliers de Chrétiens. Quels hommes étaient-ce que les seconds, lorsqu'on a formé le dessein d'entrer dans leur pays ? Que pouvait-on se promettre de ces barbares, qu'on n'avait pu apprivoiser depuis deux siècles ? Y a-t-il cependant aujourd'hui une Eglise plus florissante ? Après des succès si prodigieux et si peu espérés, les raisonnements humains doivent-ils faire impression sur ceux à qui le Seigneur a dit : Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups » ? (1)

A défaut de périls, les fondateurs ou les chefs des autres communautés ont aussi, au milieu de privations cruelles et de pénibles circonstances, offert à leurs fidèles des exemples d'énergie, de persévérance, de désintéressement. Pas une de nos sociétés croyantes ne fait exception à cette règle. Etienne Cabet, d'ailleurs, ne souffre pas à leur être comparé à cet égard. Pour les petites communautés athées ou indifférentes, aucune d'elles ne présente de personnalité bien accusée ou que des conjonctures favorables aient assez mise en relief pour justifier la comparaison.

SECTION II

Il reste à se rendre compte du rôle fondamental de la religion et dans la formation que les simples membres de nos communautés ont reçue de leurs chefs, et dans leur manière de faire et leurs vertus ou qualités.

(1) CHARLEVOIX, t. VI, pp. 48-49. — Cf. BUFFON, *Histoire naturelle*, t. XX, ou de l'Homme, p. 282; Paris, 1798.

D'après M. Duméril, l'opinion la plus répandue au XVIII^e siècle touchant les progrès des Indiens au Paraguay fut une transaction : on les loua fort, mais on en attribua tout le mérite à ces mêmes Indiens et à leurs heureuses dispositions (1). C'était, en somme, la théorie du bon sauvage. Muratori, sans nier ce bon naturel, était d'un avis opposé : « Il y a lieu de croire, dit-il, que s'ils parurent avant leur conversion n'avoir que la férocité en partage, c'était moins l'effet du naturel que la suite funeste d'une mauvaise éducation. Les habitudes vicieuses se transmettaient des pères aux enfants par la voie des exemples ; dès que les Indiens ont eu de bons exemples devant les yeux, on a vu la probité, la candeur, la retenue, prendre parmi eux la place des passions effrénées qui les gouvernaient... » (2). Cette seconde opinion, que Muratori exprime dans la forme attendrie de son époque, est d'ores et déjà consacrée à nos yeux par la nature et l'étendue de la transformation morale, sociale et même économique que nous avons vue s'accomplir chez les néophytes. La religion en fut le principe et le grand mobile. Faut-il rappeler qu'elle était à la base du concert dont les Réductions présentaient le spectacle, que l'enseignement de ses vérités provoqua un premier travail qui fit s'ouvrir des intelligences jusque-là inactives, que les missionnaires combattirent l'ivresse et la débauche au nom de la religion et par des pratiques de piété, que leur zèle apostolique se communiqua tout brûlant à leurs ouailles ? Il est évident qu'un même sentiment a

(1) DUMÉRIL, *opus cit.*

(2) MURATORI, pp. 75-76.

dicté la crainte d'un superflu trop abondant, à moins que Charlevoix, en formulant cette crainte, n'ait entendu faire qu'une réflexion personnelle (1). C'est en tout cas une idée morale de proche filiation avec la religion qui inspira aux missionnaires la guerre à l'amour de l'argent si fort chez les sauvages et de concours avec l'utilité économique, les mesures qu'ils prirent pour supprimer paresse et mendicité.

Le docteur Gothein caractérise ainsi le mobile surnaturel auquel obéissaient les missionnaires et les effets qu'il opéra sur les néophytes : « Jamais peut-être depuis l'époque des premiers Chrétiens la conviction (littéralement l'idée) n'avait été si vive chez les convertisseurs et les convertis... Cette conviction n'était pas seulement la cause de la conversion des païens, elle restait comme un élément durable pour la conduite de l'Etat. Non seulement à elle seule elle avait pu communiquer à l'esprit des missionnaires le ressort nécessaire, elle devait aussi et ne pouvait faire autrement que de pénétrer dans l'esprit de chacun des convertis : grâce à une vue sur un autre monde, on conduisait les cœurs et on dirigeait les aspirations » (2).

Essayons de fixer quelques traits de la physionomie morale des Indiens convertis. Différents auteurs, nous l'avons dit, particulièrement Charlevoix, ont comparé les Réductions à la primitive Eglise. Ce dernier, sur la foi d'un témoin oculaire, parle en ces termes de la transformation qui s'était opérée chez

(1) CHARLEVOIX, t. II, pp. 53-54 (passage cité).

(2) GOTHEIN, pp. 19 et 20: *Vielleicht niemals seit den Zeiten...., et Und diese Gesinnung war die Grundlage...*

les Chiquitos : « Vous allez voir, disait le témoin, un peuple charmant, le culte divin dans toute sa splendeur, et de véritables chrétiens animés de toute la ferveur de la primitive Eglise ». Les jésuites ont formé parmi eux « une République, que la raison et la religion gouvernent souverainement, et qui peuple tous les jours le Ciel de saints » (1).

Les Pères, d'après le docteur Gothein, s'attachaient à développer aux Réductions : « Soumission, charité, humilité, repentir des fautes, contrition et crainte du représentant de Celui qui sait tout et est Tout-puissant » (2). Le point de vue altruiste semble dominer les préoccupations des néophytes. Voltaire célèbre dans les Réductions le triomphe de l'humanité (3). Charlevoix dit en parlant d'elles : « On n'y voit jamais ni procès, ni querelles ; le mien et le tien n'y sont pas même connus, parce que c'est n'avoir jamais rien à soi, que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin, et d'être autant et quelquefois plus occupé pour les autres, que pour soi-même » (4). La décoration des sanctuaires enfin participait largement aux générosités volontaires des Indiens (5).

Par tout ceci on voit que l'éducation donnée aux néophytes et que les vertus et les tendances qu'ils manifestaient reposaient sur une idée religieuse. Le développement exceptionnel des sentiments altruistes

(1) CHARLEVOIX, t. VI, p. 111. — Cf. en ce sens, GOTHEIN, pp. 53-54.

(2) GOTHEIN, p. 49 : *Gehorsam, liebe...*

(3) *Essai sur les Mœurs*.

(4) CHARLEVOIX, t. II, pp. 58-59. — *Génie du Christianisme*.

(5) Ibidem, pp. 70-71, et t. IV, p. 183.

corrobore l'affirmation de Louis Reybaud, à savoir qu'au Paraguay la communauté existait plutôt dans les mœurs que dans les lois (1). Ce même développement est une preuve qu'en consacrant la communauté comme institution et comme pratique économique, les jésuites ne firent que donner aux Indiens la forme de possession des biens qui répondait à leur état de civilisation, et que la communauté de propriété dans les Réductions fut motivée par la situation à la fois économique — nous l'avons dit (2) — et morale des indigènes, loin d'avoir sa source dans une idée religieuse.

Les différents communistes des Etats-Unis sont, au contraire, des « civilisés ». Ils suivent le régime communiste des biens pour satisfaire à une volonté personnelle et d'après des règles qu'ils ont adoptées de concert avec leurs fondateurs. En dépit de ces deux différences profondes, tous ceux d'entre eux qui appartiennent à des sociétés croyantes, comme les Indiens des Réductions ne se sont pas départis d'une grande subordination vis-à-vis de la direction et des principes auxquels obéissait la société, ainsi que d'une grande abnégation de soi par rapport au bien commun. Quant aux membres des communautés athées ou indifférentes, ils sont, comme les précédents, honnêtes, humains, bienfaisants. Mais ces trois vertus d'ordre général n'emportent pas chez eux la pratique de la véritable abnégation, ce sacrifice désintéressé des convenances personnelles au bien commun, et de la subordination sociale.

(1) LOUIS REYBAUD : *Revue des Deux-Mondes*, 1842, t. XXXI, p. 14.

(2) 1^{re} partie, chap. III.

Le motif en est facile à saisir. L'abnégation, en effet, comme la subordination, dont elle se sépare avec peine, suppose une conviction et une volonté qui ne peuvent naître ou du moins se maintenir efficacement que sous l'empire d'un sentiment religieux. Car si l'intérêt personnel prêche à tous la concorde, chacun a son tempérament, ses tendances, ses manières de voir et ses méthodes d'agir, et la vie commune avec ses mille frottements quotidiens a pour effet, c'est une loi bien connue, d'exaspérer les individualités. L'idée religieuse, au contraire, agit à la façon d'un lien des volontés et d'un principe qui les fait concourir au même but.

D'ailleurs, chaque communauté a ses vertus ou ses aspects de vertu particuliers. Les Dunkards reçoivent les coups et les injures avec une mansuétude évangélique, et leur fraternité sociale est une véritable affection mutuelle. En notre siècle, leurs frères shakers ont à des pratiques analogues ajouté celles d'une mortification assez rigoureuse. A Zoar, Baumeler s'efforce de mettre en honneur le sacrifice de soi-même joyeusement consenti, ainsi que la tempérance et la modération en toute chose. L'envie est inconnue à Aurora. On ne peut dénier aux Icariens le courage et l'endurance; ce sont vertus individuelles, par opposition aux vertus sociales qui ont en quelque sorte leur épanouissement fécond dans la subordination et dans la fraternité largement comprises. Pour avoir uni les secondes aux premières, les communautés qui reposent sur un fondement religieux se sont seules développées.

SECTION III

Même il n'y a pas une témérité excessive à soutenir que l'importance des résultats sociaux et économiques est à peu près en raison directe de la force du sentiment religieux. L'étude distincte puis comparée des diverses communautés ne nous l'a-t-elle pas montré?

Celles où le principe religieux a le plus d'empire sont d'une part les Réductions du Paraguay, de l'autre les Sociétés shakers, les colonies inspirationnistes qui ont pour centre Amana et l'établissement des Harmonists à Economy. Or, c'est au Paraguay, chez les Shakers, à Amana et à Economy, que le communisme américain moderne (1) enregistre ses plus beaux succès.

Les Réductions ont compté au moins de 150 à 200.000 néophytes, groupés dans 40 à 50 bourgades, dont la plus faible renfermait plusieurs milliers d'habitants. La plus importante des deux républiques des jésuites a duré un siècle et demi, l'autre près de la moitié de ce laps de temps. Favorisées d'une paix intérieure et d'une harmonie sociale remarquables, indices d'un heureux sort individuel, les Missions ont procuré à leurs primitifs habitants, en retour d'un travail très modéré, une existence matérielle à l'abri de la nécessité et que relevaient le progrès intellectuel et le souci de l'idéal. D'ailleurs, les Indiens tenaient un gage de contentement du peu

(1) Ceci exclut les Incas du Pérou, les Toltecs et les Aztèques du Mexique.

d'étendue de leurs besoins moraux et physiques et un élément certain de bonheur de la conception de la vie qu'ils recevaient de leurs éducateurs. L'édifice lui-même des Réductions brille surtout par l'extension et les améliorations dont y bénéficièrent l'agriculture, l'industrie et le commerce. Leur énorme revenu commercial atteste leur développement économique à tous points de vue.

Les Shakers, parmi lesquels nombreux sont les hommes d'Eglise, l'emportent sur toutes nos autres communautés et par le chiffre de leurs membres et par la durée et par les résultats sociaux et économiques. Leur population totale s'est élevée à 4.869 âmes et s'est répandue sur sept États de l'Union. Encore vivantes, leurs Sociétés remontent à 1792. Une habile et savante organisation, une remarquable industrie, une production et un mouvement d'affaires relativement considérables sont leur bilan. Néanmoins, à l'instar de presque toutes les sociétés que nous avons vues, les heures de travail sont peu nombreuses. Ainsi que les Inspirationists et les Harmonists, peut-être à un plus haut degré, ils ont joui sans interruption de la tranquillité et du bonheur social; témoin le retour au bercail d'un bon nombre de transfuges.

Jadis fortes de 1.450 membres et vieilles de près de 60 années, les « Whare Inspiration's Gemeinden » d'Amana subsistent toujours. Ce « peuple religieux » de laboureurs et d'artisans s'est bâti sept villages et, souvent retenu à des offices, a su accumuler une grande richesse industrielle et agricole et se faire une heureuse condition économique et sociale.

Avec les 7 à 800 adhérents qu'elle compta un mo-

ment, la société religieuse encore par excellence d'Harmony vient aussitôt après les Shakers et Amana. Elle a eu une existence d'au moins 80 ans. Sa prospérité économique a été assez grande pour procurer à tous les adeptes une large aisance, et, hormis une scission qui ne compromet rien, le nom d'Harmony ne lui a pas été donné en vain. Comme les Shakers, nous voyons ses membres s'attacher à la culture de l'esprit. Tel est l'ascendant moral de cette communauté sur les salariés qu'elle emploie, qu'à son exemple ceux-ci ne se marient pas.

Au dix-huitième siècle, à défaut de documents précis sur leur durée et leur développement économique, nous avons considéré la vie presque monastique et au dire d'un contemporain, remplie de félicité, des 300 ou 400 Dunkards d'Euphrate.

Les Perfectionists d'Oneida et de Wallingford peuvent ouvrir la série de ces communautés foncièrement religieuses d'esprit et de pratiques, bien qu'elles soient plus largement adonnées aux travaux profanes. Ici le succès matériel est comparable à celui d'Harmony; l'industrie surtout fournit des produits aussi appréciés qu'abondants. L'aisance y est aussi très grande et le confort très bien entendu. Comme à Amana et à Harmony, il est vrai, les ressources initiales étaient sérieuses. Heureuse y est l'éducation littéraire. Les adhérents sont très attachés à la société. Mais un système d'unions peu en harmonie avec les lumières d'un peuple avancé a provoqué pour une bonne part, au bout de 33 années, la chute de cette florissante société. Les Perfectionists n'ont guère dépassé le nombre de 283.

Très fervents au milieu de rudes travaux manuels,

les Separatists de Zoar ont imprimé un grand essor à leurs manufactures et conquis une assez belle aisance. Ils avaient débuté dans la pauvreté. Leur administration fonctionne d'heureuse façon. Formés en communauté en 1819, en 1875 ils sont 300.

A Aurora et à Bethel, les résultats économiques sont aussi très satisfaisants, au moins eu égard à la somme de travail dépensée et aux aptitudes novices des sociétaires. La moralité est excellente, et sauf peut-être dans ces dernières années, ces communistes ont joui en même temps d'un gouvernement libéral et d'une paix profonde. Bethel date de l'année 1844 et Aurora lui est de douze ans postérieure. La seconde renferme à elle seule, en 1875, plus de deux cents membres ; la première paraît approcher de ce chiffre. C'est de leurs habitants que M. Nordhoff dit : « Leur croyance religieuse est extrêmement simple, et néanmoins elle paraît suffire à les maintenir (1) ».

Bishop Hill n'a vécu sous la forme de communauté que de 1846 ou 1848 à 1862, le lien religieux s'étant dissous à cette époque. Moins nombreux que les communistes précédents, ses colons étaient parvenus, dans ce court intervalle, de l'indigence à une demi-richesse.

S'ils ne professaient aucune croyance, les Icariens n'ont pas du moins exclu la religion du domaine de leurs conceptions, et leur société a végété parmi la pauvreté et les tiraillements, pendant une quarantaine d'années. Là où le principe religieux est tout à fait absent, la communauté est frappée d'un complet et prompt échec et périt ou se transforme. C'est

(1) NORDHOFF, pp. 329-330.

l'histoire du New Harmony de Robert Owen, du phalanstère de Dallas, de Cedar Vale, de Brook Farm, de la Nouvelle-Australie (1). A New Harmony, la communauté ainsi comprise a présenté, nous dit Reybaud, en fait de résultat, « celui d'un anéantissement graduel de la production et d'un éloignement invincible pour le travail (2) ».

SECTION IV

Nous avons constaté que le sentiment ou le principe religieux constituait de beaucoup la principale, mais non l'unique raison d'être du succès des communautés américaines qui l'avaient adopté pour

(1) M. Nordhoff nous donne, d'après J.-H. Noyes, la liste de 47 tentatives communistes qui ont échoué aux Etats-Unis, malgré les capitaux, le talent et l'instruction que possédaient souvent leurs membres; New Harmony et Brook Farm sont de ce nombre. Avec cet auteur et M. Greeley, M. Nordhoff met ces insuccès sur le compte de l'absence d'une croyance religieuse quelconque à la base de ces communautés.

Voici la liste telle qu'il la donne: The Alphadelphia Phalanx, Hopedale Community, Leroyville Phalanx, Bloomfield Association, Blue Springs Community, North American Phalanx, Ohio Phalanx, Brook Farm, Bureau County Phalanx, Raritan Bay Union, Wisconsin Phalanx; the Clarkson, Clermont, Columbian, Cossackie, Skaneateles, Integral, Iowa Pioneer, Jefferson County, La Grange, Turnbull, Sodus-Bay, and Washtenaw Phalanxes; the Forrestville, Franklin, Garden Grove, Goose Pond, Haverstraw, Kendall, One Mentian, and Yellow Springs Communities; the Marlborough, McKean County, Mixville, Northampton, Spring Farm, and Sylvania Associations; the Moorehouse and the Ontario Unions; the Prairie Home; New Harmony, Nashoba, New Larnark, the social Reform Unity, and the Peace Union Settlement.

(2) LOUIS REYBAUD, *Revue des Deux-Mondes*, 1842, t. XXXI, p. 25.

fondement. Trois traits relatifs au nombre des membres, à l'influence du milieu ambiant et à une supériorité ethnique nous ont surtout frappé. Essayons d'en déterminer l'influence sur ces sociétés communistes. La justesse et la portée pratique de notre conclusion y sont intéressées.

Et d'abord le nombre restreint des membres a secondé la réussite des communautés, en ce qu'une petite société est plus facile à gouverner qu'une grande. L'étendue et la complexité des besoins individuels et sociaux y sont bien moindres. Les uns et les autres se connaissant, rares sont les malentendus. Un chef unique ou une administration très réduite suffit à conduire au temporel ces quelques centaines d'hommes (1) d'ailleurs moins exigeants et plus dociles que la moyenne de leurs frères en Adam, sans négliger pour cela la direction morale ou spirituelle qui est le propre de ces sociétés. Quelle source de puissance et d'autorité morale est pour le chef la réunion de ces deux ordres de pouvoirs, on l'a vu amplement. Bref, grâce à ces heureuses conditions, gouvernants et gouvernés semblent ici faits les uns pour les autres et tenir à plaisir de faciliter leurs rapports mutuels.

Vient, en second lieu, l'existence ambiante d'une civilisation individualiste, des progrès de laquelle profitent à des degrés divers les sociétés communistes, qu'elles soient restreintes comme Bishop Hill ou qu'elles aient l'importance des Réductions. Il y a là

(1) Nous mettons à part les Réductions, chacune peuplées de plusieurs milliers d'habitants, et cela pour la raison qui constitue le troisième trait (race inférieure...).

un fait dont ces sociétés retirent des avantages tant au point de vue politique qu'au point de vue économique.

Au point de vue politique : qui n'a saisi la sécurité plus grande qui résulte pour les Réductions, petites républiques vassales, du fait d'être enclavées dans une colonie dont l'étendue, la population, le vice-roi placé à sa tête font une manière d'État européen et chrétien. Les communautés des États-Unis, loin d'être des États vassaux, ne sont plus que des colonies ou des sociétés privées, établies sur le territoire d'une vaste république, qui reconnaît à ses habitants, isolés ou réunis, une large liberté d'action sur le terrain aussi bien civil qu'économique. Délivrées ainsi des soucis de la souveraineté, ces communautés, tout en conservant une administration domestique aussi indépendante que possible, voient leurs rouages gouvernementaux singulièrement simplifiés.

A strictement parler, il ne saurait être ici question du point de vue social ; car aux États-Unis, au Paraguay, la condition sociale des communistes est meilleure que celle des autres habitants, j'entends de même race. Tout au plus peut-on dire que les sociétés communistes tenant ici et là à honneur de ne pas se laisser devancer dans cette voie, y ayant même dans une certaine mesure leur existence attachée, sont stimulées à progresser socialement par le fait même des progrès réalisés autour d'elles.

Au point de vue économique : sur ce terrain, les bénéfices d'une pareille situation sont encore plus évidents. Dans la contrée individualiste qui les environne, si troublée et si peu active soit-elle et quelque lenteur que mettent à y pénétrer les perfection-

nements d'outre-mer, les Réductions trouvent au moins pour leurs produits un débouché proche, assuré et largement ouvert. Quant aux autres communautés, elles ne rencontrent pas seulement dans l'Union un marché unique au monde pour la somme, la variété, le raffinement des besoins. Il leur arrive parfois, soit de se mêler directement au mouvement économique ambiant, soit d'aller s'initier aux sources techniques de ce mouvement et, dans les deux cas, c'est à leur plus grand profit. C'est ainsi que les colons de Bishop Hill et d'Economy participent de leur personne à des entreprises extérieures ou bien y engagent d'importants capitaux, que ceux d'Oneida envoient leurs sujets les mieux doués puiser dans les écoles spéciales une formation scientifique.

Reste un troisième trait : c'est pour les sociétés communistes qui ont le mieux réussi, les Réductions, le fait qu'il s'agit d'une race inférieure dirigée par quelques Européens. Les hommes qui vinrent évangéliser et gouverner les Indiens avaient pour eux le double avantage d'une supériorité individuelle et de cette supériorité collective que leur valait une forte organisation. Tel est, de concours avec le sentiment religieux, le fondement naturel de l'ascendant qu'exercèrent les jésuites.

D'autre part, l'état primitif de civilisation où se trouvaient les Indiens explique seul comment les missionnaires se virent amenés à les gouverner selon des institutions communistes et pourquoi cette tentative fut couronnée d'un succès remarquable et prolongé, alors qu'avec des civilisés elle eût infailliblement échoué. Pas une seule des autres communautés modernes n'a approché à beaucoup près des propor-

tions de la république chrétienne du Paraguay. La plus importante, celle des Shakers, en réunissant ses nombreuses Familles, atteint exactement la population totale d'une Réduction moyenne (1).

Il suit de ces traits réunis que les expériences faites et que nous avons étudiées n'ont aucune valeur probante au point de vue de la possibilité d'établir le communisme comme régime général. Le principe religieux est par lui-même assez efficace pour constituer le maître fondement d'une société communiste restreinte et présentant un caractère privé; il ne saurait en aucune façon devenir la base d'un Etat communiste indépendant et civilisé.

Les Ordres religieux eux-mêmes, ces communautés par excellence, n'ont pas échappé à la loi qui pose certaines bornes à l'extension des plus fortes sociétés communistes soit pour la durée, soit pour le développement. Quelques-uns ont disparu. Le plus grand nombre ont éprouvé des vicissitudes, des transformations, dont les causes ont été tantôt, comme aux Réductions, les événements extérieurs, tantôt la décadence en leur sein des vertus communistes.

(1) D'autres traits secondaires, et qui se présentent avec des caractères essentiellement contingents, peuvent aussi contribuer à expliquer pour leur part les succès de sociétés communistes : ce sont l'intelligence, les aptitudes professionnelles, les capitaux, etc.

BIBLIOGRAPHIE

1. CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay*, 6 vol., 1757.

2. *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des Missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus. — XIV^e Recueil (1720), XXI^e Recueil (1734), XXII^e Recueil (1736), XXIV^e Recueil (1739), XXV^e Recueil (1741), — le premier de ces recueils à Paris, chez Nicolas Le Clerc; les trois suivants à Paris, chez Nicolas Le Clerc et chez P.-G. Le Mercier; le cinquième à Paris, chez Le Mercier et Boudet, et chez Marc Bordelet.

3. *Historia de Abiponibus Equestri, Bellicosaque Paraquariæ Natione Locupletata Copiosis Barbararum Gentium, Urbium,.. Observationibus*. Auctore : MARTINO DOBRIZHOFFER Presbytero, Et per Annos Duo de Viginti Paraquariæ Missionario. Viennæ, typis Josephi Nob. de Kurzbek. Anno 1784, 3 volumes.

4. M. MURATORI, *Relation des Missions du Paraguai*, traduite de l'italien, Paris, 1826.

5. DEMERSAY (1), *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites*, Paris, Hachette, 2 vol., 1860-1864; en plus, un grand album de planches très intéressantes. Le tome III, qui devait traiter spécialement de l'histoire des Missions ou Réductions, n'a pas paru.

6. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 3^e édition, 1851, tomes III et V.

7. FERDINAND DENIS, *Résumé de l'histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et de La Plata*, 1827.

8. FERDINAND DENIS, *Résumé de l'histoire du Brésil*, 1825.

9. CÉSAR FAMIN, *L'Univers* (histoire et description de tous les peuples), tome III de l'Amérique, 1856.

(1) Chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique du Sud.

10. RENGGER et LONGCHAMP, *Essai historique sur la Révolution du Paraguay*, 2^e édition, 1827.

11. *Voyages dans l'Amérique Méridionale*, par Don FÉLIX DE AZARA, commissaire et commandant des limites espagnoles dans le Paraguay depuis 1781 jusqu'en 1801. C.-A. Walekenaër, 4 vol., 1809.

12. ALCIDE D'ORBIGNY, *Fragments d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale*, Paris-Strasbourg, 1 vol., 1845. Extrait de son *Voyage dans l'Amérique méridionale*, publié sous les auspices du gouvernement.

13. MARTIN DE MOUSSY, *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, 3 vol., 1860-1864.

14. ADOLPHE BRUNEL, Biographie d'Aimé Bonpland, compagnon de voyage et collaborateur d'Al. de Humboldt.

15. D^r E. DE BOURGADE LA DARDYE, *Le Paraguay*, Plon, 1889.

16. E. RECLUS, *Géographie universelle*, tome XIX.

17. FOURNIER DE FLAIX, *Le Paraguay* (territoire, populations, Missions des Jésuites, etc...), *Economiste français*, 1895, 1^{er} semestre, pp. 168 et suiv.

18. *Relation abrégée*, petit pamphlet.

19. RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes*, 4 vol., 1780.

20. CHATEAUBRIANT, *Génie du Christianisme*.

21. MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*.

22. A. DUMÉRIL, Influence des Jésuites considérés comme missionnaires sur le mouvement des idées au XVIII^e siècle : *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1874.

23. H. JOLLY, *Le Socialisme chrétien*, 1 vol.

24. D^r E. GOTHEIN, *Der christlich-socialé Staat der Jesuiten in Paraguay*, broch. in-8°, Leipzig, Duncker und Humblot, 1883.

25. PFOTENHAUER, *Die Missionen der Jesuiten in Paraguay*, 3 vol., Gütersloh, C. Vertelsmann, 1891-1893.

26. Le Paraguay, *Revue des Deux-Mondes*, année 1850, pp. 1078-1086.

27. FORGUES, le Paraguay, *Tour du Monde* 1874, 1^{er} semestre.

28. E. DAIREAUX, Voyage à La Plata, *Tour du Monde*, 1887, 2^e semestre.

29. E. ROULAND, La République du Paraguay, son état économique actuel : *Economiste Français* du samedi 3 juillet 1897.

30. JULES REMY, *Voyage au pays des Mormons*, 2 vol., 1860. A la fin du t. II, catalogue des ouvrages publiés par les Mormons.

31. L.-A. BERTRAND, *Mémoires d'un Mormon*, 1870.

32. PAUL TOUTAIN, *Un Français en Amérique : Yankees, Indiens, Mormons*, 1876.

33. W. H. DIXON, La Conquête blanche, *Tour du Monde*, 1876, 1^{er} semestre.

34. E. RECLUS, *Géographie universelle*, tomes XVI et XIX.

35. A. COCHUT, *Etude sur les réformateurs contemporains par M. Louis Reybaud*, *Revue des Deux-Mondes*, 1841, t. XXVI.

36. LOUIS REYBAUD, Des Idées et des sectes communistes, *Revue des Deux-Mondes*, 1842, t. XXXI.

37. CHARLES NORDHOFF, *The Communistic Societies of the United States; From personal Visit and Observation*, New-York, Harper and Brothers, 1875.

38. *Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie et de l'établissement des Quakers dans cette contrée*, traduite de l'allemand par M. ROUSSELOT DE SURGY, censeur royal. A Paris, chez Ganeau libraire, rue Saint-Séverin, aux Armes de Dombes, 1768.

39. *The Bishop Hill Colony. A religious, communistic settlement in Henry County, Illinois*. By MICHAEL A. MIKKELSEN, A. M. BALTIMORE, janvier 1892 : publié dans *Church and State Columbus and America. (John Hopkins University studies in Historical and political science)*.

40 Notice sur Cabet, *Nouvelle Biographie générale*, publiée par F. Didot, t. VIII, 1855.

41. Article Cabet (Et.) dans « *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, t. II, 1891.

42. Article Sozialismus und Kommunismus dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, t. V, 1893.

43. CABET, *Voyage en Icarie*, 1848.

44. Article Considérant (Victor) dans la *Nouvelle Biographie générale* de Firmin Didot, t. XI, 1856.

45. G. DROULERS, Une colonie socialiste au Paraguay, *Réforme sociale*, 1895, II, 232.

49. *Revue française de l'Etranger et des Colonies et Exploration*, octobre 1898.

47. ALF. MAURY, Les Irvingiens et les Saints des derniers jours : *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1853.

48. NAUVOO : *Tour du Monde*, 1862, 2^e semestre.

49. GEORGES MICHEL, Les variations des socialistes. Le Socialisme actuel et le Communisme anarchiste (il y est question de l'Icarie), *Economiste français* du samedi 23 octobre 1897.

VU :

N. TRUCHY.

VU :

*Le Doyen de la Faculté de Droit
de l'Université de Dijon,*

E. BAILLY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Dijon, le 6 décembre 1899.

Le Recteur de l'Académie,

CH. ADAM,

Correspondant de l'Institut.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Les Réductions du Paraguay

CHAPITRE I^{er}. — *Histoire des Réductions*

SECTION I. — Eléments constitutifs des Réductions. Le pays : situation ; aspect et conditions générales. — Les indigènes. — Les gouvernants jésuites : personnalités.....	1
SECTION II. — Histoire intérieure des Réductions. Les origines. — L'acte de création. — La conquête spirituelle et temporelle : obstacles ; moyens ; résultats.....	11
SECTION III. — Histoire extérieure sommaire des Réductions.	33

CHAPITRE II. — *La vie politique et sociale des Réductions*

SECTION I. — Aspect général d'une Réduction.....	39
SECTION II. — Organisation du pouvoir politique. Le curé : sa position vis-à-vis du gouvernement colonial, dans la hiérarchie ecclésiastique et dans son Ordre. — Son gouvernement : le curé chef de l'administration, attributions subalternes des fonctionnaires indigènes ; isolement des Réductions ; organisation militaire ; la justice. — Le caractère paternel et absolu du gouvernement et la conception communiste.	41
SECTION III. — Formation morale des néophytes. Le culte. — Instruction et Education. — Réjouissances publiques...	58
SECTION IV. — Organisation de la Famille. Mariage. — Foyer, éducation des enfants. — La Maison des veuves.....	67
SECTION V. — Ce qui reste de l'indépendance individuelle ; l'égalité ; résumé du rôle du pouvoir.....	70

CHAPITRE III. — *La vie économique des Réductions*

SECTION I. — Le régime de la Propriété. Propriété collective : le « Tupambac », emploi du revenu et de son surplus. — Propriété individuelle : dans quelle mesure elle existait, ses progrès	73
SECTION II. — Le Travail. Conditions générales. — Agricul- ture ; arts manuels ; centralisation et distribution des pro- duits ; les arts ; travail des femmes.....	83
SECTION III. — Les conditions de la vie. Nourriture ; vête- ments ; habitations ; hygiène, prévoyance sociale.....	94
SECTION IV. — Le Commerce : commerce extérieur ; com- merce intérieur. — Résumé.....	99
EPILOGUE : coup d'œil critique d'histoire postérieure	105

DEUXIÈME PARTIE

Les Sociétés communistes d'Amérique

§ 1. Mission du Caroni	117
§ 2. Dunkards.....	120
§ 3. Shakers.....	123
§ 4. Harmony ou Economy.....	131
§ 5. Zoar.....	136
§ 6. New Harmony.....	140
§ 7. Mormons.....	141
§ 8. Perfectionists	147
§ 9. Amana.....	154
§ 10. Bishop Hill.....	159
§ 11. Aurora	161
§ 12. Icarie.....	167
§ 13. Autres communautés : Dallas — Cedar Vale — Social Freedom — Brook Farm — Kaweah — Nouvelle- Australie — Tristan-da-Cunha.....	177
Résumé.....	181

TROISIÈME PARTIE

Le fondement religieux des Sociétés communistes

CHAPITRE I^{er}. — *La religion et les institutions*

SECTION I. — Le fondement religieux et la constitution sociale : relations avec l'extérieur. — Gouvernement inté-
--

rieur. — La société. — La famille. — Les pratiques du culte. — L'instruction religieuse et civile. — Les réjouissances pu- bliques.....	187
SECTION II. — Le fondement religieux et l'organisation éco- nomique. La communauté des biens. — Organisation et fonctionnement du travail. — Considérations matérielles de l'existence. — Le commerce.....	196

CHAPITRE II. — *La religion et les hommes*

SECTION I. — La religion dans la vie et la conduite des chefs : idéal poursuivi; procédés de gouvernement; vertus.....	206
SECTION II. — La religion dans la vie et la conduite des membres.....	214
SECTION III. — La religion et le succès des sociétés commu- nistes.....	220
SECTION IV. — Traits secondaires. — Conclusion	224

